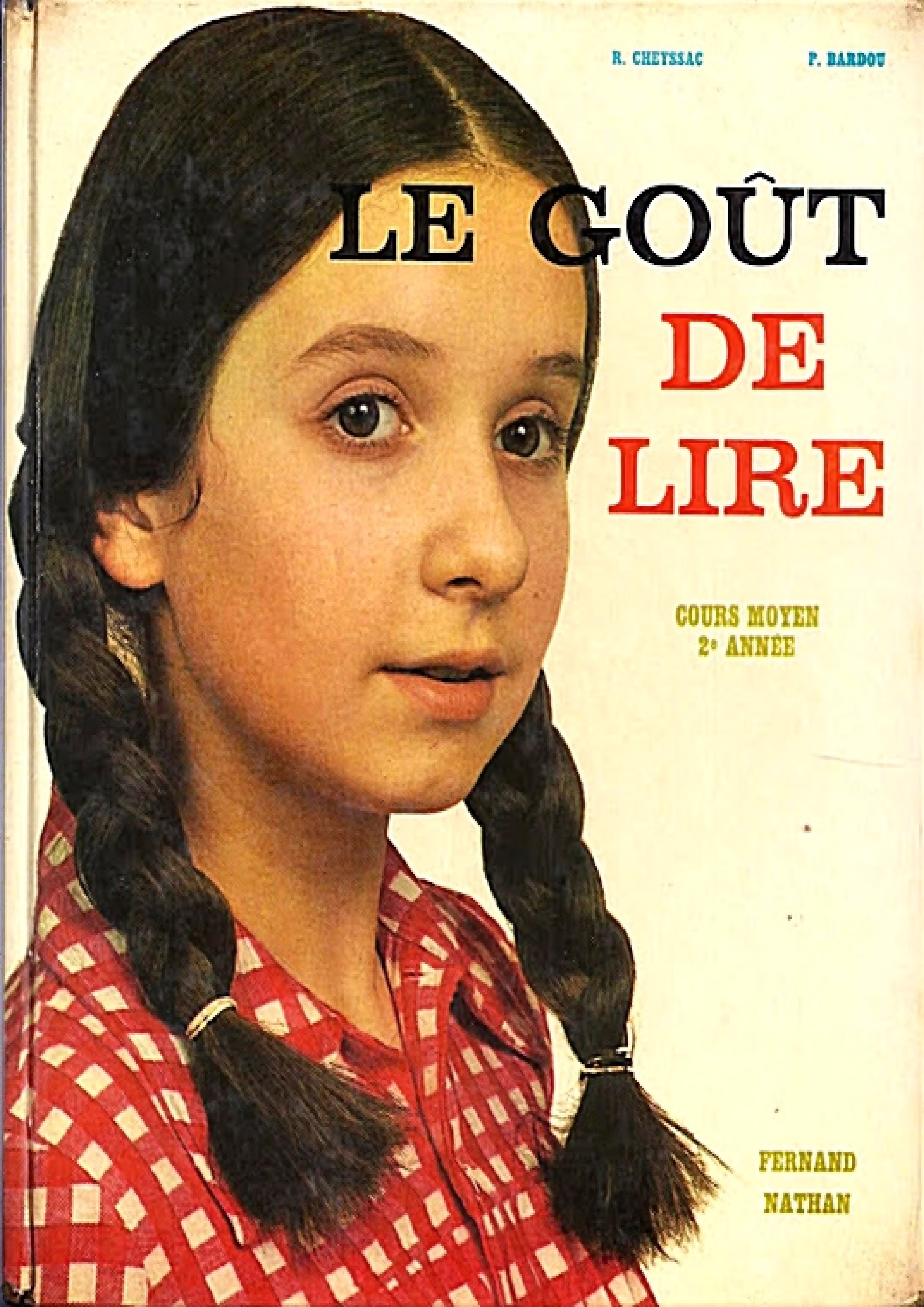

R. CHEYSSAC
P. BARDOU
LE GOÛT
DE
LIRE
COURS MOYEN
2e ANNÉE
FERNAND
NATHAN

RENÉ CHEYSSAC
Inspecteur départemental de l'Éducation Nationale

PAULE BARDOU

LE GOÛT DE LIRE

COURS MOYEN DEUXIÈME ANNÉE

ILLUSTRATIONS DE JACQUES PECNARD



FERNAND NATHAN EDITEUR
18, rue Monsieur-le-Prince - PARIS 6e

Aux instituteurs et institutrices

« Jamais au-dessus des enfants, mais avec eux. »

AVANT-PROPOS

« Le goût de lire C.M.2 » a été conçu dans le triple but :

— de s'adapter au niveau, aux besoins et au goût des élèves de cette classe.

— de se conformer à l'esprit de la rénovation pédagogique : répondre aux préoccupations actuelles des enfants, ne pas séparer la lecture de l'expression orale et écrite.

— d'envoyer en 6e des élèves qui sachent déjà apprécier un texte et s'informer sérieusement.

Les lectures appartiennent à des genres très variés : poésie, théâtre, contes, légendes, romans, récits, reportages, essais, articles de journaux, bandes dessinées, comportant quelquefois des suites; elles sont groupées en 8 thèmes, ce qui exclut la monotonie tout en évitant la dispersion.

Leur choix a été longuement médité. Beaucoup d'entre elles ont une résonance directement actuelle. Les extraits des grands livres du passé apportent l'expérience de l'humanité et demandent à être lus à la lumière de notre temps.

Les contes sont un écran entre l'enfant et une réalité souvent traumatisante qu'il lui faudra bien connaître.

Les romans policiers ont la faveur des adultes. Il nous a paru intéressant d'en proposer deux bons spécimens qui ne ressortissent pas seulement au besoin d'évasion.

Plaisir pour l'imagination, les bons romans d'anticipation, écrits à partir de données scientifiques, aident à mieux comprendre le présent, comme le montrent les trois titres retenus.

Pourquoi éluder la bande dessinée d'un manuel de lecture ? Environnés d'images, les jeunes doivent apprendre à les lire, pour les apprécier mais aussi pour s'en protéger.

Enfin, le thème « Légende et histoire vivante », en recoupant agréablement de grands moments de l'histoire et de la civilisation, fournit matière aux disciplines d'éveil.

Les appareils pédagogiques aident à comprendre, à créer, toujours à s'exprimer.

De courtes introductions situent les textes et suscitent la curiosité. D'ailleurs, au cours d'exposés, un grand nombre d'entre eux pourront être replacés dans les livres d'où ils ont été extraits : aller au livre est la raison d'être d'un manuel de morceaux choisis.

Les astérisques, avec le secours du dictionnaire, et les notes, éclairent le texte au cours de la lecture silencieuse qui précède la lecture à haute voix.

Les questions sont de deux sortes. Sur la lecture, groupées autour de quelques centres d'intérêt, elles appellent de courtes réponses et aident l'élève à comprendre ce qu'il lit en faisant appel à son bon sens et à son expérience. A partir de la lecture, elles laissent un libre essor à l'imagination et à la créativité. « A l'école élémentaire, il est bon que les enfants lisent, jouent, disent, illustrent, miment, chantent, créent des textes poétiques. »

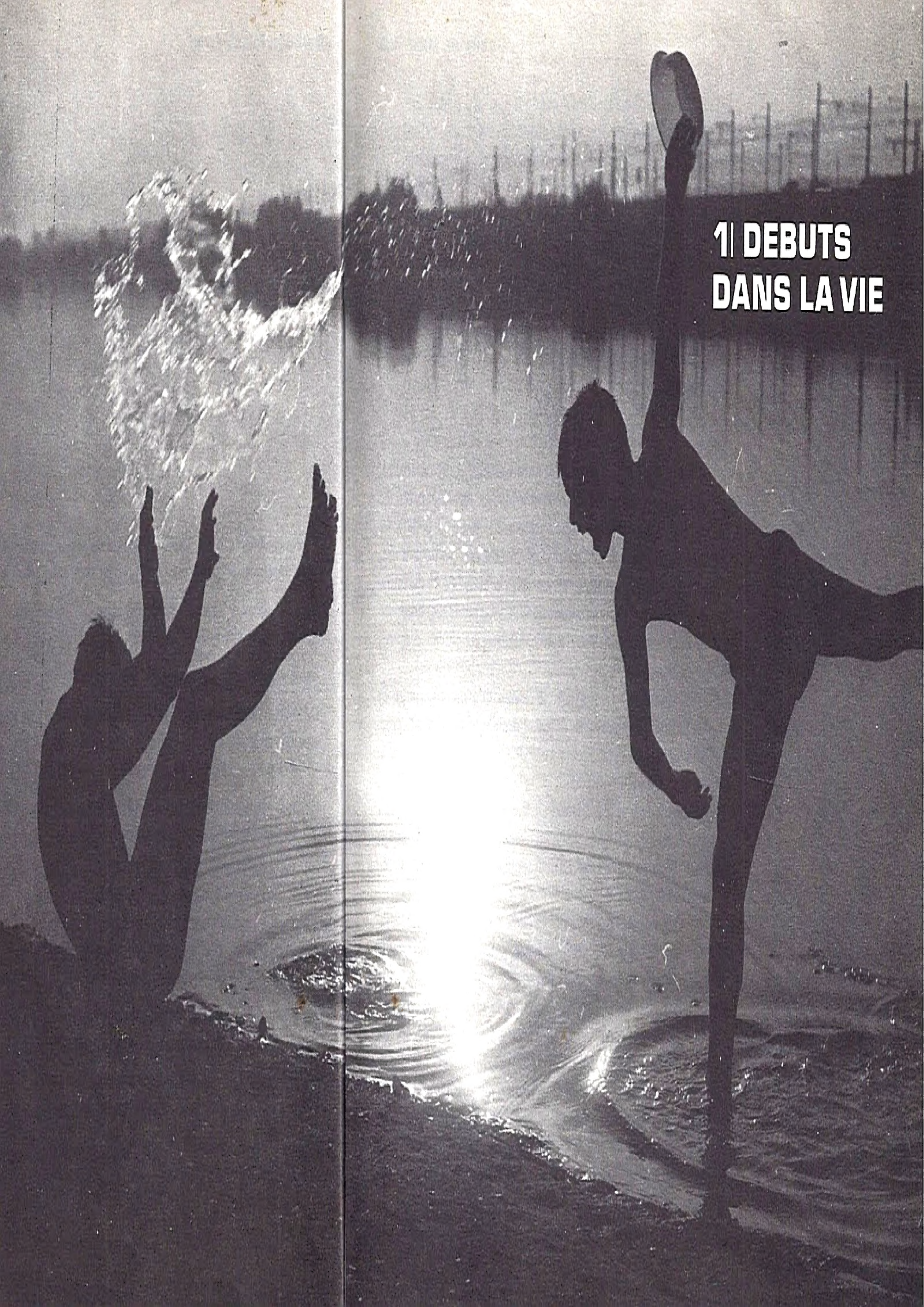
Des fiches complètent les appareils pédagogiques :

— Elles présentent l'auteur, l'œuvre d'où est tirée la lecture, et motivent notre choix.

— Elles approfondissent la compréhension du texte.

— Elles proposent, « Après la lecture », un ensemble très vivant d'activités orales ou écrites.

Les Auteurs.



1| DEBUTS DANS LA VIE

1 Construction de la cabane (1)

Une petite guerre oppose la bande de l'Aztec, du village de Velran, à celle de Lebrac, de Longeverne.

Pour leur sécurité et leurs jeux, les Longevernes décident de construire une cabane.

TOUTE l'armée entra dans la caverne. Elle était, en réalité, peu profonde, mais se trouvait prolongée ou plutôt précédée par un large couloir de roc, de sorte que rien n'était plus facile que d'agrandir son abri naturel en plaçant sur ces deux murs, distants de quelques mètres, un toit de branches et de feuillage. Elle était d'autre part admirablement protégée, entourée de tous côtés, sauf vers l'entrée, d'un épais rideau d'arbres et de buissons.

On rétrécirait l'ouverture en élevant une muraille large et solide avec les belles pierres plates qui abondaient et on serait là-dedans absolument chez soi. Quand le dehors serait fait, on s'occuperait de l'intérieur.

Ici, les instincts bâtisseurs de Lebrac se révélèrent * dans toute leur plénitude *. Son cerveau concevait [1], ordonnait, distribuait la besogne avec une admirable sûreté et une irréfutable logique [2].

— Il faudra, dit-il, ramasser dès ce soir tous les morceaux de planches que l'on trouvera, les lattes *, les baudrions [3], les vieux clous, les bouts de fer.

Il chargea l'un des guerriers de trouver un marteau, un autre des tenailles, un troisième un marteau de maçon ; lui, apporterait une hachette, Camus une serpe, Tintin un mètre (en pieds et en pouces) * et tous, ceci était obligatoire, tous devaient chiper dans la boîte à ferraille de la famille au moins cinq clous chacun, de préférence de forte taille, pour parer immédiatement aux plus pressantes nécessités de construction, savoir, entre autres, l'édification du toit.

1. *Concevait* : imaginait.

2. *Irréfutable logique* : méthode si juste qu'elle était indiscutable.

3. *Baudrions* : petites poutrelles soutenant les lattes du toit.

C'était à peu près tout ce qu'on pouvait faire ce soir-là. En fait de matériaux, il fallait surtout de grosses perches et des planches. Or, le bois offrait suffisamment de fortes coudres[4] droites et solides qui feraient joliment l'affaire. Pour le reste, Lebrac avait appris à dresser des palissades pour barrer les pâtures *, tous savaient tresser des claies * et, quant aux pierres : « Il y en avait, dit-il, en veux-tu, n'en voilà ! »

— N'oubliez pas les clous, surtout, recommanda-t-il.

— On laisse le sac[5] ici ? interrogea Tintin.

— Mais oui, fit la Crique : on va bâtir tout de suite, là au fond, avec des pierres, un petit coffre, et on va l'y mettre bien au sec, bien à l'abri ; personne ne peut venir l'y trouver.

Lebrac choisit une grande pierre plate qu'il posa horizontalement, non loin de la paroi du rocher ; avec quatre autres plus épaisses, il édifia quatre petits murs, mit au centre le trésor de guerre, recouvrit le tout d'une nouvelle pierre plate et disposa alentour et irrégulièrement des cailloux quelconques afin de masquer ce que sa construction pouvait avoir de trop géométrique pour le cas, bien improbable, où un visiteur inopiné[6] eût été intrigué par ce cube de pierres.

Là dessus, joyeuse, la bande s'en retourna lentement au village, faisant mille projets, prête à tous les vols domestiques *, aux travaux les plus rudes, aux sacrifices les plus complets.

Ils réaliseraient leur volonté : leur personnalité naissait de cet acte fait par eux et pour eux. Ils auraient une maison, un palais, une forteresse, un temple, un panthéon[7], où ils seraient chez eux, où les parents, le maître d'école et le curé, grands contrecarreurs * de projets, ne mettraient pas le nez, où ils pourraient faire en toute tranquillité ce qu'on leur défendait à l'église, en classe et dans la famille, savoir : se tenir mal, se mettre pieds nus, allumer du feu, faire cuire des pommes de terre, fumer de la viorne[8] et, surtout, cacher les boutons et les armes.

— On fera une cheminée, disait Tintin.

— Des lits de mousse et de feuilles, ajoutait Camus.

— Et des bancs et des fauteuils, renchérissait Grangibus.

— Surtout, calez * tout ce que vous pourrez en fait de planches et de clous, recommanda le chef ; tâchez d'apporter vos provisions derrière le mur ou dans la haie du chemin de la Saute : on reprendra tout, demain, en venant à la besogne.

4. *Coudres* : branches de coudrier (noisetier).

5. *Sac* : où était contenu leur trésor de guerre : les boutons arrachés aux vêtements des prisonniers.

6. *Inopiné* : imprévu, inattendu.

7. *Panthéon* : monument consacré aux dieux ou aux grands hommes.

8. *Viorne* : arbuste à fleurs blanches.

Ils s'endormirent fort tard, ce soir-là. Le palais, la forteresse, le temple, la cabane hantaient leur cerveau en ébullition. Leurs imaginations vagabondaient, leurs têtes bourdonnaient, leurs yeux fixaient le noir, les bras s'énervaient, les jambes gigotaient, les doigts de pieds s'agitaient. Qu'il leur tardait de voir poindre l'aurore du jour suivant et de commencer la grande œuvre.

On n'eut pas besoin de les appeler pour les faire lever ce matin-là et, bien avant l'heure de la soupe, ils rôdaient par l'écurie, la grange, la cuisine, le chari [9], afin de mettre de côté les bouts de planches et de ferrailles qui devaient grossir le trésor commun.

Les boîtes à clous paternelles subirent un terrible assaut. Chacun voulant se distinguer et montrer ce qu'il pouvait faire, ce ne fut pas seulement deux cents clous que Lebrac eut le soir à sa disposition, mais cinq cent vingt-trois bien comptés. Toute la journée, il y eut, du village au gros tilleul et aux murs de la Saute, des allées et venues mystérieuses de gaillards aux blouses gonflées, à la démarche pénible, aux pantalons raides, dissimulant entre toile et cuir des objets hétéroclites [10] qu'il eût été fort ennuyeux de laisser voir aux passants.

(à suivre)

9. *Chari* : ici, hangar, remise.

10. *Hétéroclites* : variés.

I. LE RÉCIT

1. La cabane :

a) où voit-on que son emplacement est bien choisi ?
b) pour quelles raisons les Longevernes se passionnent-ils pour la construction de la cabane ?
c) les parents et les maîtres ont-ils toujours tort de « *contrecarrer* » certains projets des enfants ?

2. Lebrac :

a) il a toutes les qualités d'un chef d'équipe ; lesquelles ?
b) parmi les ordres qu'il donne, relevez ceux qui ne sont pas conformes à notre morale ; l'excusez-vous cependant ? Pourquoi ?

3. L'équipe de Lebrac : elle est digne de son chef ; à quels endroits ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Faites la liste des outils cités et dessinez-les.

2 Construction de la cabane (2)

Le soir, lentement, très lentement, Lebrac arriva par le chemin de derrière au carrefour du vieux tilleul. Il avait la jambe gauche raide lui aussi et semblait boiter.

— Tu t'as fait mal ? interrogea Tintin.

— T'as tombé ? reprit La Crique.

Le général sourit du sourire mystérieux de Bas de Cuir [1], ou d'un autre, d'un sourire qui disait à ses hommes : vous n'y êtes point.

Et il continua à bancaler jusqu'à ce qu'ils fussent tous entièrement dissimulés derrière les haies vives du chemin de la Saute. Alors, il s'arrêta, déboutonna sa culotte, saisit contre sa peau la hache à main qu'il avait promis d'apporter et dont le manche enfilé dans une de ses jambes de pantalon donnait à sa démarche cette roideur claudicante et disgracieuse. Ce fait, il se reboutonna et, pour montrer aux amis qu'il était aussi imgambe [2] que n'importe lesquels d'entre eux, il entama, brandissant sa hachette au centre de la bande, une sorte de danse du scalp qui n'aurait pas été déplacée au milieu d'un chapitre du *Dernier des Mohicans* ou du *Coureur des Bois* [3].

Tout le monde avait ses outils : on allait s'y mettre. Deux sentinelles toutefois furent postées au chêne de Camus pour prévenir la petite armée dans le cas où la bande de l'Aztec serait venue porter la guerre au camp de Longeverne, et l'on répartit les équipes.

— Moi, je ferai le charpentier, déclara Lebrac.

— Et moi, je serai le maître maçon, affirma Camus.

— C'est moi « que je poserai » les pierres avec Grangibus. Les autres les choisiront pour nous les passer.

L'équipe de Lebrac devait avant tout chercher les poutres et les perches nécessaires à la toiture de l'édifice. Le chef, de sa hachette, les couperait à la taille voulue et on assemblerait ensuite quand le mur de Camus serait bâti.

1. *Bas de Cuir :* célèbre héros de roman d'Indiens.

2. *Ingambe :* valide.

3. *Dernier des Mohicans, Coureur des Bois :* romans d'Indiens.



Scène tirée du film « La guerre des boutons » d'Yves ROBERT.
(CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE).

Les autres s'occuperaient à faire des claies que l'on disposerait sur la première charpente pour former un treillage analogue au lattis qui supporte les tuiles. Ce lattis-là supporterait tout simplement un ample lit de feuilles sèches qui seraient maintenues en place, car il fallait prévoir les coups de vent, par un treillage de bâtons.

Les clous du trésor, soigneusement recomptés, allèrent se joindre aux boutons du sac. Et l'on se mit à l'œuvre.

Les idées jaillissaient comme des sources aux flancs d'une montagne boisée, les matériaux s'accumulaient en monceaux ; Camus empilait des cailloux ; Lebrac, poussant des han ! formidables, cognait et tranchait déjà à grands coups, ayant trouvé plus pratique, au lieu de fouiller le taillis pour y trouver des poutrelles, de faire enlever dans les « tas » voisins de la coupe une quarantaine de fortes perches qu'une corvée de vingt volontaires était allée voler sans hésitation.

Pendant ce temps, une équipe coupait des rameaux, une autre tressait des claies et lui, la hache ou le marteau à la main, entaillait, creusait, clouait, consolidait la partie inférieure de sa toiture.

Pour que la charpente fût solidement arrimée [4], il avait fait creuser le sol afin d'emboîter ses poutres dans la terre : il les entourerait, pensait-il, de cailloux enfoncés de force et destinés autant à les maintenir en place qu'à les protéger de l'humidité de la terre. Après avoir pris ses mesures, il avait ébauché son châssis et maintenant il l'assemblait à force de clous avant de l'ajuster dans les entailles creusées par Tintin.

Ah! c'était solide, et il l'avait éprouvé en posant l'ensemble sur quatre grosses pierres. Il avait marché, sauté, dansé dessus, rien n'avait bougé, rien n'avait frémi, rien n'avait craqué : « C'était de la belle ouvrage, vraiment! »

Et jusqu'à la nuit, jusqu'à la nuit noire, même après le départ du gros de la bande, il resta là encore avec Camus, La Crique et Tintin pour tout mettre en ordre et tout prévoir.

Le lendemain, on poserait le toit et on ferait un bouquet, parbleu! tout comme les charpentiers lorsque la charpente est achevée.

4. *Arrimée :* fixée, calée.

Louis PERGAUD,
La guerre des boutons
MERCURE DE FRANCE

I. LE RÉCIT

1. Lebrac :

a) il sait ménager la surprise de sa troupe et la distraire ; à quel moment ?
b) pourquoi le compare-t-on à un héros indien ?
c) pour quelles raisons se réserve-t-il la charpente ?
d) quand se montre-t-il peu scrupuleux ?

2. La construction de la cabane : elle est menée par Lebrac et son équipe avec enthousiasme (ardeur), à quels endroits ? et méthode (raisonnement), à quels endroits ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

3. J'ai participé à la construction d'une cabane ; je raconte...

4. J'aimerais passer une partie de mes congés dans la cabane des Longevernes ; voici comment j'imagine une journée...

3 | Le bain

M. Lepic accompagne ses deux fils à la rivière : l'aîné, Félix, le préféré de sa mère, et Poil de Carotte, que l'on n'appelle que par ce surnom. Poil de Carotte, en sueur, hésite à entrer dans l'eau.

GRAND frère Félix a pris possession de la rivière et la saccage * en maître. Il la bat à tour de bras, la frappe du talon, la fait écumer, et, terrible au milieu, chasse vers les bords le troupeau des vagues courroucées *.

— Ty n'y penses plus, Poil de Carotte ? demande M. Lepic.

— Je me séchais, dit Poil de Carotte.

Enfin il se décide, il s'assied par terre, et tâte l'eau d'un orteil que ses chaussures trop étroites ont écrasé. En même temps, il se frotte l'estomac qui peut-être n'a pas fini de digérer. Puis il se laisse glisser le long des racines.

Elles lui égratignent les mollets, les cuisses, les fesses. Quand il a de l'eau jusqu'au ventre, il va remonter et se sauver. Il lui semble qu'une ficelle mouillée s'enroule peu à peu autour de son corps, comme autour d'une toupie. Mais la motte où il s'appuie cède, et Poil de Carotte tombe, disparaît, barbote et se redresse, toussant, crachant, suffoqué *, aveuglé, étourdi.

— Tu plonges bien, mon garçon, lui dit M. Lepic.

— Oui, dit Poil de Carotte, quoique je n'aime pas beaucoup ça. L'eau reste dans mes oreilles, et j'aurai mal à la tête.

Il cherche un endroit où il puisse apprendre à nager, c'est-à-dire, faire aller ses bras, tandis que ses genoux marcheront sur le sable.

— Tu te presses trop, lui dit M. Lepic. N'agite donc pas tes poings fermés, comme si tu t'arrachais les cheveux. Remue tes jambes qui ne font rien.

— C'est plus difficile de nager sans se servir des jambes, dit Poil de Carotte.



Mais grand frère Félix l'empêche de s'appliquer et le dérange toujours.

— Poil de Carotte, viens ici. Il y en a plus creux. Je perds pied, j'enfonce. Regarde donc. Tiens : tu me vois. Attention : tu ne me vois plus. A présent, mets-toi là vers le saule. Ne bouge pas. Je parie de te rejoindre en dix brassées.

— Je compte, dit Poil de Carotte grelottant, les épaules hors de l'eau, immobile comme une vraie borne.

De nouveau, il s'accroupit pour nager. Mais grand frère Félix lui grimpe sur le dos, pique une tête et dit :

— A ton tour, si tu veux, grimpe sur le mien.

— Laisse-moi prendre ma leçon tranquille, dit Poil de Carotte.

— C'est bon, crie M. Lepic, sortez. Venez boire chacun une goutte de rhum.

— Déjà! dit Poil de Carotte.

Maintenant il ne voudrait plus sortir. Il n'a pas assez profité de son bain. L'eau qu'il faut quitter cesse de lui faire peur. De plomb tout à l'heure, à présent de plume, il s'y débat, avec une sorte de vaillance frénétique[1], défiant * le danger, prêt à risquer sa vie pour sauver quelqu'un, et il disparaît même volontairement sous l'eau, afin de goûter l'angoisse * de ceux qui se noient.

— Dépêche-toi, s'écrie M. Lepic, ou grand frère Félix boira tout le rhum.

Bien que Poil de Carotte n'aime pas le rhum, il dit :

— Je ne donne ma part à personne.

Et il la boit comme un vieux soldat.

MONSIEUR LEPIC

Tu t'es mal lavé, il reste de la crasse à tes chevilles.

POIL DE CAROTTE

C'est de la terre, papa.

MONSIEUR LEPIC

Non, c'est de la crasse.

POIL DE CAROTTE

Veux-tu que je retourne, papa?

1. *Frénétique* : violente.

MONSIEUR LEPIC

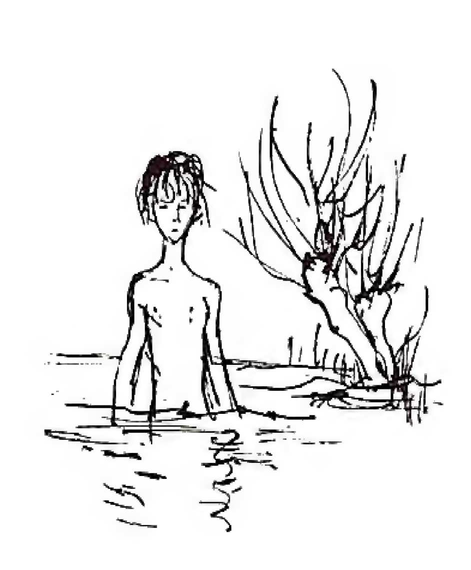
Tu ôteras ça demain, nous reviendrons.

POIL DE CAROTTE

Veine! Pourvu qu'il fasse beau!

Il s'essuie du bout du doigt, avec les coins secs de la serviette que grand frère Félix n'a pas mouillés, et la tête lourde, la gorge raclée, il rit aux éclats, tant son frère et M. Lepic plaisantent drôlement ses orteils boudinés.

Jules RENARD
Poil de Carotte
Éd. FLAMMARION
(Le livre de poche)



I. LA SCÈNE

1. **Grand frère Félix :** comment se conduit-il
   a) dans la rivière (l. 1 à l. 4) ?
   b) envers son jeune frère (l. 28-29, l. 36-37, l. 63) ?
2. **Monsieur Lepic :**
   a) où se moque-t-il gentiment de Poil de Carotte ?
   b) défend-il Poil de Carotte contre son grand frère ?
   c) est-il un bon père ?
3. **Poil de Carotte :** vous est-il sympathique ? Pourquoi ?
4. **La rivière :** relevez les passages qui marquent l'angoisse puis le plaisir qu'éprouve Poil de Carotte dans l'eau.

II. A PARTIR DE CETTE SCÈNE

5. Pourquoi, de nos jours, peut-on difficilement se baigner en rivière ?
6. Vous êtes-vous déjà baigné en rivière ? Racontez.
7. Faites le récit de votre première leçon de natation.

4 | Pirates

Au siècle dernier, à Saint-Pétersbourg, petite ville des États-Unis, vivaient Tom, Joe et Huck, trois sympathiques garnements. S'estimant injustement traités par leur entourage, Tom et Joe projettent de vivre à l'écart des grandes personnes.

A CINQ kilomètres en aval de Saint-Pétersbourg, à un endroit où le Mississippi[1] a plus d'un kilomètre et demi de large, s'étendait une île longue et étroite, couverte d'arbres. Un banc de sable en rendait l'accès facile et comme elle était inhabitée, elle constituait un repaire * idéal. Ainsi l'île Jackson fut acceptée d'enthousiasme.

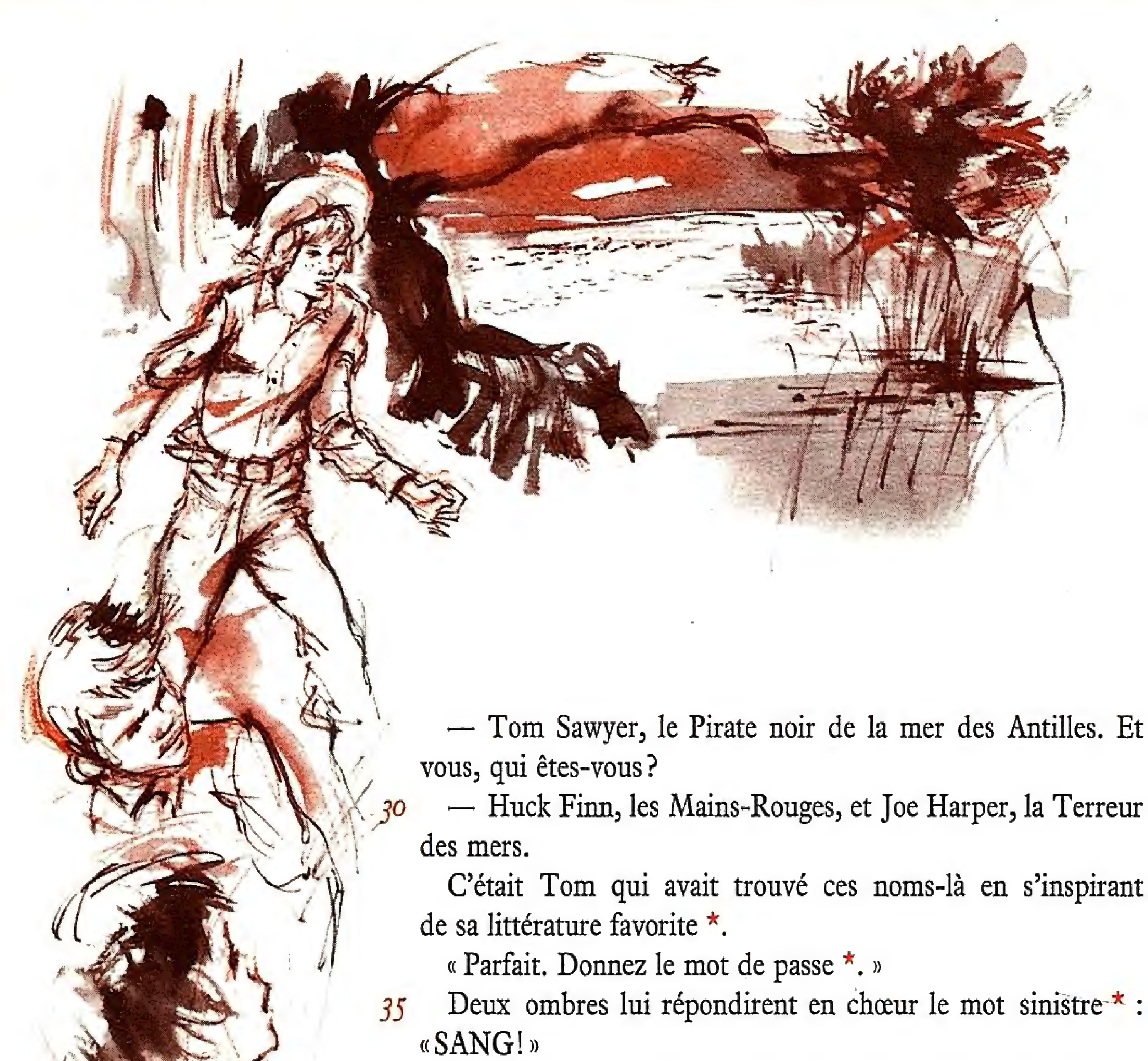
Aussitôt les deux compères * se mirent en quête de Huckleberry Finn qui, naturellement, trouva ce projet magnifique. Tom, Joe et Huck se séparèrent bientôt après s'être donné rendez-vous au bord du fleuve à minuit sonnant. Ils avaient choisi un endroit auprès duquel était amarré * un petit radeau dont ils avaient l'intention de s'emparer. Chacun devait se munir de lignes et de hameçons et apporter autant de provisions qu'il pourrait.

Ils ignoraient les uns et les autres sur qui s'exerceraient leurs criminelles entreprises, mais ça leur était bien égal pour le moment et ils passèrent leur après-midi à raconter à qui voulait l'entendre qu'il se passerait bientôt quelque chose de sensationnel au village.

Vers minuit, Tom arriva au lieu de rendez-vous avec un jambon fumé et autres menus objets. Il s'allongea dans l'herbe qui recouvrait un petit monticule. Il faisait nuit claire. Les étoiles brillaient. Tout était calme et silencieux. Le fleuve puissant ressemblait à un océan au repos. Tom prêta l'oreille. Aucun bruit. Il siffla doucement. Un sifflement lui répondit, puis un autre. Une voix s'éleva.

— Qui va là ?

1. *Mississippi* : grand fleuve des États-Unis d'Amérique.



— Tom Sawyer, le Pirate noir de la mer des Antilles. Et vous, qui êtes-vous ?

— Huck Finn, les Mains-Rouges, et Joe Harper, la Terreur des mers.

C'était Tom qui avait trouvé ces noms-là en s'inspirant de sa littérature favorite *.

« Parfait. Donnez le mot de passe *. »

Deux ombres lui répondirent en chœur le mot sinistre * : « SANG ! »

Alors Tom descendit de son observatoire avec son jambon, non sans déchirer ses vêtements et s'entailler la peau.

La Terreur des mers avait apporté un gros quartier de lard. Finn les Mains-Rouges avait volé une marmite, des feuilles de tabac et des épis de maïs pour en faire des pipes. Par malheur, les pirates n'avaient pas de feu. Comme ils en avaient absolument besoin, non seulement pour fumer, mais pour faire cuire leurs aliments, ils regardèrent autour d'eux et aperçurent, à quelque distance, le reflet d'un bûcher qui achevait de se consumer au bord de l'eau. Ils s'en approchèrent prudemment et se munirent de tisons bien rouges. Ensuite, ils partirent à la recherche du radeau sur lequel ils avaient jeté leur dévolu [2]. Ils avançaient à pas feutrés, la main sur le manche d'un poignard imaginaire et se transmettaient leurs instructions à

2. *Jeté leur dévolu :* fixé leur choix.

voix basse. « Si l'ennemi se montre, enfoncez-lui votre lame dans le ventre jusqu'à la garde. Les morts ne parlent pas. » Ils savaient parfaitement que les hommes du radeau étaient allés boire au village et qu'ils n'avaient rien à craindre. Lorsqu'ils eurent trouvé leur embarcation, ils montèrent à bord.

Huck s'empara d'un aviron, Joe en fit autant. Le premier s'installa à l'avant, le second à l'arrière et Tom, les bras croisés, les sourcils froncés, s'installa au milieu du navire et prit le commandement.

— Lofez[3]! Amenez au vent.

— On lofe, commandant.

— Droit comme ça.

— Droit comme ça, répéta l'équipage.

Tous ces ordres n'étaient donnés que pour la forme, mais chacun prenait son rôle au sérieux et le radeau avançait sans encombre.

— Toutes les voiles sont larguées[4]?

— On a largué les focs[5], les trinquettes[5] et les bonnettes[5].

— Bon. Larguez aussi les huniers[5].

— Oh! hisse! Oh! hisse!

— Allez, mes braves, du courage!

— Bâbord un peu!

— Bâbord un peu!

— Droite la barre *!

— Droite la barre!

Le radeau s'était engagé au milieu du courant et dérivait * obliquement, le nez tourné vers l'île Jackson.

3. *Lofez :* amenez le navire plus près du vent.

4. *Larguées :* détachées.

5. *Focs, trinquettes, bonnettes, huniers :* voiles carrées ou rectangulaires qui entrent dans le gréement d'un voilier.

Mark TWAIN
Tom Sawyer
LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

I. LE RÉCIT

1. Une aventure :

a) les garçons ont-ils l'intention de s'éloigner beaucoup de leur domicile?
b) « *ils passèrent leur après-midi... village.* » (l. 17) : que pensez-vous de cet avertissement?
c) relevez tous les détails qui montrent que, cependant, l'expédition a été soigneusement préparée.

2. Un jeu :

a) à quoi comprend-on que les trois garçons jouent?
b) où voit-on que leur « *littérature favorite* », les aventures de pirates, leur ont monté à la tête?
c) à votre avis, pourquoi sont-ils aussi forts en navigation?

II. A PARTIR DU RÉCIT

3. Avez-vous aimé cette lecture? Pourquoi?

4. Après le débarquement; imaginez...

5. Racontez une promenade en barque ou en bateau à moteur.

5 JEUX

Un garçon russe de l'autre siècle, Nicolenka, raconte son enfance heureuse dans une maison seigneuriale de la vieille Russie, au milieu de champs et de mystérieuses forêts.

LA chasse était terminée. A l'ombre des jeunes bouleaux, on avait étendu un tapis, et tout le monde s'y était installé en cercle. Le buffetier Gavrila [1], qui avait, près de l'endroit où il était assis, aplati la belle herbe verte, frottait les assiettes et sortait de leurs boîtes des prunes et des pêches enveloppées dans des feuilles. Le soleil perçait à travers les branches vertes des bouleaux * et dessinait des taches lumineuses, rondes et mouvantes, sur les motifs du tapis, sur mes pieds, et même sur la tête chauve et en sueur de Gavrila. Un petit vent léger courait sur le feuillage, sur mes cheveux et mon visage ruisselant, et me rafraîchissait délicieusement.

Après avoir reçu notre ration de sorbets * et de fruits, nous n'eûmes plus rien à faire autour du tapis. Nous nous levâmes et partîmes jouer malgré les rayons obliques et ardents du soleil.

— Dites, à quoi allons-nous jouer ? demanda Lioubotchka, clignant des yeux à cause du soleil et sautillant dans l'herbe. Que diriez-vous des Robinsons ?

— Oh ! non ! Quel ennui ! fit Volodia, qui s'était paresseusement jeté sur l'herbe et mâchonnait des feuilles. Toujours les Robinsons ! Si vous voulez absolument vous amuser, construisons un petit pavillon.

Volodia, visiblement, faisait l'important *. Il était fier sans doute d'avoir monté un cheval de chasse, et simulait une grande lassitude. Il se peut aussi qu'il eût trop de bon sens et trop peu d'imagination pour apprécier pleinement ce jeu, qui consistait à représenter des scènes de *Robinsons suisses* [2], que nous avions lu peu de temps auparavant.

— Oh ! je t'en prie... Pourquoi ne veux-tu pas nous faire ce plaisir ? insistaient les fillettes. Tu seras « Charles » ou « Ernest »

1. *Gavrila :* domestique chargé du buffet, du goûter champêtre.

2. *Robinsons suisses :* histoire d'une famille suisse qui se trouve dans la même situation que Robinson Crusoé ; un extrait de ce roman figure dans ce livre (lecture 52).



ou « le père », comme tu voudras, dit Katinka, qui essaya de le soulever en tirant sur la manche de sa veste.

— Vraiment je n'en ai pas envie, ça m'ennuie, fit Volodia, qui s'étira tout en souriant d'un air fat *.

— Alors, si personne ne veut s'amuser, on serait aussi bien à la maison ! murmura Lioubotchka à travers ses larmes.

Elle pleurait pour un rien.

— Eh bien, jouons, mais ne pleure pas, je t'en supplie, j'ai horreur de ça !

La condescendance[3] de Volodia ne nous procura qu'un plaisir médiocre. Je dirai plus : son air dolent[4] et morne détruisit tout le charme du jeu. Lorsque assis par terre nous fîmes semblant d'aller à la pêche, et nous mîmes à ramer de toutes nos forces, Volodia resta les bras croisés, dans une pose qui n'était guère celle d'un pêcheur. Je lui en fis la remarque, mais il me répondit qu'on ne gagnerait ni ne perdrait rien en agitant vaguement les bras, et qu'on se fatiguerait sans arriver à avancer ! Je dus, malgré moi, me ranger à son avis. Je me mis à jouer à la chasse :

3. *Condescendance :* supériorité bienveillante.

4. *Dolent :* malheureux.

un bâton sur l'épaule, je me dirigeai vers la forêt, mais Volodia s'étendit sur le dos, replia ses bras sous sa tête et me déclara qu'il en revenait. Son attitude et ses paroles refroidirent notre zèle * pour le jeu et nous furent fort désagréables, d'autant plus que force nous fut de reconnaître, au fond de nos cœurs, que Volodia était un sage [5].

« Je le sais bien moi aussi, qu'on ne peut tuer du gibier avec un bâton, puisqu'on ne peut tirer, mais c'est un jeu ! »

A raisonner de la sorte, on ne pourrait pas, non plus, voyager sur des chaises ! Pourtant, Volodia n'a sûrement pas oublié les longues soirées d'hiver où nous posions des châles sur un fauteuil, pour le transformer en calèche *. L'un de nous faisait le cocher, l'autre le valet d'équipage, les petites filles se mettaient au milieu. Trois chaises, et c'était la troïka [6]. Nous partions en voyage, et quelles aventures en cours de route ! Comme elles étaient joyeuses, comme elles passaient vite, ces soirées hivernales ! S'il fallait toujours s'en tenir à la réalité, il n'y aurait plus de jeux...

Et sans jeux, que nous resterait-il ?

Léon TOLSTOI
Enfance
Traduction de Daria Olivier
Éditions G. P. - Bibliothèque Rouge et Or
(Livre de poche)

5. *Un sage* : ici, un garçon averti et raisonnable.

6. *Troïka* : grand traîneau attelé à trois chevaux de front.

I. LE RÉCIT

1. La dînette : montrez-en les charmes ; qu'est-ce qui vous étonne dans cette scène ?

2. Volodia :

a) pourquoi, selon vous, refuse-t-il de s'amuser ?
b) finalement, pour quelle raison accepte-t-il de jouer aux Robinsons suisses (voir p. 181) ? rentre-t-il vraiment dans le jeu ? qu'y a-t-il de déplaisant dans son attitude ?

3. Nicolenka (celui qui raconte l'histoire) :

a) montrez qu'il a de l'imagination
b) à la fin du récit, que dit-il pour défendre les jeux ? qu'en pensez-vous ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Faites le récit d'un jeu d'imagination auquel vous avez pris beaucoup de plaisir.

6 LA REINE et son chevalier (1)

Marcel Pagnol a fait la connaissance d'Isabelle, une petite fille maniérée. Celle-ci invente un jeu.

C'ÉTAIT le jeu du Chevalier [1] de la Reine.

La reine, naturellement, c'était elle, et le chevalier, c'était moi. Nous commençâmes par la fabrication de nos costumes, car comme toutes les filles, elle adorait se guignoliser *.

Avec un vieux rideau frangé d'or, elle se fit une robe à traîne, dont les trous furent masqués par des fleurs. Avec du carton, revêtu du papier doré qui protégeait le chocolat Menier, je réussis une couronne vraiment princière. Pour le sceptre [2], il fut fait d'un long roseau, serré dans la spirale * d'un ruban rouge, et terminé par un bouchon de carafe qui avait dû être taillé par un diamantaire, car il jetait des feux insoutenables. Enfin, un emprunt au rideau de perles de la porte nous fournit un collier à triples tours.

Le costume du chevalier fut évidemment plus sommaire [3]. Je dus me contenter d'un casque de pompier, d'ailleurs trop petit (car il provenait d'une vieille panoplie * de Paul) [4] mais grandement embelli par un plumet, qui avait été plumeau dans un ménage de poupée. Il fut complété par une cuirasse en zinc, découpée dans les restes d'un arrosoir, grâce aux ciseaux que j'avais empruntés — discrètement — dans la corbeille de la tante Rose. Vraiment, elle n'eut pas de chance, car au moment même où je réussissais à couper une dernière bavure (à la vérité un peu épaisse) j'entendis un tintement bizarre, et la moitié de l'une des deux lames, après un soubresaut *, tomba par terre... Par bonheur, je n'avais plus besoin de ce trop fragile outil, et j'en fus quitte pour l'enterrer discrètement au pied d'un olivier.

Ces préparatifs, qui durèrent deux jours entiers, furent délicieux, et surtout le second jour.

1. *Chevalier* : au Moyen Age, noble qui allait à cheval et était entièrement au service de son supérieur (suzerain).

2. *Sceptre* : bâton de commandement, signe de l'autorité royale.

3. *Sommaire* : simple.

4. *Paul* : son petit frère.

Nous étions assis en face l'un de l'autre, séparés par une petite table, dans le « livigroub » *. La pièce était sombre, car une pluie fine tombait patiemment sur les acacias, et l'odeur de la terre mouillée entrait par la fenêtre ouverte.

Isabelle cousait, attentive. Je collais du papier d'argent sur la lame d'un sabre de bois, et je la regardais de temps à autre. Elle était plus jolie que jamais, parce qu'elle ne faisait pas de « mines ». Ses tresses noires pendaient sur son ouvrage, le minuscule dé poussait la fine aiguille, parfois elle levait les yeux vers moi, et souriait.

Dans le silence humide et tiède, sous la lumière couleur d'étain, au chuchotement de la pluie, le battement confidentiel de la pendule fabriquait patiemment nos minutes communes, et je sentais profondément la douceur de nous taire ensemble. Puis, sans le moindre bruit, elle se levait, pour aller s'asseoir au piano, et ses doigts délivraient de petites musiques, qui ne voulaient pas sortir sous la pluie, et voltigeaient dans l'ombre, tout autour du plafond.

Le résultat de nos efforts fut une grande réussite. Lorsque je la vis paraître, la couronne en tête, le sceptre en main, ceinturée de glands d'or, et suivie d'une traîne écarlate, je fus ébloui, et je crus vraiment à sa royauté : je lui jurai aussitôt sur mon glaive obéissance et fidélité, et je me déclarai prêt à mourir pour elle, ce qu'elle accepta sans façons.

(à suivre)

I. LE RÉCIT

1. **La confection des costumes :**
   a) montrez qu'ils ont demandé beaucoup d'imagination et d'ingéniosité (habileté).
   b) pendant leur confection, relevez des détails amusants.
   c) n'y a-t-il que les filles qui aiment se déguiser, comme semble le croire l'auteur ?
   d) ne croyez-vous pas que la pluie favorise le travail des deux enfants et les rapproche ?
2. **Marcel :** c'est un garçon sensible ; montrez-le.
3. **Isabelle :** elle oublie d'être maniérée, se montre artiste, mais croit à sa supériorité ; à quels endroits ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Vous vous êtes déguisé (e). Racontez.
5. Pour jouer la comédie, à l'occasion d'une fête scolaire, toute la classe a participé à la confection des costumes. Racontez.

7 | LA REINE *et son* chevalier (2)

LES premiers ordres qu'Isabelle me donna mirent à l'épreuve ma force et mon courage.

Elle m'ordonna d'aller chercher un nid abandonné dans la plus haute fourche * d'un acacia *, garni d'épines acérées ; puis, elle laissa tomber une rose dans le « puits » des Bellons, (qui avait bien trois mètres de profondeur, et où personne n'avait jamais vu d'eau) et « m'autorisa » à descendre dans ce gouffre pour y conquérir cette fleur.

Je traversai une immense toile d'araignée (d'ailleurs vacante *) et je remontai la précieuse rose, qu'elle m'autorisa à conserver. Un autre jour, elle me conduisit, sur la route du village, jusqu'à la ferme de Félix : c'était un « bastidon [1] » au bord de la route, dont les volets étaient toujours fermés, parce que Félix qui était maçon, ne rentrait pas avant le soir ; mais en son absence, ses richesses étaient gardées par un chien immense, si maigre qu'on eût dit un squelette velu, et qui bondissait vers les passants en s'étranglant au bout d'une chaîne, dont l'épaisseur était fort heureusement proportionnée à la férocité de l'animal.

La reine me déclara que si j'allais le caresser, je serais nommé capitaine des Gardes du Palais.

Sans la moindre hésitation apparente, je m'avançai vers le fauve, en comptant sur le magnétisme * bien connu du regard de l'homme d'une part, et d'autre part, sur la solidité de la chaîne.

Ma vue sembla surexciter l'animal : je m'arrêtai, prudemment, au bord du demi-cercle qu'avaient tracé ses allées et venues : du fond de la niche, il bondit, mais d'un élan si prodigieux que la boucle du collier céda. Isabelle poussa un cri de terreur. J'esquissai un bond en arrière : trop tard ! Les longues pattes agrippèrent mes épaules, je vis briller quatre canines,

1. *Bastidon* : maison de campagne, en Provence.



« Je lui jurai aussitôt sur mon glaive, obéissance et fidélité, et je me déclarai prêt à mourir pour elle. »

aussi grandes et aussi pointues que des breloques d'explorateur [2]... De toutes mes forces, je repoussai le dur poitrail, mais une longue langue douce me lécha furieusement le visage, tandis que la bête féroce poussait de longs gémissements.

C'était un tendre méconnu, un solitaire pathétique [3], une brute enragée d'amour [4], qui s'aplatit ensuite à mes pieds pour lécher mes mollets en pleurant de joie... J'eus toutes les peines du monde à m'en débarrasser car il rampait sur mes pas, et m'eût suivi jusqu'au bout du monde. Isabelle avait pris la fuite ; elle revint en courant, pendant que je rebouclais le collier du fauve. Elle me dit simplement — d'assez loin — « Chevalier, je suis contente de vous. » Il me sembla que c'était un peu froid : mais le soir même, en racontant cet épisode à son père, elle affirma que j'avais terrassé la bête féroce. Elle l'avait d'ailleurs peut-être cru, car pendant ma trop facile victoire, elle avait caché son visage dans ses mains. L'Infante [5] me trouva « glorieusement imprudent », et le poète [5], pointant son index vers moi, dit simplement : « Bélérofon [6] ! »

Marcel PAGNOL
Le temps des secrets
Éditions PASTORELLY (Le livre de poche)

2. *Breloques d'explorateur :* des dents de fauves montées en petits bijoux qu'on attache à une clef, une chaîne, une montre.

3. *Pathétique :* émouvant ; à plaindre.

4. *Enragée d'amour :* souffrant de ne pas pouvoir exprimer sa tendresse.

5. *L'Infante :* surnom de la mère d'Isabelle. *Le poète* est son père.

6. *Bélérofon* ou plutôt *Bellérophon* : héros de la mythologie grecque ; il accomplit de nombreux exploits. L'auteur s'amuse à l'écrire en orthographe phonétique, comme il l'aurait fait à cet âge.

I. LE RÉCIT

1. Les épreuves :

a) pourquoi les nobles dames, jadis, mettaient-elles à l'épreuve les chevaliers qui les aimaient ?
b) résumez en une phrase chaque ordre donné à Marcel par Isabelle.
c) Isabelle croit-elle que ses ordres sont dangereux ?

2. Marcel et le chien :

a) pourquoi la condition du chien de Félix est-elle misérable ?
b) dans la scène entre Marcel et le chien, relevez des détails amusants, un passage angoissant, des détails émouvants.

3. Isabelle et ses parents : pendant et après cette scène, comment réagissent Isabelle, puis ses parents ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Imaginez trois ordres donnés par une noble dame à son chevalier servant.

5. J'ai eu peur d'un chien. Je raconte...

8 UN GARÇON INSUPPORTABLE (1)

André passe ses vacances chez sa grand-mère, au Vigan, dans la région montagneuse des Cévennes. C'est un garçon à la fois craintif (les maladies imaginaires le terrifient) et plein de hardiesse.

J'ÉTAIS un petit primitif[1] qui n'avait peur que de voir le ciel tomber sur sa tête[2]. Rien ne pouvait me faire tenir tranquille, sauf mes absurdes terreurs. Si l'on m'avait menacé de me jeter dans le feu, je crois bien que je m'y serais précipité, la tête la première. Par bonheur, ce n'est pas du feu qu'on me menaça, mais de l'eau qui ne garde pas toujours sa proie *.

Chaque soir, à la nuit tombée, nous revenions de chez cousine Sarah et passions devant la fontaine du Griffe. Nous nous arrêtions pour parler avec les gens assis sur le pas des portes, nous serrions la main de M. Chante, le pharmacien, du coiffeur, de la buraliste. Elle nous était un peu parente, amie en tout cas, et me prêtait l'*Épatant* et l'*Intrépide*, pendant qu'elle bavardait avec grand-mère, pour me faire tenir tranquille.

Un jour que j'étais plus insupportable que d'habitude, sautant, dansant, brûlant quatre ou cinq fois le chemin[3], raclant des pieds et faisant des bruits de bouche, elle proposa à grand-mère d'entrer dans son magasin boire une dernière tasse de café.

— Ça fera du bien à ce petit, disait-elle.

— A ce petit? répondit grand-mère. Vous n'y pensez pas! Il aurait plutôt besoin d'une douche.

— Eh bien, la fontaine n'est pas loin. On l'y trempera, s'il ne reste pas tranquille!

On voulait me tremper dans la fontaine? Me donner une douche froide? On croyait me faire peur, avec ces menaces? On allait bien voir! L'eau de la fontaine d'Isis est glacée. La vasque * du Griffe est profonde... D'un seul coup, je m'étais jeté dedans, sans que grand-mère ait eu le temps de comprendre ce que je faisais.

Je me souviens du tombeau glacé qui se referma sur ma tête.

1. *Primitif* : ici, sauvage.
2. *Comme les Gaulois* : André veut dire ici qu'il n'avait peur que des dangers inexistants, imaginaires.
3. *Brûlant... chemin* : s'en allant...

Mon souffle se flétrit comme une fleur sous la neige. Tout se suspendit en moi et je perdis conscience en me disant :

— Imbécile !

Il fallut un long moment pour me retrouver. Je me réveillai chez le pharmacien, moulu, rompu, crispé, mais avec de l'ambroisie [4] plein la bouche.

— Le petit fou ! disait M. Chante, les yeux déformés par ses épaisses lunettes. Le petit fou ! répétait-il en me versant une autre rasade de cordial *. Il n'a pas eu le temps d'être asphyxié, ni d'avoir une congestion *, mais il peut nous faire une pneumonie *.

— C'est rudement bon ! disais-je en lampant le verre d'un trait.

Ma tête tournait. Le bocal rouge et le bocal vert [5] de la vitrine tremblotaient devant mes yeux et ne se séparaient plus l'un de l'autre.

— Couvrez-le bien ! répétait le pharmacien, en me versant encore à boire, sans y prendre garde. Couvrez-le bien et allez vite le coucher... Faites-lui faire la réaction... Rien ne vaut la bonne suée de nos grand-mères... Un bol de vin chaud, édredons et couvertures. Que ça coule de partout. Il s'en tirera peut-être avec une bonne bronchite *.

— C'est rudement bon ! disais-je en voyant M. Chante en vert et grand-mère en rouge.

Je n'eus pas de congestion, ni de pneumonie, ni de bronchite, ni même de rhume. Mais, pour la première fois, je fus ivre, ivre d'avoir bu mes premiers verres d'alcool, ivre, surtout, d'avoir retrouvé la vie.

4. *Ambroisie* : boisson des dieux dans l'antiquité ; ici, boisson exquise, nectar.

5. Autrefois, ils signalaient les pharmacies.

(à suivre)

I. LE RÉCIT

1. **Une petite ville :** quels détails montrent que la scène se situe dans une petite ville ?
2. **André :**
   a) à quels endroits du texte, apparaît-il trop imaginatif, nerveux, fier, intrépide, heureux de vivre ?
   b) quel passage décrit ses impressions de noyé ?
   c) qu'a d'amusant son retour à la vie ?
3. **A la pharmacie :** d'après le pharmacien, de quelles maladies, bien réelles cette fois, André était-il menacé ?
4. Pourquoi, selon vous, André n'a-t-il rien attrapé ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. J'ai fait un coup de tête, ou j'ai été témoin d'un coup de tête. Je raconte.
6. Après une maladie ou un accident, j'ai retrouvé la joie de vivre...

9 | UN GARÇON INSUPPORTABLE (2)

PETIT furieux qui n'avait peur de personne, j'obéissais pourtant à Finiels, notre voisin de Goulsou, un vieil homme qui travaillait à mi-fruit [1] la propriété de grand-mère.

— Tu vas voir Finiels ! me disait-elle.

Il suffisait que Finiels fût à portée de sa voix pour qu'il répondît en écho, avec sa basse profonde :

— Tu vas voir !

C'était assez pour me faire tenir tranquille. J'essayais de sauver la face [2] en grommelant :

— Eh bien, je vais voir...

Mais j'allais m'asseoir auprès du vieil homme et ne bougeais plus, pendant des heures. J'ai passé des jours entiers à le regarder travailler ainsi. Il m'apprenait ce que je ne savais pas encore. Il a été le Jacob [3], l'Abraham [3] et le Moïse [3] de mon enfance, le porteur des Tables de la Loi [4], celui qui savait tout et pouvait tout expliquer. Il m'a décrit nos montagnes avant que je les connaisse, il m'en a livré les détours, les sentiers et les raccourcis. Il en a fait, pour moi, comme une terre promise [5] dont il me montrait le chemin.

— Dites, Finiels, la route qui monte à la montagne, vous la connaissez jusqu'au bout ?

— Si je la connais ? C'est moi qui l'ai faite !

— Vous tout seul ?

— Non, pas tout seul... On était des cents et des cents, des hommes de tout le pays... Qu'est-ce qu'on peut faire tout seul ? Soigner une vigne, planter un carré de pommes de terre... Un homme seul ne fait rien que pour lui-même... Mais, pour bâtir une route comme celle-là, il faut être toute une bande, avec des mulets et des chevaux, des masses de fer et de la poudre de mine*.

— Alors, Finiels, vous avez connu la montagne avant la route ?

1. *Qui travaillait à mi-fruit* : qui partageait par moitié les récoltes.

2. *Sauver la face* : sauvegarder sa réputation, son honneur.

3. *Jacob, Abraham, Moïse* : personnages célèbres de la Bible.

4. *Tables de la Loi* : commandements de Dieu. André Chamson était très croyant.

5. *Terre promise* : terre sainte, paradis.

— Si je l'ai connue! C'était comme un grand désert, tout en genêts * et en éboulis * de pierres. C'est encore comme ça, sur le Lingas, du côté de Pradals et de la baraque des Pises... Des pays de loups et de vipères... Mais la route a tout changé.

— Elle est faite depuis longtemps?

— Je crois bien... C'était dans le temps de ma jeunesse, j'avais tout juste vingt ans et, comme je tiens les soixante-dix, ça fait presque un demi-siècle... C'était avant la guerre avec les Prussiens [6].

— Et la guerre, vous l'avez faite?

— Qui l'aurait faite, si les gens comme nous n'étaient pas partis?

— Alors, Finiels, vous avez fait la guerre et la route?

— La route et la guerre, chacune en son temps.

— Dites, Finiels, c'est la route ou c'est la guerre que vous préférez?

— La route! disait-il en se redressant. On a perdu la guerre, mais on a gagné quelque chose, avec cette route... Elle peut te conduire à Paris, en passant par Meyrueis et par Mende, et les gens de Camprieu et de l'Espérou ne sont plus perdus dans leurs montagnes.

J'ai rêvé de cette route pendant des années et des années. C'était mon chemin de l'odyssée [7], la porte ouverte sur un autre monde.

6. Avant la guerre de 1870 entre la France et la Prusse, qui était alors un royaume allemand.

7. *Odyssée* : périlleux voyage du roi grec Ulysse, après la guerre de Troie, pour retrouver sa patrie.

André CHAMSON
Le Chiffre de nos jours
Éd. GALLIMARD

I. LE RÉCIT

1. Finiels et André :

a) pourquoi André, insupportable avec tout le monde, obéit-il à Finiels?
b) que lui apprend le vieil homme?

2. La route : montrez

a) que la route est le résultat d'un travail d'équipe.
b) qu'elle a transformé la vie à la montagne.
c) que Finiels est fier d'avoir participé à sa construction.
d) ce que représente la route pour André?

II. A PARTIR DU RÉCIT

3. Dans mon quartier (ou mon village), on a entrepris de grands travaux d'utilité publique. Montrez les ouvriers au travail et faites part de vos réflexions.

4. A l'école, j'ai participé à un travail d'équipe...

10 | Le cheval sans tête

A Louvigny-Triage, dans la banlieue de Paris, un vieux cheval en carton verni, muni de roues, sert de monture aux dix garçons et filles de la bande à Gaby.

Le cheval-sans-tête appartenait depuis un an à Fernand. Un chiffonnier du Faubourg-Bacchus l'avait cédé à M. Douin contre trois paquets de tabac gris, et Fernand l'avait trouvé près de ses souliers le matin de Noël. Pendant cinq minutes, il en était resté muet et paralysé de ravissement. Pourtant, sur la mine, le cheval-sans-tête n'avait rien d'affolant. Il était d'abord, il avait toujours été sans tête. La ganache [1] de carton que lui avait fabriquée M. Douin n'avait pas tenu deux jours ; Marion l'avait fait sauter à sa première descente en percutant à quarante à l'heure dans la voiture de M. Mazurier, le marchand de charbon de la rue Cécile. Il l'avait laissée dans le ruisseau avec les deux pattes de devant, qui avaient également souffert du choc. Les pattes de derrière avaient été brisées net au cours d'une tentative téméraire dans l'étroit tunnel du chemin du Ponceau. La queue, inutile d'en parler, il n'y en avait jamais eu. Restait le corps, qui était celui d'un cheval gris pommelé au vernis écaillé, avec une petite selle marron peinte sur le dessus. Bien entendu, le chiffonnier avait livré le vieux tricycle sans pédales et sans chaîne ; mais on ne peut pas tout avoir, et, tel qu'il était, ce cheval à trois roues filait comme un zèbre sur le macadam * en pente de la rue des Petits-Pauvres.

Les jaloux de la Cité Ferrand prétendaient que ce cheval réduit à la plus simple expression pouvait être aussi bien bourricot * ou goret *, et plutôt un goret que n'importe quoi, que les cow-boys de la rue des Petits-Pauvres avaient tort de faire ainsi les malins sur un cochon-sans-tête, qu'ils s'y casseraient la leur un jour ou l'autre et que ce serait bien fait pour

1. *Ganache* : familièrement, tête.



Un vrai rodéo (HOLMES-LEBEL).

eux. Il faut reconnaître que, dans les débuts, le dressage du cheval-sans-tête avait été assez pénible. Fernand s'était à moitié démoli un genou contre la palissade de l'entrepôt * César-Aravant, Marion avait laissé deux dents dans le tunnel du Ponceau. Ça fait mal. Mais le genou s'était guéri en trois jours et les dents avaient repoussé en quinze. Le cheval roulait toujours et roulait bien, comme il est convenable de l'imaginer dans un patelin de banlieue où tous les hommes valides ont pour occupation de faire rouler les trains.

Enfin, c'était grâce au cheval-sans-tête que Fernand avait pu faire entrer son amie, la fille aux chiens, dans la bande à Gaby, la plus fermée des associations secrètes de Louvigny-Triage. A la suite de pourparlers laborieux, il avait été convenu que la bande se servirait du cheval à raison d'une séance par jour et de deux descentes par tête à chaque séance, ceci en vue de ménager la résistance de l'engin *. Même à ce train réduit, on avait prévu que le cheval-sans-tête n'irait pas loin, tout au plus jusqu'à Pâques. Mais il avait tenu le coup malgré des télescopages * effrayants, et il vous descendait la rue des Petits-Pauvres à tombeau ouvert [2]. Gaby, qui accomplissait tout le parcours sans freiner, avait abaissé le record à trente-cinq secondes.

2. *A tombeau ouvert* : avec une telle vitesse qu'on risque un accident mortel.

3. *A dessein* : volontairement.

4. *Sursis* : délai.

La pratique de ce sport exclusif et farouche n'avait fait que resserrer la grande solidarité qui unissait les membres du clan. A dessein [3], Gaby en avait limité le nombre permanent * et n'acceptait personne au-dessus de douze ans, parce que, affirmait-il, « on devient bête comme ses pieds à partir de douze ans. Et heureux encore quand ça ne dure pas toute la vie! » L'ennuyeux, c'est que Gaby lui-même était menacé par la limite d'âge ; aussi, méditait-il en secret de la relever à quatorze ans pour bénéficier d'un petit sursis [4].

Paul BERNA

Le cheval-sans-tête

(Grand prix littéraire du Salon de l'Enfance 1955)

Éditions G. P. Bibliothèque Rouge et Or



I. LE RÉCIT

1. **Le cheval sans tête :**
   a) comment se présenta-t-il à Fernand Douin ? à quoi fut-il réduit après la descente de Marion ?
   b) pourquoi, malgré son état, faisait-il la joie des enfants de Louvigny-Triage ?
2. **Les jaloux de la cité Ferrand :** comment s'exprime leur jalousie ?
3. **La bande à Gaby :**
   a) montrez que le cheval sans tête a rapproché les membres du clan.
   b) au dernier paragraphe, comment jugez-vous les réflexions de Gaby ?
4. Relevez des expressions et des mots familiers, des exagérations amusantes.

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Présentez un vieux jouet ou un vieil objet (bicyclette, voiture, etc.) avec lequel vous vous amusez encore beaucoup, seul ou en bande.
6. Imaginez la fin du cheval sans tête.
7. Fernand raconte à un copain...

11 Un mur *désagréable* à regarder

Monsieur Dinan a trouvé avec beaucoup de difficultés un appartement dans Paris pour exercer sa profession de dentiste et loger sa famille. Mais un mur gris, sale et triste, bouche toute la vue. Les dix enfants de l'immeuble, qui ont entre sept et quatorze ans, finissent par s'entendre pour camoufler ce mur par des fleurs et des plantes grimpantes. Reste à convaincre les parents. Colette va à l'assaut des siens.

COLETTE attendit l'heure du dîner.

— Tiens, fit M. Dinan, il y avait longtemps que vous n'aviez pas eu d'idées saugrenues [1].

— Mais enfin, papa, tu le trouves agréable à regarder, ce mur ?

— Moi, je regarde les mâchoires. Alors le mur... Je ne veux pas dire que ce soit une mauvaise idée...

— Tu peux même dire que c'en est une bonne.

— Bien sûr, bien sûr. Alors, plus de céramiques, de vannerie, de plâtre à modeler, de construction de châteaux forts *, de coquilles d'œufs coloriées, de lentilles qui germent, de têtards * à élever ? Non, c'est fini ? C'est l'horticulture * maintenant ? Si tu permets, ma petite Colette, je te dirai que c'est plus important que vos passions successives et qu'il faudra persévérer. Je suis donc un peu sceptique [2].

— Mais papa, nous sommes beaucoup.

— Je demande à voir, fit Daniel.

— Occupe-toi donc de l'Afrique [3], fit Colette nonchalamment.

Puis, tournée vers sa mère :

— N'est-ce pas que c'est une bonne idée ?

— De s'occuper de l'Afrique ?

— Sois gentille, maman. Toi aussi, tu trouves que ce sera beau.

— Je veux bien. Mais procédons par ordre. Vous avez pensé au propriétaire ?

— Non, reconnut Colette.

1. *Saugrenues :* inattendues, bizarres.

2. *Sceptique :* incrédule ; M. Dinan doute de leur persévérance.

3. Colette a surpris son frère en train de classer ses timbres africains au lieu de travailler.

4. *Pipo :* le jeune frère de Colette et de Daniel.

— Toi, maman, tu y penses toujours, s'étonna Pipo [4].

— Dame, si on l'oubliait, il se rappellerait à nous.

Colette avait déjà trouvé la solution.

— On ira le voir, on lui expliquera, et il sera content.

— Bon, admettons. Le propriétaire est content. Et les outils ?

— Grand-père et grand-mère nous en prêteront. Ils ont un râteau qui n'a presque plus de dents...

— Un râteau sans dents !

— Il lui en reste quelques-unes !

— Et quoi encore ?

— Je ne sais pas. On verra là-bas. Ils ont beaucoup d'outils. Et puis nos grands-parents seront contents qu'on s'occupe de fleurs. Alors ils nous aideront.

Mme Dinan sourit à son mari.

— Elle a réponse à tout.

— Le contraire m'étonnerait !

Mme Dinan continua :

— Et qu'allez-vous semer ?

— Des jolies plantes qui poussent vite, et pas difficiles à entretenir.

— Des plantes sur mesure, quoi !

— Je demanderai conseil à grand-père, et puis j'écrirai à des maisons qui vendent des graines.

— Très bien, très bien. Et qui paiera ?

— J'ai des économies.

— Heureusement. Parce que tout le monde n'en a peut-être pas, et tu ne peux pas forcer à payer.

— On ne force personne à rien.

— Je voudrais voir ça, fit Daniel agressif.

M. Dinan se retourna.

— Allons, Daniel, du calme. Personne ne te dit rien et tu te montes la tête tout seul.

— Je ne peux jamais rien dire.

M. Dinan soupira.

— Mon pauvre ami, on ne sait jamais comment te prendre.

Mme Dinan poursuivit :

— Ce n'est pas tout, ma fille. Quand vous occuperez-vous de ce jardinage ?

— Le soir, le jeudi [5], le dimanche.

5. *Jeudi :* c'était alors un jour de congé.



— Oui, oui ; mais le travail de classe d'abord. Et le piano. Sinon, pas de jardinage.

— Tu dis ça, mais tu sais bien qu'on travaille tous bien, alors!

— Tous! Enfin... presque tous.

Il y eut un moment de silence. Tout le monde savait que Daniel n'avait pas toujours de bonnes notes.

— En outre, ton père est occupé. Moi aussi. Il faudra, puisque c'est toi qui as décidé tout cela, que tu en gardes la responsabilité. Ne viens pas toutes les trois secondes nous demander conseil. Songe que les autres parents sont occupés aussi. Réfléchis.

— C'est tout réfléchi, je ne change pas d'avis.

— Alors, bonne chance. Nous allons voir vos talents d'horticulteurs.

— Si tu veux bien, maman, dit Colette, je vais monter chez Pierrette. Elle préfère que ce soit moi qui en parle à ses parents.

— Vas-y, mais ne t'attarde pas.

— Si elle va chez Pierrette, moi je peux aller chez Alain, dit aussitôt Daniel.

— A cette heure-là, tu vas déranger ses parents.

— Oh! non, parce que son père, depuis quelques jours, rentre tard le soir [6]. Ils l'attendent pour dîner. Et puis sa mère lui laisse faire tout ce qu'il veut.

Mme Dinan vit une flambée de colère dans les yeux de son mari. Elle posa la main sur son bras, et dit avec un peu de tristesse à Daniel :

— Va, mais reviens au plus tard à neuf heures et demie.

Le visage du garçon s'éclaira.

Quand il fut parti, Mme Dinan soupira :

— Pourquoi, pourquoi a-t-il si mauvais caractère?

— Et s'il travaillait, encore!

Pipo et Nika [7], qui avaient quitté la pièce, revinrent avec une vieille flore *.

— On va trouver ce qu'il faut là-dedans.

— Elle vous servira plutôt après, pour voir si vous ne vous êtes pas trompés de graines, mais, avant, j'en serais étonnée.

— Ah! eh bien! tant pis. Dis, maman, est-ce qu'on pourrait planter des peupliers *?

— Tu vois grand. Je crois que vous pourriez vous contenter de quelque chose de plus petit. En attendant, les enfants, il est temps d'aller au lit.

Andrée CLAIR
Le mur gris de toutes les couleurs
Ed. ARMAND COLIN — BOURRELIER

6. Le père d'Alain est employé de métro.

7. *Nika* : sœur jumelle de Pipo.

I. LA SCÈNE

1. **Colette :**
   a) que dit-elle à ses parents pour défendre le projet des enfants de l'immeuble?
   b) « *elle a réponse à tout* » : montrez-le.
   c) à votre avis, pourquoi Pierrette préfère-t-elle que ce soit Colette qui intervienne auprès de ses parents?
2. **Daniel :** il est à l'âge où on a souvent « *mauvais caractère* »; à quels endroits?
3. **Pipo et Nika :** à l'opposé de Daniel, ils sont pleins de bonne volonté; où?
4. **Les parents :**
   a) pourquoi le père doute-t-il de la persévérance des enfants?
   b) la maman pense aux difficultés : énumérez-les; s'oppose-t-elle cependant au projet des enfants ?

II. A PARTIR DE LA SCÈNE

5. Voici comment nous avons embelli notre salle de classe...
6. Nos parents nous ont donné la permission d'arranger un coin de jardin (ou d'aménager un balcon), voici ce que nous avons fait...

12 « *Mon coin à moi* »

Sous le toit d'ardoises aux clochetons multiples, surmonté de girouettes compliquées, au faîte orné de fioritures [1] d'étain se terminant en gargouilles [2], il y avait une mansarde. J'étais toujours volontaire pour y chercher un des innombrables objets qui y étaient entreposés. Comme toute chambre de débarras, elle contenait des armoires et des rayonnages pleins de livres et de journaux soigneusement classés par dates et ficelés par années, une table-lavabo à cuvette de faïence ornée de myosotis bleus, des malles d'osier emplies de vêtements. Deux choses m'attiraient surtout : la pelisse de mon père (je redevenais le trappeur) et une poupée musicale animée qui n'aurait pas de prix aujourd'hui : un romanichel saltimbanque [3] en équilibre sur une chaise renversée posée sur une corde raide ; une douce musique accompagnait ses évolutions. Il avait l'air de vivre, tournait la tête, battait des paupières. Les souris avaient entamé son costume multicolore et j'éprouvais pour lui, à cause de cela sans doute et aussi peut-être parce qu'il avait marqué un de mes Noëls d'enfant, une grande tendresse et une profonde pitié. Pour moi, il avait vécu ailleurs que sur sa chaise : dans sa roulotte, battant les routes du monde, affamé mais insouciant, libre. Et il mourait aujourd'hui, lentement, sans personne pour tenir sa main fatiguée. Il n'était pas encore tout à fait mort puisqu'il suffisait d'un tour de clef pour voir ses yeux reprendre vie et entendre sa guitare chanter.

J'avais quinze ans et je rêvais depuis longtemps d'avoir « mon coin à moi ».

Mes parents n'hésitèrent pas à m'attribuer cette mansarde. L'ordre parfait qui y régnait permit de la vider en quelques heures et je pris bientôt possession de mon nouveau domaine.

Il avait trois mètres sur deux. Dans le pan coupé, une lucarne l'éclairait d'une faible lueur grise. Lorsqu'elle était ouverte, en montant sur un tabouret, je pouvais apercevoir par-delà les arbres, perché sur une colline, le petit village de Montaigu où est né Rouget de Lisle.

1. *Fioritures* : ornements.
2. *Gargouilles* : tuyaux par où s'écoulent les eaux de pluie tombées sur un toit.
3. *Romanichel saltimbanque* : bohémien qui fait ses tours d'adresse en public ; équilibriste.



Paul Émile Victor

Je passais des heures dans la mansarde vide, assis dans un coin, imaginant son installation, mettant au point le système d'éclairage, combinant les rayonnages et les meubles que j'allais fabriquer. J'ai souvent pensé depuis à cette période de travail intense sans un geste et de concentration intérieure [4] au cours desquels une idée prend la forme d'un projet dans ses grandes lignes, puis dans ses détails, jusqu'au moment où, tout étant prêt, il ne reste plus qu'à passer à l'exécution. (L'expression « il ne reste plus qu'à » est évidemment inadéquate [5] : le plus gros reste à faire.)

Je tapissai les murs de papier d'emballage provenant de l'usine paternelle. Après chaque séance, la colle de pâte couvrait aussi le plancher, mes souliers, mes bras et mes cheveux. Jamais ma mère ne me le reprocha. Le nettoyage qui suivait me procurait l'une des premières grandes satisfactions de ma vie, je crois : celle d'une tâche accomplie, du progrès dans une

4. *Concentration intérieure* : réflexion profonde.

5. *Inadéquate* : non adéquate, qui ne convient pas.

réalisation. Mon père en discutait les étapes avec moi, d'homme à homme.

Il me fallut plusieurs mois pour venir à bout des meubles. Leur dessin était un peu biscornu, à l'avant-garde, me semblait-il, du goût du jour, répondant aussi bien à un souci esthétique que fonctionnel [6]. J'étais fier en particulier d'un petit meuble à faces multiples, offrant des livres et des revues, de quelque côté que se présentât le lecteur éventuel [7]. Ce meuble et une étagère aux lignes « hardies » en bois mince, poncé,* mastiqué, reponcé, peint au pistolet, étaient laqués noir avec tranches vermillon. J'étais également fier du fauteuil en tubes métalliques soudés à l'autogène [8], précurseur des fauteuils actuels « tendant ses bras accueillants comme une invitation ». Le plafonnier noir et rouge avait été construit à l'aide d'une grande boîte de conserve cylindrique et deux morceaux de tringles à rideaux soudés. Il éclairait la mansarde par réflexion de la lumière sur un cercle de papier blanc collé au plafond. Dans un coin, une table à dessin (très importante) surmontée d'une lampe à col flexible. Dans un autre, un pied de tableau noir qui me servirait de chevalet de peinture (à l'huile, bien entendu...). Tout ce travail artisanal prit de nombreuses soirées et une bonne partie de certaines nuits, dans les ateliers de l'usine mis à ma disposition par mon père.

Un an plus tard, cette mansarde avait un peu changé. Les murs et les meubles étaient les mêmes, mais j'avais passé là de nombreuses soirées à dessiner, à peindre, à lire...

6. *Souci esthétique (et) fonctionnel* : désir de faire des meubles à la fois beaux et pratiques.
7. *Éventuel* : possible. Ici, le lecteur qui pourrait venir.
8. *A l'autogène* : par fusion, au moyen d'une flamme à haute température, de deux morceaux d'un même métal.

Paul-Émile VICTOR
La voie lactée
Éd. JULLIARD

I. LE RÉCIT

1. **Une mansarde :** dites son charme et ses attraits.
2. **Paul-Émile, l'auteur :**
   a) il est imaginatif et sensible ; montrez-le.
   b) à votre avis, pourquoi rêve-t-il d'avoir « *un coin* » à lui ?
   c) énumérez brièvement les travaux d'aménagement de la mansarde.
   d) comment Paul-Émile organise-t-il sa vie dans la mansarde ? que nous apprennent ses activités sur son caractère ?
3. **Les parents :** comment se montrent-ils ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Vous avez un « *coin* » à vous — si petit soit-il — pour y travailler, y rêver ou y jouer ; parlez-nous-en.
5. Voici comment j'aimerais aménager ma chambre et y vivre.

13 « LIVRES »

C'est un peu avant la Noël 1911, que Colette, journaliste et romancière, recueille les réflexions d'une filleule de votre âge. L'automobile venait à peine d'entrer dans la vie courante et la conquête de l'air commençait.

— MARRAINE ?

— ...

— Qu'est-ce que tu fais, marraine ? un conte pour les journaux ? C'est une histoire triste ?

— ... ?

— Parce que tu as l'air si malheureux !

— ...

— Ah ! c'est parce que tu es en retard ? C'est comme une composition : tu es forcée de donner ton devoir au jour qu'on te dit ?... Qu'est-ce qu'ils diraient, si tu donnais ton cahier sans rien ?

— ... ?

— Mais les messieurs qui jugent au journal !

— ...

— On ne te payerait pas ?... Ça, c'est ennuyeux. Moi, c'est la même chose ; mais maman ne me donne que deux sous[1] par composition. Elle dit que je suis vénale[2]. Enfin, applique-toi bien. Montre ta page ? C'est tout ce que tu as mis ? Mais tu ne seras jamais prête !

— ... !

— Comment ! tu n'as pas de sujet ? On ne te donne pas un canevas *, comme nous à l'école, pour la narration française ? Tu en as, une chance !

— ...

— Moi, je voudrais que mademoiselle nous laisse écrire tout ce qui nous passe par la tête. Ah ! Seigneur, si j'étais écrivain !

— ... ?

1. *Deux sous* : dix centimes de cette époque ; environ deux francs.
2. *Vénale* : ici, que je travaille pour de l'argent ; cupide.

— Ce que je ferais? J'écrirais cent mille millions de choses, et des histoires pour les enfants.

— ...

— Je sais bien qu'il y en a beaucoup; mais il y a de quoi vous dégoûter d'être enfant. Qu'est-ce qu'on va encore me donner comme livres d'étrennes? On nous prend trop pour des imbéciles, tu sais! Quand je vois dans un catalogue : « Pour la jeunesse », je me dis : « Allez! ça va bien! encore des grandes personnes qui se sont donné un mal de chien pour se mettre, comme on dit, à notre portée! » Je ne sais pas pourquoi elles prennent un ton spécial, les grandes personnes, pour se mettre à notre portée. Est-ce que nous nous mêlons d'écrire des livres pour grandes personnes, nous autres enfants?

— ...

— « *S'pas* », que c'est juste? Moi, je suis pour la justice. Par exemple, je veux qu'un livre pour s'instruire, ça « *soye* » un livre pour s'instruire, et un livre pour s'amuser, je veux qu'il « *soye* » amusant. Je ne veux pas de mélange. Toutes ces années-ci, tu voyais arriver, dans les livres pour enfants, une automobile, et il y avait toujours dans l'histoire un monsieur pour vous glisser tout doucement son opinion sur les progrès de la mécanique... A présent, tu es sûre de voir descendre du ciel un aviateur épatant, mais il parle de la conquête de l'air... et des... des glorieux morts qui lui ont tracé la route. Tu comprends, à chaque instant, il y a des choses qui me coupent le fil dans les livres pour enfants, des choses qui sentent la grande personne qui fait la leçon. Papa a beau répéter : « Il faut qu'un enfant comprenne tout ce qu'il lit... » Moi, je trouve ça « *grotexque* »...

— ...

— Grotesque *? Tu es sûre? Grotexque est plus joli.

— ...?

— Je trouve ça grotexque, parce que les grandes personnes n'ont jamais l'air de se rappeler « *de* » quand elles étaient petites. Moi, j'aime énormément ce que je ne comprends pas tout à fait. J'aime les beaux mots qui font un joli son, des mots dont on ne se sert pas en parlant. Je ne demande jamais ce qu'ils veulent dire, parce que j'aime mieux réfléchir dessus et les regarder, jusqu'à ce qu'ils me fassent un peu peur. Et puis j'aime les livres sans images.

— ...?



« Une belle fille dans un château » (CAHIER DU CINÉMA).

— Dame, tu comprends, marraine, quand on dit, par exemple, dans l'histoire que je lis : « Il y avait une belle jeune fille dans un château, au bord d'un lac... » je tourne la page, et je vois le château dessiné, et la jeune fille, et le lac. Oh! là là!

— Je ne peux pas bien expliquer, mais ça ne ressemble jamais, jamais, à *ma* jeune fille, ni à *mon* château, ni à *mon* lac... Je ne peux pas te dire... Si je savais peindre... C'est pour ça que je préfère vos livres à vous, les livres jaunes [3] sans images... Tu me comprends, marraine?

— ...

— Tu fais « oui », mais je ne suis pas sûre...

Et tâche d'écrire à présent une belle histoire dans ton journal, une histoire *pour moi*, pas pour les enfants. Une histoire où on pleure, où on s'adore, où on se marie... Et puis mets-y des mots que j'aime, tiens, comme : *fomenter*, *subreptice*, et *prorata* et *corrobore*, et *prémonitoire*... Et puis, quand tu commences un « *aliéna* », tu dis : « Sur ces entrefaites... »

— ...?

— Je ne sais pas au juste ce que ça signifie, mais je trouve que ça fait élégant.

COLETTE
Contes des mille et un matins
Chronique parue au « Matin » le 7 décembre 1911
Éd. FLAMMARION

3. *Livres jaunes* : à cette époque, de nombreux romans avaient une couverture jaune.

I. LE DIALOGUE

1. Reconstituez, aussi brièvement que possible, les réponses de la marraine à sa filleule — et jouez la scène.
2. A votre avis, les parents doivent-ils payer les devoirs réussis de leurs enfants ?
3. Partagez-vous l'opinion de la petite fille sur les textes libres (l. 23) ?
4. Pourquoi se méfie-t-elle des livres pour la jeunesse ? Pensez-vous comme elle ?
5. Préférez-vous qu'une histoire romanesque soit illustrée ou non ?
6. Avez-vous besoin de tout comprendre — idées et mots — pour vous intéresser à une lecture ?
7. Relevez des expressions familières, des incorrections qui montrent que c'est une enfant qui parle et cherchez dans le dictionnaire les mots qu'elle aime sans les comprendre (l. 84).

II. A PARTIR DU DIALOGUE

8. Aujourd'hui, quels sont les sujets les plus répandus dans les albums pour la jeunesse ? Pourquoi ?
9. A l'époque de cette scène, il n'existait pas d'albums illustrés avec art ou précision, ni de bandes dessinées ; quels sont ceux ou celles que vous préférez ? dites pourquoi.

14 | enquête

Pour participer à un concours, quelques élèves d'un Collège d'Enseignement secondaire de la région parisienne se lancent à la découverte de l'aviation commerciale.

Pendant que le groupe des garçons, les « Navigants », va interviewer un pilote, celui des filles, les « Hôtesses », après avoir visité à Orly un Boeing 747, interroge Véronique, une hôtesse de l'air, sur sa profession.

En écoutant Véronique, nous nous sommes soudain rendu compte que, malgré notre nom d'équipe « les Hôtesses », nous ne connaissions pas grand-chose de leur vie...

— Véronique, pourquoi as-tu voulu être hôtesse de l'air ?

— Je rêvais de voyages... Moi qui n'avais jamais quitté la France, je désirais découvrir le monde... Je crois aussi que j'étais passablement impressionnée par les exploits du style[1] « chevaliers du ciel ».

— N'as-tu pas été déçue ?

— La réalité s'est révélée assez différente de ce que j'avais imaginé, mais je n'ai jamais regretté mon choix...

— Raconte...

Véronique prend une carte et elle nous explique :

— Je voulais voir des pays... Effectivement, j'en ai vus, beaucoup... L'inconvénient, c'est que nous n'avons pas toujours le temps, ni même le désir parfois, de faire du tourisme...

— Pourquoi ?

— Prenons mon dernier voyage... la ligne d'Amérique du Sud, une absence de 13 jours... Nous avons d'abord fait, d'un seul coup d'ailes, Paris-Pointe-à-Pitre, à la Martinique... Là, repos de deux jours... Mais il fallait encaisser un très brusque changement de température et un décalage de cinq heures[2]... On ne se sent pas tellement en forme : Ensuite, c'est la série des capitales : Caracas (Venezuela), Bogota (Colombie), Quito (Équateur), Lima (Pérou), Santiago (Chili), Buenos Aires (Argentine), Rio (Brésil)... Des noms à faire rêver, oui, mais des escales * très brèves et qui, le plus souvent, ne nous permettent pas de quitter l'hôtel ou même l'aéroport... des vols

1. *Du style :* du genre; les chevaliers du ciel accomplissent des exploits.

2. *Décalage de cinq heures :* Pour avoir l'heure de Pointe-à-Pitre il faut soustraire cinq heures à celle de Paris, à cause du mouvement de la Terre autour du soleil.

très courts, donc très fatigants, car, chaque fois, il faut recenser [3] des passagers et servir un repas, parfois en moins d'une heure... Finalement, dans tout ce voyage assez sensationnel je n'ai vraiment pu profiter que de mes deux jours de repos à Buenos Aires... C'est souvent ainsi...

— Et le côté « Chevaliers du ciel »?

Là, Véronique a éclaté franchement de rire :

— Dans les feuilletons * de télévision, d'accord! Mais à bord d'un avion commercial, la première consigne [4] de l'équipage, c'est la sécurité des passagers. Je suis sûre que nos pilotes seraient, eux aussi, capables d'exploits en cas de nécessité mais précisément, tout est fait pour que cela ne se produise pas : on ne prend pas de risques quand on est responsable d'une centaine de personnes... et c'est beaucoup mieux ainsi...

Sylvie, un peu hésitante et rosissante, a demandé :

— Et les mariages des hôtesses avec les milliardaires, est-ce que c'est vrai?

Véronique a encore ri :

— Moi, je n'en ai jamais connus. Et si j'ai parfois eu à bord des vedettes internationales ou des richissimes hommes d'affaires, je n'ai jamais eu plus de 3 ou 5 minutes à leur consacrer [5]... Pas question de s'asseoir pour faire la causette : il y a toujours du travail à l'office [6] et, sinon, une mère de famille ou un enfant qui a davantage besoin de nous!

Nous étions un peu étonnées et très intéressées :

— Alors, en quoi ton travail consiste-t-il au juste?

— Nous accueillons les voyageurs à leur arrivée dans l'avion, nous les aidons à s'y installer, puis nous leur faisons remplir une fiche de vol pour pointer les présents et les absents en nous aidant des listes qui nous ont été remises par la Réservation... Quand commencent les opérations du décollage, nous vérifions que chaque passager a bien mis sa ceinture de sécurité et que personne ne fume... Nous faisons alors une première distribution de bonbons...

— Des bonbons? C'est gentil!

— C'est gentil et c'est surtout utile, car sucer un bonbon fait saliver, atténuant ainsi le léger bourdonnement d'oreille dû au changement d'altitude... Une autre distribution a donc lieu également avant l'atterrissage...

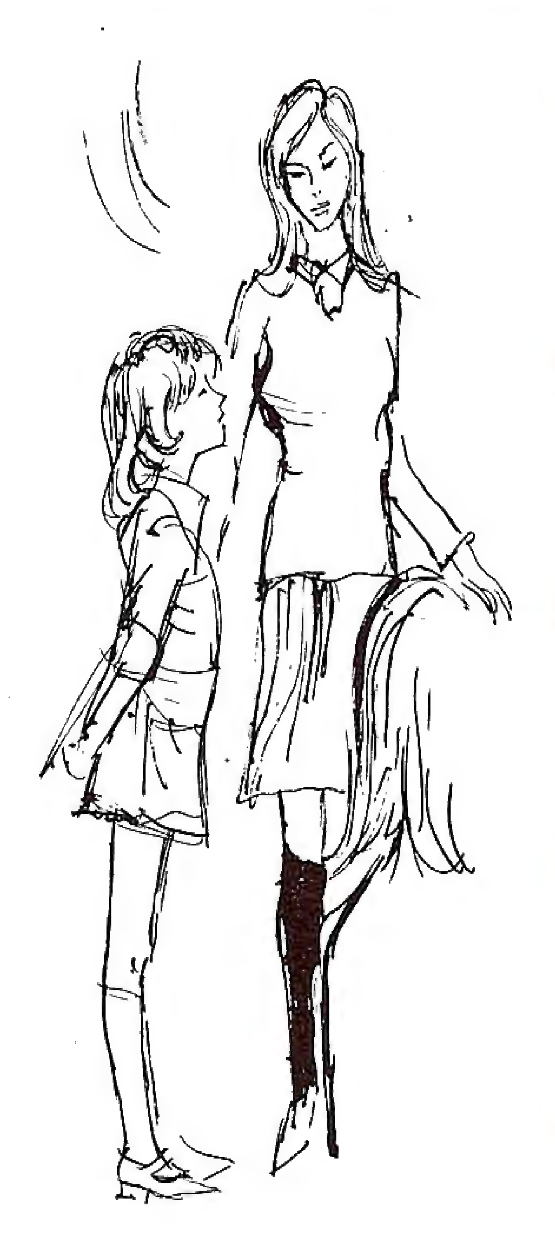
— Et en vol, que fais-tu?

3. *Recenser :* compter.

4. *Consigne :* règlement, instruction donnée à l'équipage.

5. *Consacrer :* ici, donner, accorder.

6. *Office :* cuisine.



— Il y a toujours au moins un repas à servir... Vous avez vu les plateaux ; ils sont préparés à l'office et apportés complets à chaque passager... Pour ceux qui souhaitent avoir un supplément de boissons alcoolisées, nous passons avec un petit chariot... Même opération pour le café chaud... Enfin, au cours d'un vol, nous sommes chargées de la vente auprès des passagers de certains produits « hors taxe », par exemple des cigarettes, des parfums, qui ont l'avantage de ne pas avoir payé d'impôts à la douane. Vous ne pourrez d'ailleurs les sortir de l'aéroport sans taxe qu'en quantité limitée ! Pour ces ventes, les hôtesses et les stewards * doivent bien connaître les diverses monnaies ainsi que leur cours officiel, et être capables de calculer vite et juste... C'est une assez lourde responsabilité...

— Les hôtesses ont-elles d'autres responsabilités ?

— Oui... Ainsi, c'est nous qui sommes chargées de veiller au respect des consignes de sécurité par les passagers... Nous aussi qui contrôlons les fiches d'embarquement et de débarquement... En cours de vol, il peut arriver que nous ayons quelques soins médicaux à donner... Enfin, pour assurer le maximum de confort à nos passagers, nous devons nous occuper de leur distraction : distributions de journaux aux adultes, de jouets aux enfants... et être assez informées pour pouvoir répondre à leurs questions sur le vol en cours... Tout ceci sans oublier qu'en avion il est assez fréquent de voir des enfants voyager seuls, et qu'alors ils nous sont entièrement confiés...

— Quels sont les inconvénients de ton métier ?

— C'est certainement un métier très fatigant : nous passons la majeure partie de notre temps debout, occupées à porter des plateaux ou à pousser de lourds chariots, allant sans cesse d'un passager à l'autre... C'est dur ! Toujours sur le plan physique, un autre inconvénient est l'atmosphère très sèche des avions qui, à la longue, abîme la peau : nous devons lutter contre les rides précoces * en utilisant beaucoup de crèmes de beauté ! Enfin, il faut reconnaître que si pour une célibataire qui aime les voyages c'est le métier idéal, pour une femme mariée il risque de poser de sérieux problèmes dans sa vie de famille.

— Tu nous as dit que tu aimais ton métier... Pourquoi ?

Véronique n'a pas eu longtemps à réfléchir et ses yeux brillaient :

— J'aime les horizons qui changent et l'ambiance des aéroports où chacun parle une langue différente mais où tout le monde se comprend... J'aime ces rencontres qui ne durent que quelques heures, parfois moins, mais qui font entrevoir tant d'autres mondes... Je crois que j'aime surtout, à 8 000 mètres, me sentir solidaire de tous et savoir que l'on compte sur moi pour donner confiance... Alors, je me sais utile et je suis heureuse...

Nous nous étions fait beaucoup d'idées sur les hôtesses de l'air, mais, au fond, la réalité est peut-être encore plus belle.

M. AMIEL
Routes du ciel
L'aviation commerciale
Éd. Fleurus

I. LE REPORTAGE

1. Dites, très brièvement, les raisons pour lesquelles Véronique a choisi d'être hôtesse de l'air.
2. Sur la carte, reconstituez son dernier voyage.
3. Montrez que dans l'aviation commerciale, il n'y a place ni pour les exploits, ni pour les aventures romanesques.
4. Énumérez, brièvement, les activités et les responsabilités d'une hôtesse à bord de son avion.
5. Montrez que le rêve de Véronique n'a pas tout à fait « *collé* » à la réalité ; cependant, elle n'a pas été déçue ; pourquoi ?

II. A PARTIR DU REPORTAGE

6. Dessinez la silhouette de l'avion commercial dans lequel vous aimeriez voyager.
7. Comme les « *Hôtesses* », ou les « *Navigants* », formez des équipes pour faire des enquêtes sur des activités de votre choix.

15 | Leçon de dessin

Claudine se souvient du temps heureux où elle fréquentait le Collège de sa petite ville. Aujourd'hui, Mademoiselle, la directrice, surveille...

Leçon de dessin, sous la direction de Mlle Aimée Lanthenay. « Reproduction linéaire d'un objet usuel. »

Cette fois, c'est une carafe taillée[1] que nous devons dessiner, posée sur le bureau de Mademoiselle. Toujours gaies, ces séances de dessin, parce qu'elles fournissent mille prétextes pour se lever ; on trouve des « impossibilités », on fait des taches d'encre de Chine partout où le besoin ne s'en fait pas sentir. Tout de suite, les réclamations commencent. J'ouvre le feu[2].

— Mademoiselle... je ne *peux* pas dessiner la carafe d'où je suis, le tuyau de poêle me la cache !...

— Penchez la tête en avant, vous la verrez, je pense.

— Mademoiselle, continue Anaïs, je ne *peux* pas du tout voir le modèle, parce que la tête de Claudine est devant !

— Oh ! que vous êtes agaçantes ; tournez un peu votre table, alors vous verrez toutes les deux.

A Marie Belhomme, maintenant. Elle gémit :

— Mademoiselle, je n'ai plus de fusain, et puis la feuille que vous m'avez donnée a un défaut au milieu, et alors je ne *peux* pas dessiner la carafe...

— Oh ! grince Mademoiselle, énervée, avez-vous fini toutes de nous ennuyer ? Voilà une feuille, voilà du fusain *, et maintenant que je n'entende plus personne, ou je vous fais dessiner tout un service de table !

Silence épouvanté. On entendrait respirer une mouche... Pendant cinq minutes. A la sixième minute, un bourdonnement léger renaît, un sabot tombe, Marie Belhomme tousse, je me lève pour aller mesurer à bras tendu, la hauteur et la largeur de la carafe.

1. *Carafe taillée :* carafe, en cristal taillé.

2. *J'ouvre le feu :* je commence le tir ; ici, j'attaque.



Colette dans son jardin à Saint-Sauveur-en-Puisaye, à l'âge de 15 ans (ROGER VIOLLET).

La grande Anaïs en fait autant, après moi, et profite de ce qu'on doit fermer un œil pour plisser sa figure en horribles grimaces qui font rire Marie. Je finis par esquisser la carafe au fusain et je me lève pour aller prendre l'encre de Chine * dans le placard derrière le bureau...

En passant, je regarde le dessin d'Anaïs : sa carafe lui ressemble, trop haute, avec un goulot trop mince et trop long. Je veux l'en prévenir, mais elle n'entend pas, tout occupée à préparer sur ses genoux du « gougnigougna » pour l'envoyer à la nouvelle dans une boîte à plumes, la grande chenille! (du gougnigougna, c'est du fusain pilé dans l'encre de Chine, de manière à faire un mortier presque sec qui tache les doigts sans défiance, intensément, et les robes, et les cahiers). Cette pauvre petite Luce va noircir ses mains, salir son dessin en ouvrant la boîte et sera grondée. Pour la venger, je m'empare du dessin d'Anaïs vivement, je dessine à l'encre une

ceinture avec une boucle, qui enserre la taille de la carafe, et j'écris au-dessous : *Portrait de la Grande Anaïs*. Elle relève la tête à l'instant où je finis d'écrire, et pousse son gougnigougna en boîte à Luce, avec un gracieux sourire. La petite devient rouge et remercie. Anaïs se repenche sur son dessin et pousse un « oh! » retentissant d'indignation...

— Eh bien! Anaïs, vous devenez folle, je pense?

— Mademoiselle, regardez ce que Claudine a fait sur mon dessin!

Elle le porte, gonflée de colère, sur le bureau ; Mademoiselle y jette des yeux sévères et, brusquement, éclate de rire. Désespoir et rage d'Anaïs qui pleurerait de dépit si elle n'avait la larme si difficile. Reprenant son sérieux, la directrice prononce :

— Ce n'est pas ce genre de plaisanterie qui vous aidera à passer un examen satisfaisant, Claudine ; mais vous avez fait là une critique assez juste du dessein d'Anaïs qui était en effet trop étroit et trop long.

La grande bringue revient à sa place, déçue, ulcérée [3]. Je lui dis :

— Ça t'apprendra à envoyer du gougnigougna à cette petite qui ne t'a rien fait!

WILLY et COLETTE
Claudine à l'école
Éd. ALBIN Michel (Le livre de poche)

3. *Ulcérée :* irritée, profondément blessée.

I. LE RÉCIT

1. Pourquoi les élèves aiment-elles les leçons de dessin ? montrez que tout leur est prétexte pour se déplacer.

2. Claudine :

a) elle mène le jeu ; à quels moments ?
b) que pensez-vous de sa façon de venger sa camarade.
c) vous est-elle sympathique ? Pourquoi ?

3. Comment vous représentez-vous la « *Grande Anaïs* » ?

4. Mademoiselle :

a) pourquoi ne peut-elle s'empêcher de rire ?
b) montrez que l'observation qu'elle fait à Claudine est très juste.

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Une leçon de... Racontez.

6. Un méchant tour fait à un (ou une) de vos camarades, dont vous avez été l'auteur ou le témoin. Racontez.

16 « Le drôle »

Beaucoup trop gâté, Ernest est un enfant insupportable. Les habitants de sa petite ville l'ont surnommé le « drôle ». Personne ne veut se charger de son éducation. Mlle Thibaud, une jeune institutrice, tente, après bien d'autres, de l'apprivoiser. Elle désespère de réussir quand, un jour, elle entend jouer du piano.

Le drôle s'amusait à chercher des airs sur le piano ; il jouait avec un doigt, mais parfois sa main gauche esquissait * un accompagnement *.

— Prend-il des leçons de musique ? demanda l'institutrice à Augustine qui apportait le courrier.

— Pensez-vous ! Il ne prend des leçons de rien du tout. Mais quand il pleut, il passe des journées entières devant le piano, à agacer tout le monde, parce qu'il faut dire que Monsieur [1] a horreur de ça ; il répète que la musique est le plus ennuyeux de tous les bruits. Vous avez remarqué ? Le drôle, qui a tous les jouets possibles et imaginables, n'a pas de phonographe [2]. Monsieur a bien défendu qu'on lui en parle, mais il sait à peine que ça existe. C'est drôle, les enfants ! L'idée ne lui vient pas d'en demander un, et pourtant il n'aime que la musique...

Il était certainement doué, songeait Mademoiselle. Il suffisait d'entendre, pour en être assuré, les improvisations * qui naissaient sous ses petites mains tâtonnantes.

Cependant, la pluie avait cessé. Le soleil attira le drôle dans le jardin. Mademoiselle avait une idée, dont elle n'espérait rien ; mais il fallait tout essayer. Elle traversa la salle à manger, et pénétra dans le salon, dont le drôle n'avait pas refermé la porte-fenêtre. Elle s'assit à son tour devant le piano. C'était un bel Erard [3], mais qui n'avait pas dû être accordé * depuis longtemps.

1. *Monsieur* : le père du drôle. Ernest a perdu sa mère.

2. *Phonographe* : aujourd'hui, électrophone.

3. *Erard* : célèbre marque de pianos.



4. *Chopin* : célèbre compositeur de musique du siècle dernier.

Elle joua d'abord un prélude * de Chopin[4], puis un autre, bien moins attentive à la musique qu'à un bruit de pas hésitants sur les marches. Elle ne tourna pas la tête, mais elle était sûre que quelqu'un était aux écoutes. Elle devinait cette présence. C'était déjà beaucoup que, dès les premiers accords * entendus, le drôle se fût rapproché.

Entrerait-il dans le salon? Il résista près d'un quart d'heure au désir qu'il en avait. Mademoiselle commençait à perdre espoir, lorsqu'elle l'entendit enfin. A peine se fut-il assis dans un fauteuil, près de la porte, que Mademoiselle s'arrêta net, et après avoir fermé brusquement le piano, se leva.

— Pourquoi vous arrêtez-vous?

Elle se retourna et regarda sévèrement le drôle : il était rouge et la dévorait des yeux.

— Vous ne voulez pas, tout de même, que je joue pour vous!

— Vous ne m'empêcherez pas de vous écouter... Le piano est à moi, peut-être!

— Sans doute, mais je ne jouerai plus.

— Plus jamais ? demanda-t-il d'une voix désespérée.

— A la fin de chacune de vos leçons, si vous vouliez travailler..., mais puisque vous ne voulez pas travailler... Et le soir après dîner, chaque fois que j'aurais été contente de vous...

— Jouez encore un moment..., et puis je me mettrai au travail.

Elle regarda sa montre :

— Deux heures ont sonné. Rappelez-vous votre règlement : Vous avez classe jusqu'à trois heures. A ce moment-là, si vous avez montré un peu de bonne volonté...

Il serra les poings :

— Non ! tout de suite, tout de suite !

— Cette heure sera vite passée, Ernest. Et j'ai tant à vous apprendre !

Elle alla vers la porte. Il répétait rageusement : « Tout de suite ! tout de suite ! » Elle ne se retourna pas. Elle dit : « Vous me retrouverez dans la salle d'étude. »

Elle s'installa devant la table souillée d'encre, ouvrit un cahier, tailla un crayon. Elle attendait, mais n'eut pas à attendre longtemps : le drôle entrait enfin, en reniflant, les mains dans ses poches, les épaules soulevées.



François MAURIAC
Le Drôle
Librairie GEDALGE

I. LE RÉCIT

1. Le drôle :

a) à quoi voit-on qu'il est doué en musique ?
b) beaucoup trop gâté, Ernest ne supporte aucune contrariété ; montrez-le.
c) pourquoi, à la fin, obéit-il en pleurant ?

2. Le père :

a) montrez qu'il gâte son fils mais ne cherche pas à développer ses dons.
b) quel doit être son défaut ?

3. L'institutrice :

a) quelle est son « idée » ?
b) comment l'a-t-elle mise à exécution ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Présentez un enfant gâté.

5. Aimez-vous la musique ?... le modelage ?... la peinture ?... les jeux de construction ? Parlez-en.

17 | "PLUS TARD"

En Guinée, « décembre, c'est la saison sèche, la belle saison, et c'est la moisson du riz ». Tout le village y participe. Comme chaque année, Camara aide son jeune oncle.

A mesure que la matinée s'avançait, la chaleur gagnait, prenait une sorte de frémissement[1] et d'épaisseur, une consistance à quoi ajoutait encore un voile de fine poussière faite de glèbe[2] foulée et de chaume * remué. Mon oncle, alors, chassant de la main la sueur de son front et de sa poitrine, réclamait sa gargoulette[3].

Je courais la chercher dessous les feuilles, où elle gîtait * au frais, et la lui tendais.

— Tu m'en laisseras? disais-je.

— Je ne vais pas la boire toute, dis donc!

Je le regardais boire de longues gorgées à la régalade *

— Allons! voilà qui va mieux, disait-il en me rendant la gargoulette. Cette poussière finit par encrasser la gorge.

Je mettais mes lèvres à la gargoulette, et la fraîcheur de l'eau se glissait en moi, rayonnait subitement en moi; mais c'était une fraîcheur fallacieuse[4] : elle passait vite et, après, j'avais le corps inondé de sueur.

— Retire ta chemise, disait mon oncle. Elle est trempée. Ce n'est pas bon de garder du linge mouillé sur la poitrine.

Et il reprenait le travail, et de nouveau je le suivais pas à pas, fier de nous voir occuper la première place.

— Tu n'es pas fatigué? disais-je.

— Pourquoi serais-je fatigué?

— Ta faucille va vite.

— Elle va, oui.

— On est les premiers!

— Ah! oui?

— Mais tu le sais bien! disais-je. Pourquoi dis-tu « ah! oui? »

1. *Frémissement* : tremblement léger; l'air surchauffé tremble.

2. *Glèbe* : terre.

3. *Gargoulette* : vase poreux qui tient les liquides au frais par évaporation.

4. *Fallacieuse* : trompeuse.

— Je ne vais pas me vanter, tout de même!

— Non.

Et je me demandais si je ne pourrais pas l'imiter, un jour, l'égaler, un jour.

— Tu me laisseras faucher aussi?

— Et ta grand-mère? Que dirait ta grand-mère? Cette faucille n'est pas un jouet; tu ne sais pas comme elle est tranchante!

— Je le vois bien.

— Alors? Ce n'est pas ton travail de faucher. Je ne crois pas que ce sera jamais ton travail; plus tard...

Mais je n'aimais pas qu'il m'écartât ainsi du travail des champs. « Plus tard... » Pourquoi ce « plus tard... »? Il me semblait que, moi aussi, j'aurais pu être un moissonneur, un moissonneur comme les autres, un paysan comme les autres. Est-ce que...

— Eh bien, tu rêves? disait mon oncle.

Et je prenais la botte d'épis qu'il me tendait, j'enlevais les feuilles des tiges, j'égalisais les tiges. Et c'était vrai que je rêvais : ma vie n'était pas ici.... et elle n'était pas non plus dans la forge paternelle. Mais où était ma vie? Et je tremblais devant cette vie inconnue. N'eût-il pas été plus simple de prendre la suite de mon père? « L'école... l'école..., pensais-je; est-ce que j'aime tant l'école? » Mais peut-être la préférais-je. Mes oncles... Oui, j'avais des oncles qui très simplement avaient pris la suite de leur père; j'en avais aussi qui s'étaient frayé d'autres chemins : les frères de mon père étaient partis pour Conakry [5], le frère jumeau de mon oncle Lansana était... Mais où était-il à présent?

— Alors, tu rêves toujours? disait mon jeune oncle.

— Oui... Non... Je...

— Si tu continues de rêver, nous allons cesser d'être les premiers.

— Je pensais à mon deuxième oncle Bô. Où est-il à présent?

— Dieu le sait! A sa dernière visite, il était... Voilà que je ne sais même plus où il était! Il n'est jamais au même endroit, il est comme l'oiseau; il ne peut demeurer sur l'arbre, il lui faut tout le ciel!

— Et moi, serai-je aussi, un jour, comme l'oiseau?

— Qu'est-ce que tu me racontes?

5. *Conakry* : capitale de la Guinée.

— Eh bien! tu dis que mon deuxième oncle Bô est comme l'oiseau.

— Voudrais-tu être comme lui?

— Je ne sais pas.

— Tu as encore le temps d'y penser, en tout cas. En attendant, débarrasse-moi de ma botte.

Et il reprenait sa cueillette; bien que son corps ruisselât, il la reprenait comme s'il l'entamait seulement, avec le même cœur. Mais la chaleur malgré tout pesait *, l'air pesait *; et la fatigue s'insinuait [6] : les lampées * d'eau ne suffisaient plus à l'éloigner, et c'est pourquoi nous la combattions en chantant.

— Chante avec nous, disait mon oncle.

Le tam-tam [7], qui nous avait suivis à mesure que nous pénétrions plus avant dans le champ, rythmait * les voix. Nous chantions en chœur, très haut souvent, avec de grands élans, et parfois très bas, si bas qu'on nous entendait à peine; et notre fatigue s'envolait, la chaleur s'atténuait.

Camara LAYE
L'enfant noir
Éd. PLON

6. *S'insinuait* : se glissait, s'infiltrait dans tout le corps.

7. *Tam-tam* : tambour africain.

I. LE RÉCIT

1. En Guinée :

a) de quels maux souffrent les moissonneurs (début et fin de la scène)?
b) comment combattent-ils ces maux?
c) un détail (dernier paragraphe) situe cette scène en Afrique : lequel?

2. La moisson : en quoi consiste le travail de l'oncle et celui de son neveu?

3. L'oncle :

a) il se montre gentil pour son neveu : où?
b) « *plus tard...* » : essayez de terminer sa phrase.

4. Le garçon :

a) « *plus tard* »... : cette expression le fait rêver : à quoi?
b) que redoute-t-il? sait-il très bien ce qu'il veut?
c) ses préoccupations l'empêchent-elles d'aider son oncle?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Plus tard, j'aimerais être... Continuez...

6. En famille ou avec des amis, vous avez participé à un travail collectif; racontez.

18 GRÈVE

Les événements que raconte l'auteur se déroulent vers les années 1900, à une époque où la Sécurité Sociale n'existait pas. Le chômage ou la grève amenaient obligatoirement la misère dans les foyers pauvres.

Je venais de passer mon certificat quand ma mère tomba malade. Elle était malade de la maladie des pauvres ; elle avait une bronchite *. Elle s'alita en novembre et tout l'hiver ne put travailler. Entrer à l'hôpital [1] ? Elle en serait morte de chagrin. Humble à la besogne et toujours prête à se soumettre, elle ne voulait manger que le pain qu'elle avait gagné. C'était sa manière à elle d'être fière ; quand son travail ne la nourrirait plus, elle mourrait, disait-elle. Elle resta donc à la maison, et les voisins, mon père, moi-même nous la soignâmes de notre mieux. Les économies furent vite dépensées. Le premier mois tout y passa. Mon père travaillait de toutes ses forces. Je l'aidais. Je me souviens comme d'hier de ces soirs de décembre. Ma mère toussait au fond de son lit, avait grand-peine à garder son souffle. Nous travaillions au bahut [2] sous la lampe. Je battais les semelles mouillées. Mon père enfonçait les semences *, cogne, cogneras-tu. Il s'agissait d'être le premier au guichet le lendemain matin afin d'avoir une nouvelle livraison. Il fallut par surcroît de malheur qu'une grève éclatât dans l'usine où travaillait mon père. Il essaya, pendant quelques jours de le cacher. Le matin, il faisait semblant d'« aller à la boutique » comme à l'habitude, et rentrait une demi-heure après, disant qu'il n'y avait pas d'ouvrage. En décembre, la chose était peu croyable. Notre industrie est saisonnière *. Il arrive qu'on chôme * presque tout l'été mais, en revanche, il faut ordinairement travailler l'hiver à pleins bras.

Du fond de son lit, ma mère gémissait :

« Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'on va devenir ? »

1. *Hôpital :* à cette époque, il n'accueillait que les pauvres.

2. *Bahut :* ici, établi.



Bientôt il n'y eut plus d'argent. J'allai chez le boulanger chercher un pain de six livres.

« As-tu de l'argent ? me dit-il. Ouvre tes mains et donne-moi dix-sept sous. »

Mes mains étaient vides. Je revins à la maison sans pain. Ma mère me dit que c'était bien ainsi, que le pain qu'on n'avait pas payé ne passait pas. Alors il fallut bien lui avouer la vérité. Ce fut une terrible scène. Ma mère se leva, se peigna, s'habilla sans dire un mot ; elle était blanche comme cire. Et la voilà partie à la fabrique.

« Puisque les hommes ne veulent pas travailler, je vais travailler, moi », nous lança-t-elle sur la porte.

Mon père n'avait rien à répondre. Il n'essaya pas de la retenir. Je sanglotais, la tête dans mes mains. Mon père, le visage crispé, devant la fenêtre regardait tomber la pluie. [...]

Ma mère n'alla pas loin. J'avais couru après elle. Elle marchait vite. Je ne sais quoi la soutenait. Et tout d'un coup, à une centaine de mètres de moi, elle chancela et, prise d'une faiblesse, tomba dans la boue. Des gens qui passaient m'aidèrent à la relever et à la ramener à la maison.

Elle n'était plus en colère ; elle gémissait doucement en s'appuyant sur mon épaule, et, craignant sans doute que je ne prisse son parti contre mon père, me dit qu'elle savait bien que le pauvre homme n'était pas responsable de ce qui arrivait. Mon père, quand nous rentrâmes, n'avait pas quitté la fenêtre. Il aida ma mère à se recoucher.

L'après-midi fut long et triste. Je n'allai pas à l'école. Je pelai et je fis bouillir des châtaignes pour le soir. Il faisait sombre. Le ciel dehors était bas. Par-dessus le grondement de la maison Bruant, le bruit des machines qui « ronflaient » aux divers étages, le choc des marteaux, on n'entendait que le gargouillis * des châtaignes dans la casserole. Ma mère épuisée dormait. Mon père, préoccupé, l'air un peu fou, allait et venait du poêle à la fenêtre. A chaque tour, il s'arrêtait auprès du poêle, tendait ses mains petites au-dessus du feu, les frottait l'une contre l'autre, et repartait. Il levait de temps en temps le rideau de la fenêtre, puis le baissait avec colère. Une fois même, il le tira si violemment que le rideau et la tringle qui le portait tombèrent. Vers cinq heures, il faisait nuit noire, mais par économie nous n'avions pas allumé la lampe. Mon père était assis près du

poêle, il se leva soudain, prit sa toilette [3] dans le tiroir du bahut et sortit. Il rentra une heure après, jeta sa toilette pleine sur la table et nous dit avec une sorte de haine : « Tenez, vous en voulez de l'ouvrage. En voilà! » Oui, je crois qu'il nous haïssait en ce moment-là, parce que nous l'avions obligé à se déshonorer. Eût-il été seul au monde, il se fût volontiers laissé mourir, mais nous étions ce jour-là son ignoble * charge et son honteux devoir. Nous travaillâmes tard dans la nuit. Comme j'assouplissais le cuir en le battant, mon père me commanda de frapper moins fort, comme s'il eût craint qu'on entendît chez les voisins le bruit de ce travail sans honneur.

Jean GUÉHENNO
Journal d'un homme de 40 ans
Éd. Bernard GRASSET. (Le livre de poche)

3. *Toilette* : pièce de toile dans laquelle les artisans enveloppaient leurs marchandises.



I. LE RÉCIT

1. Le garçon :

a) pourquoi, devenu homme, a-t-il gardé un souvenir aussi précis de cette terrible scène ?
b) montrez qu'il prend part aux souffrances et au travail de ses parents.

2. La mère :

a) à quoi comprend-elle qu'il y a grève à l'usine ?
b) comment se montre-t-elle, tout au long de cette scène ?

3. Le père :

a) croyez-vous qu'il éprouve vraiment de la « *haine* » pour sa famille (l. 70) ?
b) pourquoi, à ses yeux, son travail est-il sans honneur (dernière ligne) ?
c) relevez les passages qui rendent sensible son déchirement entre ses camarades et sa famille.

4. Les conditions de travail :

a) montrez qu'elles étaient inhumaines.
b) grâce aux luttes ouvrières et au progrès, en quoi ont-elles heureusement changé ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Vous vivez dans un milieu ouvrier, ou vous connaissez des ouvriers, ou vous en avez observés sur les lieux de leur travail. Comment, selon vous, pourrait-on améliorer leur vie ?

19 | LE BONHEUR

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite.
Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y vite. Si tu veux le
rattraper, cours-y vite. Il va filer.

Dans l'ache [1] et le serpolet [2], cours-y vite, cours-y vite, dans
l'ache et le serpolet, cours-y vite. Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y vite, sur les
cornes du bélier, cours-y vite. Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y vite, sur le flot
du sourcelet, cours-y vite. Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y vite, de pom-
mier en cerisier, cours-y vite. Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y vite. Saute
par-dessus la haie, cours-y vite! Il a filé.

Paul FORT
Ballades françaises
Éd. FLAMMARION

1. *Ache :* céleri.
2. *Serpolet :* sorte de thym.

I. LE POÈME

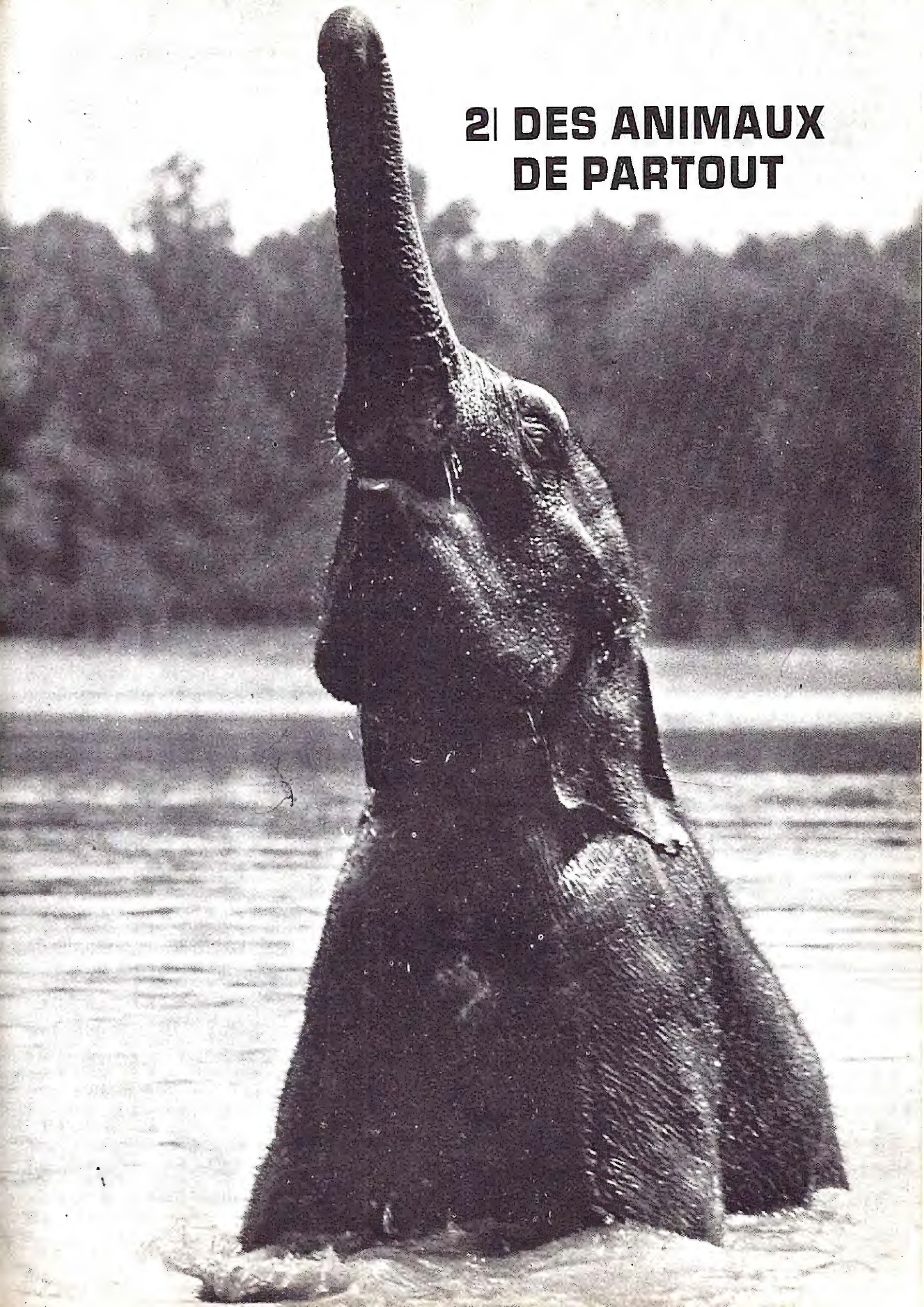
1. Montrez que les répétitions et la cadence de ce poème rendent bien la bondissante partie de cache-cache avec le bonheur.
2. Pour le poète, où se cache le bonheur ?
3. Peut-on attraper le bonheur ? A votre avis, le poète ne se moque-t-il pas un peu de nous ? à quoi le voyez-vous ?
4. Le poète n'a-t-il pas eu raison de placer le bonheur — même insaisissable — à la campagne ?

II. A PARTIR DU POÈME

5. Illustrez par un dessin une strophe (ici, un groupe de deux vers) du poème.
6. Préférez-vous vivre à la ville ou à la campagne ? Pourquoi ?

(JACANA) ▶

2| DES ANIMAUX DE PARTOUT



20 La grande parade des éléphants

Pour tourner un film, Serge, un acteur de cinéma, et le caméraman Luc Janiak sont allés en Côte-d'Ivoire. Après les avoir entraînés rudement, leur guide, Simon, organise un safari — une expédition — pour surprendre et photographier les éléphants en pleine brousse, lorsqu'ils suivent les grandes pluies.

PREMIÈRE halte sur la route des éléphants qui vont choisir leur chef de harde [1], avant de poursuivre leur randonnée par le pays Lobi, et jusqu'au Niger [2].

Dans l'étonnant silence de la brousse, sous un soleil de plomb, on ne voyait plus courir une seule bête. Pas une antilope *, pas une gazelle *.

Les oiseaux noirs qui suivaient le safari, et qu'on retrouvait au matin en haut d'un même arbre, guettant la place du campement qu'allaient quitter les hommes, pour se jeter sur les restes de gibier, ne tournoyaient plus dans le ciel.

Simon guidait la marche, suivant dans la coulée [3] des arbres la ligne de crête des coteaux. On marchait avec le soleil dans le dos.

— Luc!

Janiak braquait déjà sa caméra.

Au fond du cirque * à l'herbe rase tachée de larges plaques de sable, l'épais rideau de verdure venait de se déchirer, de se fendre de haut en bas sous la poussée d'un torrent noir : un flot de bêtes, pressées ventre contre ventre. On eût dit une coulée, une avalanche, mais lente, lourde, d'énormes blocs couleur de lave *.

Les éléphants!

Les premiers avaient fracassé les arbres, simplement en marchant, sous leurs poids, la trompe entre les pattes, le front arqué, en bélier. Et le troupeau suivait. C'était un moutonne-

1. *Harde :* troupe de bêtes sauvages.

2. *Niger :* grand fleuve africain.

3. *Coulée :* couloir, chemin entre les arbres.

ment de dos, de panses [4], pas une trompe dressée. Les grands animaux étaient si pressés les uns contre les autres que les lourdes têtes portaient sur les croupes des bêtes qui les précédaient.

— La grande parade!... souffla Simon.

Le cortège s'allongea, les pachydermes [5] se détachant un à un du flot où ils étaient mêlés. En arrière, le groupe des femelles, qui avaient protégé leurs jeunes sous leurs ventres, les guidaient de la trompe vers le vaste terre-plein où le troupeau des mâles s'étageait déjà, face au soleil.

— Je voudrais les prendre de plus près, dit Luc.

Simon tâta le vent en y jetant des bourres de coton.

— Glissons-nous par la ravine, dit-il. Mais attention à ne pas faire rouler les pierres. Suivez-moi. Il ne faudra pas dépasser les deux buissons roux, à droite du grand néré [6].

— Vu... dit Janiak.

La pente était raide. Pour ne pas débouler sur les cailloux qui avaient été arrachés par la tornade *, il fallut s'agripper aux branches, se laisser glisser sur les reins.

On était maintenant à moins de deux cents pas du grand troupeau.

Une étrange fièvre venait de s'emparer brusquement du clan des mâles qui tordaient leurs trompes, les détendaient sauvagement et s'en cinglaient les épaules, pour aussitôt les brandir toutes vibrantes au-dessus de leurs têtes.

— La danse... dit Simon.

On commençait d'entendre comme un roulement sourd qui s'enflait et bientôt emplit tout le cirque.

Cette danse, Serge et Luc en avaient déjà filmé les ballets, la nuit de la fête des chasseurs de Konga [7]. Le même piétinement sur place... Mais, dans cette clairière, c'étaient des masses de trois tonnes qui se soulevaient pesamment, retombaient et martelaient la terre dans une cadence aussi frénétique que celle des danseurs tatoués du village noir.

Cette fièvre sauvage gagnait maintenant le groupe des éléphantes qui étaient jusque-là restées impassibles *, immobiles comme d'immenses statues grises. Et la terre résonnait sous les sabots ronds.

Plus de cinquante éléphants donnaient leur fête de printemps.

Et brusquement, comme à un signal, les mâles se dressèrent, de toute leur hauteur, sur leurs jambes arquées. La trompe

4. *Panses* : ventres.

5. *Pachydermes* : mammifères à peau très épaisse comme l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame.

6. *Néré* : arbre de la brousse.

7. A la fin des grandes pluies, les chasseurs du pays Konga dansent comme les éléphants.

raidie, les éléphants s'étaient figés, cabrés * comme s'ils allaient donner la charge.

— Les hérauts d'armes [8]..., souffla Simon.

Et Serge vit sur le front du troupeau s'ouvrir brusquement en éventail les larges tabliers de cuir des oreilles déchirées qui se mirent à battre, frappant les épaules et claquant sec.

Les mâles de la harde s'échauffaient le sang jusqu'à la fureur, tandis que, de trente gosiers rocailleux, s'échappait le cri hallucinant [9] : les trompettes de guerre des éléphants qui semblaient déchirer du cuivre.

La clairière retentit de ces appels sauvages, répercutés par l'écho des collines. La falaise de Tanga qui portait sa chevelure de forêt renvoyait cette provocation des seigneurs de la pluie, comme dans les tournois *, quand la lice * est encore vide.

Alors, dans le silence qui tout à coup pesait sur la clairière, du groupe des grands mâles, une bête gigantesque se détacha. Celle qui avait conduit le clan * sur la route des pluies de l'an passé, et qui mettait en jeu son titre de meneur.

Il s'avança, lourd comme un chevalier sous l'armure. Et, avec une souplesse incroyable pour une telle masse de chair, de muscles et d'os, il fit face aux princes de sa tribu * qui s'étageaient sur le terre-plein bordant le cirque.

8. *Hérauts d'armes* : ici, chefs d'armée organisateurs de tournois, comme au Moyen Age.

9. *Hallucinant* : ici, extraordinaire.

René GUILLOT
La route des éléphants
Éditions G.-P.
Bibliothèque Rouge et Or.

I. LE REPORTAGE

1. Le pays :

a) recherchez sur une carte la Côte-d'Ivoire et documentez-vous sur ce pays.
b) relevez les tous détails qui mettent la brousse, devant nos yeux.

2. Les éléphants :

a) pourquoi suivent-ils les grandes pluies et sont-ils surnommés « *les seigneurs de la pluie* » ?
b) à quoi compare-t-on la horde des éléphants ?
c) relevez les mots qui marquent leur puissance, leur masse.

3. La grande parade :

a) pourquoi le mot parade convient-il ici ?
b) dites les précautions prises par le safari pour éviter d'être repéré ?
c) relevez les mots et les expressions par lesquels les éléphants sont comparés aux chevaliers de jadis.

II. A PARTIR DU REPORTAGE

4. Dessinez un éléphant.

5. J'ai vu un éléphant ; je vais vous en parler.

21 Le rat et L'ÉLÉPHANT

UN rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros et raillait le marcher [1] un peu lent
De la bête de haut parage [2],
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage,
Une sultane [3] de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille [4], et toute sa maison [5],
S'en allaient en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés * de voir cette pesante masse.
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants [6]. »
Il en aurait dit davantage :
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Jean de LA FONTAINE
Fables, VIII, 15
(Le livre de poche classique)

1. *Raillait le marcher :* se moquait de la démarche de l'éléphant.
2. *De haut parage :* De grande famille. La Fontaine joue sur l'adjectif « haut ».
3. *Sultane :* épouse du Sultan, titre donné à certains princes musulmans.
4. *Sa vieille :* sa dame de compagnie.
5. *Sa maison :* ici, ses domestiques.
6. « *Nous ne nous prisons pas... éléphants* » : Nous ne nous estimons pas inférieurs d'un grain (le grain valait 1/20 de gramme) aux éléphants.

I. LA FABLE

1. Montrez que dans les deux premiers vers le poète insiste sur la disproportion entre le rat et l'éléphant.
2. Quel effet produit la description de la « *pesante masse* » et de son chargement ?
3. Quels sentiments dictent les paroles du rat ? cependant, n'a-t-il pas raison ?
4. *a*) la fin de la fable vous a-t-elle surpris ? qu'en pensez-vous ?
   b) faut-il dire les quatre derniers vers avec lenteur ou rapidement ? pourquoi ?

II. A PARTIR DE LA FABLE

5. Quel rapprochement peut-on faire entre cette fable et « *Le loup et l'agneau* » ?
6. Cherchez des exemples où l'on voit que, pour triompher, ceux qui ont raison ont aussi besoin d'être forts ?

22 "KING"

Dans un parc national — une Réserve — du Kenya, en Afrique, où sont protégés les animaux sauvages, le visiteur est guidé par Patricia, la fille de l'administrateur. Brusquement, il perd la petite fille de vue ; puis il la retrouve serrée contre le poitrail d'un splendide lion en liberté.

Le lion releva la tête et gronda. Il m'avait vu. Une étrange torpeur * amollissait mes réflexes [1]. Mais sa queue balaya l'air immobile et vint claquer comme une lanière de fouet contre son flanc. Alors je cessai de trembler : la peur vulgaire [2], la peur misérable avait contracté * chacun de mes muscles. J'aperçus enfin, et dans le temps d'une seule clarté intérieure, toute la vérité : Patricia était folle et m'avait donné sa folie. Je ne sais quelle grâce [3] la protégeait peut-être, mais pour moi...

Le lion gronda plus haut, sa queue claqua plus fort. Une voix dépourvue de vibrations *, de timbre *, de tonalité * m'ordonna :

— Pas de mouvement... Pas de crainte... Attendez.

D'une main, Patricia tira violemment sur la crinière ; de l'autre, elle se mit à gratter le mufle du fauve entre les yeux. En même temps, elle lui disait en chantonnant un peu :

— Reste tranquille, King. Tu vas rester tranquille. C'est un nouvel ami. Un ami, King, King. Un ami... un ami...

Elle parla d'abord en anglais, puis elle usa de dialectes [4] africains. Mais le mot « King » revenait sans cesse.

La queue menaçante retomba lentement sur le sol. Le grondement mourut peu à peu. Le mufle s'aplatit de nouveau contre l'herbe et, de nouveau, la crinière, un instant dressée, le recouvrit à moitié.

— Faites un pas, me dit la voix insonore.

J'obéis. Le lion demeurait immobile. Mais ses yeux, maintenant, ne me quittaient plus.

— Encore, dit la voix sans résonance.

J'avançai.

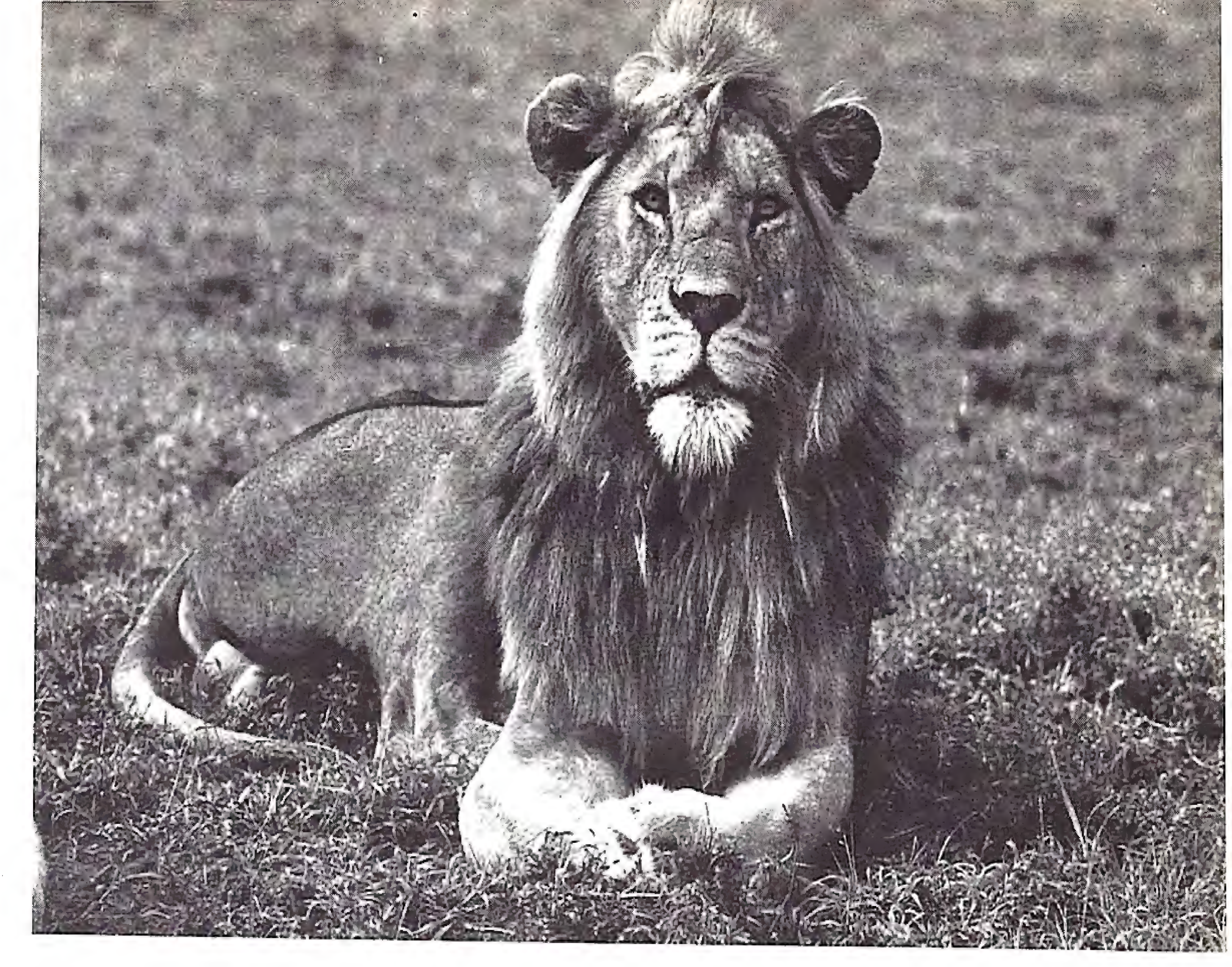
De commandement en commandement, de pas en pas, je voyais la distance diminuer d'une façon terrifiante entre le lion

1. *Réflexes* : réactions.

2. *La peur vulgaire* : la peur qu'aurait éprouvée tout le monde.

3. *Grâce* : ici, faveur.

4. *Dialectes* : langages.



Ce lion pourrait être « King » (JACANA).

et ma propre chair dont il me semblait sentir le poids, le goût, le sang.

A quoi n'eus-je pas recours * pour m'aider contre l'éclat jaune de ces yeux fixés sur moi! Je me dis que les chiens les plus sauvages aiment et écoutent les enfants. Je me souvins d'un dompteur de Bohême * qui était devenu mon camarade. Il mettait chaque soir sa tête entre les crocs d'un lion colossal. Et son frère, qui soignait les fauves du cirque, quand, en voyage, il avait trop froid la nuit, allait dormir entre deux tigres. Et enfin, à portée de secours, veillait Kihoro [5].

Mais j'avais beau m'entêter à ces images rassurantes, elles perdaient toute valeur et tout sens à mesure que la voix clandestine [6] m'attirait, me tirait vers le grand fauve étendu. Il m'était impossible de lui désobéir. Cette voix, je le savais en toute certitude, était ma seule chance de vie, la seule force — et si précaire [7], si hasardeuse — qui nous tenait, Patricia, le fauve et moi dans un équilibre enchanté [8].

Mais est-ce que cela pouvait durer? Je venais de faire un pas de plus. A présent, si je tendais le bras, je touchais le lion.

Il ne gronda plus cette fois, mais sa gueule s'ouvrit comme un piège étincelant et il se dressa à demi.

5. *Kihoro :* un garde de la Réserve.

6. *Clandestine :* ici, voilée.

7. *Précaire :* ici, fragile.

8. *Enchanté :* ici, magique, surnaturel.

— King ! cria Patricia. Stop, King !

Il me semblait entendre une voix inconnue, tellement celle-ci était chargée de volonté, imprégnée d'assurance, certaine de son pouvoir. Dans le même instant, Patricia assena * de toutes ses forces un coup sur le front de la bête fauve.

Le lion tourna la tête vers la petite fille, battit des paupières et s'allongea tranquillement.

— Votre main, vite, me dit Patricia.

Je fis comme elle voulait. Ma paume se trouva posée sur le cou de King, juste au défaut * de la crinière.

— Ne bougez plus, dit Patricia.

Elle caressa en silence le mufle entre les deux yeux. Puis elle m'ordonna :

— Maintenant, frottez la nuque.

Je fis comme elle disait.

— Plus vite, plus fort, commanda Patricia.

Le lion tendit un peu le mufle pour me flairer de près, bâilla, ferma les yeux. Patricia laissa retomber sa main. Je continuai à caresser rudement la peau fauve. King ne bougeait pas.

— C'est bien, vous êtes amis, dit Patricia gravement.

Mais aussitôt elle se mit à rire, et l'innocente malice que j'aimais tant la rendit à la gaieté de l'enfance.

Joseph KESSEL
Le Lion
Éd. GALLIMARD, (1000 Soleils)

I. LE RÉCIT

1. Le visiteur :

a) quelle est la cause de sa peur (1er paragraphe) ?
b) pourquoi obéit-il à Patricia (l. 12 l. 24 l. 27 l. 59 l. 62 l. 65) ?
c) comment essaie-t-il de se redonner courage (l. 33 à l. 40) ? y parvient-il ?

2. King :

a) il est inquiétant, puissant et cependant obéissant ; à quels endroits ?
b) pourquoi, selon vous, obéit-il, lui aussi, à Patricia ?

3. Patricia :

a) comment s'explique son imprudence ?
b) de quelle façon s'y prend-elle pour apprivoiser King ?
c) pourquoi rit-elle enfin comme une enfant de son âge (dernier paragraphe) ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Avez-vous vu un lion en vie ? Racontez.

5. Je suis allé(e) au cirque ; je vous raconte la représentation...

23 "MIRA"

De retour à Decize, au bord de la Loire, Maurice Genevoix retrouve sa petite chienne, Mira.

« MIRA, bonjour ! Je pense que tu me reconnais ? » Elle se trémousse *, la petite chienne, elle frétille de tout son corps, elle pose sa patte sur mon soulier. Et elle rit, elle rit à la muette, les lèvres troussées au plus haut de ses petits crocs très pointus.

— On va se promener ? On sort ?

Et la fanfare d'abois éclate.

La première fois... Elle ne me connaissait pas encore. C'est bien pourquoi je lui posais ma question de tout à l'heure. Elle nous était comme tombée du ciel, cette petite fox * à poils ras, blanche et noire, avec une tache feu sur l'œil. Sa gentillesse expansive [1] avait dû me faire illusion [2] : je la croyais déjà de la famille, cette pétulante [3], cette craintive sauvageonne. Il eût fallu patienter quelques jours...

Mais enfin, nous voici dehors, déjà au bas de notre rue Saint-Nicolas, déjà sur le pont suspendu *, et maintenant sur la route du Val. C'est le printemps, les alouettes trillent. On ne les voit pas dans le ciel, mais il arrive soudain que l'une d'elles tombe à pic comme un caillou, soulève un peu ses ailes à l'instant de heurter le sol et disparaisse au revers d'un sillon. J'ouvre le mousqueton * de la laisse, la retiens un instant au collier.

— Sage, Mira !

— Voyons... dit-elle.

Et tout de suite la voilà partie, au diable vauvert [4], déjà presque hors de vue.

— Mira ! Mira !

Peine perdue. J'essaie de tous les tons, l'autorité, la persuasion *, la menace, la douceur sucrée, rien n'y fait. Cette petite tache claire, tout là-bas, elfe ou follet [5], c'est elle. Je cours, j'approche, reprends mon souffle :

1. *Expansive* : exubérante, confiante.
2. *Faire illusion* : tromper.
3. *Pétulante* : turbulente.
4. *Au diable vauvert* : très loin.
5. *Elfe* : génie de l'air, *follet* : lutin capricieux.



« *Mira, aussi, aimait jouer à cache-cache* (JACANA).

— Mira, ma belle... Ma gentille, ma jolie Mira, nous sommes amis, deux amis. Regarde-moi, cela se voit... Approche un peu, une petite caresse. Si je te perds, qu'est-ce qui va t'arriver? Une auto sur la route de Sigloy, juste quand tu traverses, tu te rends compte? Viens, Mira. C'est ça, Mira... Na! Na!... Ici! Tout de suite! Espèce de...

Elle a filé. C'est une perverse [6], un démon. Chaque fois que je crois l'atteindre, l'avoir enfin rassurée, persuadée, elle me regarde, pointe son fin museau, incline sa petite tête goguenarde [7], aux yeux si vifs, et file. Voilà une heure que cela dure. Je n'en puis plus, trébuche dans les mottes, dans les échalas * d'une vigne... Cette fois, ça y est : je suis tombé.

Ma foi, puisque je suis par terre, profitons-en. Il fait bon. L'enrue [8] où je suis allongé est, tout compte fait, confortable.

6. *Perverse :* méchante, diabolique.

7. *Goguenarde :* moqueuse.

8. *Enrue :* chemin entre les ceps de vigne.

Les larges feuilles des ceps, çà et là bleuies de sulfate *, m'éventent agréablement, animées par une brise légère. Entre elles, j'aperçois la route ; au bord de la route, un tas de cailloux en attente. Les minutes passent. Je songe à Mira. Suis-je moins inquiet que je ne pensais l'être ? Une intuition * me dit que tout cela finira bien ; que ma disparition involontaire était peut-être, au bout du compte, une très astucieuse * ruse de guerre.

Taisons-nous. Épions * les entours. Appuyé sur une main, je me soulève très lentement, découvre ainsi un bon ruban de route. Elle n'y est pas. Le monde est désert, l'air tiède et frais. Un chant d'alouette encore exulte [9] soudain sur ma tête et l'espace s'emplit de ce chant.

Il me semble pourtant que quelque chose vient de bouger, subrepticement [10], du côté du tas de cailloux. Un lézard vert, probablement. Bon, cela vient de remuer encore. Je me soulève davantage, souple et silencieux comme un Sioux *, avec la curieuse sensation d'être épié de mon côté. Mon champ visuel * s'est agrandi. La crête du tas de cailloux se profile nettement sur le ciel. Est-ce qu'un caillou vient de bouger ? Très lentement, avec des précautions qui ne le disputent qu'aux miennes, d'un mouvement exactement semblable, une petite tête se soulève, apparaît, un regard rencontre le mien... Comment y tenir l'un et l'autre ? Si je dis que nous éclatons de rire, c'est parce que c'est la vérité.

9. *Exulte :* déborde de joie.

10. *Subrepticement :* sans bruit.

Maurice GENEVOIX
Bestiaire enchanté
Éd. PLON

I. LE RÉCIT

1. Pourquoi Maurice Genevoix pose-t-il cette question à Mira (l. 1) ?
2. Qu'a d'étonnant l'attitude de Mira (1er et dernier paragraphe) ?
3. Quelle a été « *la ruse de guerre* » involontaire de Maurice Genevoix ?
4. Qu'ont d'amusant les dernières scènes (l. 59 à la fin) ?
5. Relevez les mots et les expressions qui peignent Mira.

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. Illustrez, au choix, une scène de la lecture.
7. Mon chien (ou mon chat, mon serin, mon poisson rouge, etc.) et moi ; je raconte...
8. J'aimerais avoir un chien...

24 LE HÉRISSON

BIEN que je sois très pacifique,
Ce que je pique et pique et pique,
Se lamentait le hérisson.
Je n'ai pas un seul compagnon.
Je suis pareil à un buisson.
Un tout petit buisson d'épines
Qui marcherait sur des chaussons.
J'envie la taupe, ma cousine,
Douce comme un gant de velours
Émergeant [1] soudain des labours.
Il faut toujours que tu te plaignes,
Me reproche la musaraigne *.
Certes, je sais me mettre en boule
Ainsi qu'une grosse châtaigne,
Mais c'est surtout lorsque je roule
Plein de piquants, sous un buisson,
Que je pique et pique et repique,
Moi qui suis si, si pacifique,
Se lamentait le hérisson.

1. *Emergeant :* sortant.

Maurice CARÊME
Poètes d'aujourd'hui
Éd. Pierre SEGHERS

I. LE POÈME

1. Documentez-vous sur le hérisson et dites pourquoi c'est un animal inoffensif et utile.
2. *a)* quel contraste y a-t-il entre son apparence extérieure et son caractère (3 premiers vers) ?
   b) la taupe est à l'opposé du hérisson : montrez-le (vers 8 et 9).
3. Pourquoi ne peut-il avoir d'amis ? Malgré les reproches de la musaraigne, ses plaintes ne sont-elles pas justifiées ?
4. Par quelles images (comparaisons) se présente-t-il ?
5. Cependant, quand lui arrive-t-il de « *se mettre en boule* » ?
6. Quel effet produit la répétition de « *pique* » ?

II. A PARTIR DU POÈME

7. Faut-il détruire les hérissons ? Dites pourquoi.
8. Faites le portrait d'un (ou d'une) camarade qui a bon cœur mais mauvais caractère.

25 Comment Renard déroba les poissons

Il y a bien longtemps, le renard se nommait goupil. Dans le Roman de Renard, le goupil est devenu si célèbre sous le nom de Renard, par ses ruses et ses malices, que tous les goupils, après lui, ont été appelés renards.

L'HIVER était venu, et cette année la froidure était grande. Il n'y avait plus rien à manger chez Renard en son château de Malpertuis.

Hermeline devait rester au logis pour garder ses deux fils, Percehaie et Malebranche, deux enfançons déjà sevrés, qui n'allaient pas encore à la chasse. Ils commençaient à pleurer de faim.

Renard sortit et arriva sur la route pavée. Assis sur son derrière, tremblant dans le vent qui lui rebroussait le poil, tournant la tête à droite, à gauche, chauvissant[1] des oreilles, humant * l'air froid à petits coups, le nez très haut levé, il reconnut, parmi les parfums qui passaient, une odeur de poisson, et il pensa que cette suave * odeur réconfortante venait d'une charrette qui s'avançait sur le chemin.

Or, c'était une charrette de marchands de poissons qui portaient au marché paniers pleins de harengs et autres poissons pêchés dans la mer, paniers encore pleins d'anguilles et autres poissons d'eau douce.

Renard se coucha sur le chemin, faisant le mort, tout le corps flasque *, gueule entr'ouverte, langue pendante et les yeux clos. Le charretier qui marchait le premier sur la route, le voyant, fit signe à son camarade d'arrêter le cheval.

— On croirait qu'il dort, chuchota-t-il, approchons-nous sans l'éveiller, peut-être pourrons-nous l'avoir.

Ils approchèrent, et cependant le goupil ne bougeait, ni ne bougea quand ils furent près de lui et le poussèrent du pied.

— Il est mort, dit l'un. Vois comme il a les dents aiguës.

Et, ce disant, du doigt il retroussait la lèvre de Renard qui ne bougeait. Ils le pincèrent, le chatouillèrent, le secouèrent. Il ne bougea, ne respira.

— Il est bien mort, dit le premier. Un beau goupil! Vois comme le poil est épais sur sa peau, et nette sa belle gorge blanche! Il vaut quatre sous[2] pour le moins.

— Quatre sous! dit l'autre. Pour cinq, je ne voudrais pas le donner!

1. *Chauvissant* : dressant les oreilles (comme la chouette).

2. *Quatre sous* : nous sommes au Moyen Age : ce sont des sous en or.

— Quatre sous! Cinq sous! Six sous! Nous verrons bien chez le fourreur où nous le porterons demain. Mettons-le dans la charrette, sur nos paniers. Dès ce soir en arrivant au gîte, nous l'écorcherons, de peur que la peau ne se gâte.

Quand Renard fut dans la charrette, des dents, il eut vite ouvert un panier — et puis il eut tôt fait de manger ce qu'il y avait dans ce panier, sans s'attarder à considérer si c'était harengs, lamproie [3], morue, limande ou sole ou autre poisson qu'il mangeait. Il n'en laissa bribe, avalant écailles, arêtes et nageoires et têtes et queues. Alors, sa faim calmée, il pensa à sa femme et à ses enfants — il ouvrit un autre panier où son nez lui disait :

« Là sont des anguilles! »

Il en mangea une petite, par gourmandise, et n'en put vraiment pas manger davantage. Puis il prit les deux plus belles et sauta sur la route. Au bruit qu'il fit en retombant, les marchands se retournèrent.

— Bonsoir, amis, leur cria-t-il, bon voyage! J'emporte les deux plus belles de vos anguilles. Dommage que vous ne vous puissiez payer de ma peau! Quatre sous! Cinq sous! Six sous! ce n'est pas cher — et je l'emporte.

Les marchands, le poursuivant, lui jetant pierres et bâtons, criaient :

— Que la male passion [4] te torde! laide puante bête!

Renard disparut dans la forêt.

Les marchands, marris et déconfits [5], revinrent à leur charrette. Bien plus marris encore furent-ils quand ils constatèrent le dégât qu'avait fait Renard dans leur poisson.

3. *Lamproie :* poisson ressemblant à une anguille.

4. *La male passion :* la souffrance maudite.

5. *Marris et déconfits :* fâchés et penauds (vexés).

Le Roman de Renard

Adaptation de
Léopold CHAUVEAU
Éditions LA FARANDOLE

I. UN ÉPISODE DU ROMAN DE RENARD

1. Relevez les mots et les détails qui situent cette scène dans le passé.
2. **Renard :**
   a) relevez tous les passages qui peignent ses diverses attitudes.
   b) quelle a été sa ruse? lui a-t-il fallu du courage pour la mettre à exécution?
   c) montrez que la « *laide puante bête* » est bon père et bon époux.
   d) à votre avis, pourquoi raille-t-il les marchands?
3. **Les marchands :** les plaignez-vous tout à fait? pourquoi?
4. Quel conseil pratique (morale) peut-on tirer de cette histoire?

II. A PARTIR DE CET ÉPISODE

5. Si vous connaissez la fable de La Fontaine « *L'ours et les deux compagnons* », rapprochez-la de cet épisode du Roman de Renard.
6. Si vous connaissez d'autres ruses de Renard, racontez-les.

26 Chanson des escargots qui vont à l'enterrement



A l'enterrement d'une feuille morte
Deux escargots s'en vont
Ils ont la coquille noire
Du crêpe autour des cornes
Ils s'en vont dans le noir
Un très beau soir d'automne
Hélas quand ils arrivent
C'est déjà le printemps
Les feuilles qui étaient mortes
Sont toutes ressuscitées
Et les deux escargots
Sont très désappointés [1]
Mais voilà le soleil
Le soleil qui leur dit
Prenez prenez la peine
La peine de vous asseoir
Prenez un verre de bière
Si le cœur vous en dit
Prenez si ça vous plaît
L'autocar pour Paris
Il partira ce soir
Vous verrez du pays
Mais ne prenez pas le deuil
C'est moi qui vous le dis
Ça noircit le blanc de l'œil
Et puis ça enlaidit
Les histoires de cercueils
C'est triste et pas joli
Reprenez vos couleurs
Les couleurs de la vie

Lentement... mais sûrement

(VIAL-JACANA)

1. *Désappointés* : déçus, dépités.

Alors toutes les bêtes
Les arbres et les plantes
Se mettent à chanter
A chanter à tue-tête
La vraie chanson vivante
La chanson de l'été
Et tout le monde de boire
Tout le monde de trinquer
C'est un très joli soir
Un joli soir d'été
Et les deux escargots
S'en retournent chez eux
Ils s'en vont très émus
Ils s'en vont très heureux
Comme ils ont beaucoup bu
Ils titubent * un p'tit peu
Mais là-haut dans le ciel
La lune veille sur eux.

Jacques PRÉVERT
Paroles
Éd. GALLIMARD (Folio)

I. LE POÈME

1. **Le départ (v. 1 à v. 8) :**
   a) en quelle saison sont partis les escargots ? en quelle saison arrivent-ils ? pourquoi, à votre avis ?
   b) qu'y a-t-il de cocasse (drôle) dans leur tenue ?

2. **L'arrivée (v. 9 à v. 12) :**
   a) montrez qu'au printemps tout renaît.
   b) pourquoi les escargots sont-ils « *désappointés* » ?

3. **Le soleil (v. 13 à v. 30) :**
   a) de quelle façon inattendue et amusante reçoit-il les escargots ?
   b) quels conseils leur donne-t-il ? qu'en pensez-vous ?
   c) que représente le soleil dans notre monde ?

4. **Joie générale (v. 31 à v. 40) :** comment se manifeste-t-elle ?

5. **Le retour (v. 41, fin) :**
   a) pourquoi les escargots sont-ils « émus » (v. 43) et « *heureux* » (v. 44) ?
   b) les quatre derniers vers du poème sont amusants et jolis ; montrez-le.

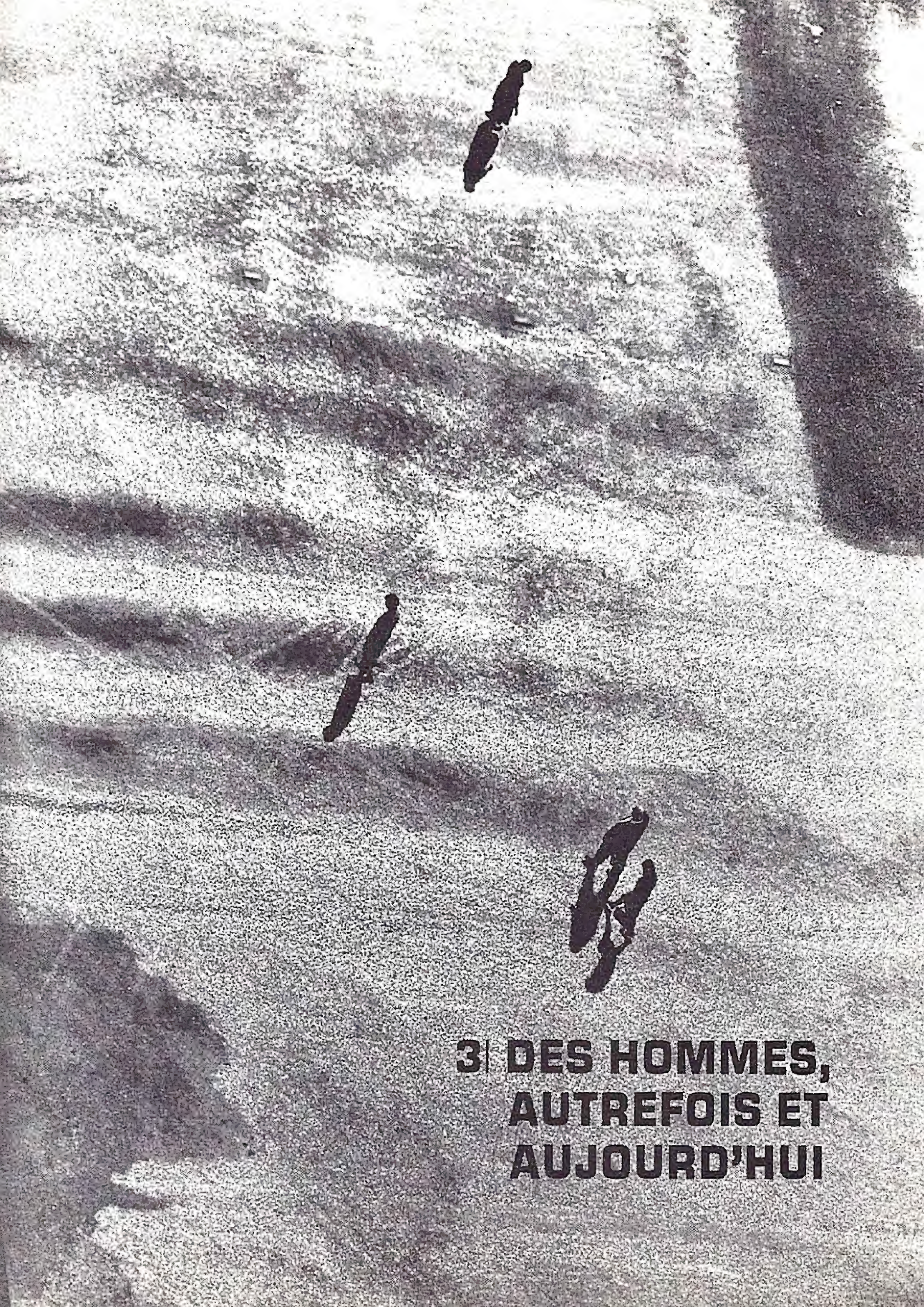
II. A PARTIR DU POÈME

6. Illustrez, par un dessin, une scène du voyage des escargots.

7. Aimez-vous le printemps et l'été ? Pourquoi ?

8. Par une fenêtre bien exposée, vous regardez... présentez le spectacle par temps gris, puis par temps ensoleillé.

(RAPHO)



3| DES HOMMES, AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

27 Knock et la dame en noir

Le docteur Knock a pris la succession du docteur Parpalaid à Saint-Maurice, un canton montagnard. Le docteur Parpalaid y vivotait tant bien que mal : les montagnards, solides et habitués à une vie rude, voyaient rarement leur médecin et le payaient le plus tard possible.

Mais le docteur Knock compte bien se constituer rapidement une belle clientèle en appliquant son principe : « Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent ».

Nous le trouvons installé dans l'ancien cabinet du docteur Parpalaid, un lundi matin, jour de la première « consultation entièrement gratuite, réservée aux habitants du canton ». L'annonce a été faite la veille par le tambour de ville.

Knock et la dame en noir

Elle a quarante-cinq ans et respire l'avarice paysanne et la constipation [1].

KNOCK

Ah! voici les consultants. *(A la cantonade *.)* Une douzaine, déjà? Prévenez les nouveaux arrivants qu'après onze heures et demie je ne puis plus recevoir personne, au moins en consultation gratuite. C'est vous qui êtes la première, Madame? *(Il fait entrer la dame en noir et referme la porte.)* Vous êtes bien du canton?

LA DAME EN NOIR

Je suis de la commune.

KNOCK

De Saint-Maurice même?

LA DAME

J'habite la grande ferme qui est sur la route de Luchère.

1. *Elle respire l'avarice paysanne et la constipation* : elle a l'air avare et gênée ; les paysans sont actuellement beaucoup plus généreux.



KNOCK

Elle vous appartient?

LA DAME

Oui, à mon mari et à moi.

KNOCK

Si vous l'exploitez vous-même, vous devez avoir beaucoup de travail?

LA DAME

Pensez, Monsieur! dix-huit vaches, deux bœufs, deux taureaux, la jument et le poulain, six chèvres, une bonne douzaine de cochons, sans compter la basse-cour.

KNOCK

Diable! Vous n'avez pas de domestiques?

LA DAME

Dame si. Trois valets, une servante, et les journaliers dans la belle saison.

KNOCK

Je vous plains. Il ne doit guère vous rester de temps pour vous soigner?

LA DAME

Oh! non.

KNOCK

Et pourtant vous souffrez.

LA DAME

Ce n'est pas le mot. J'ai plutôt de la fatigue.

KNOCK

Oui, vous appelez ça de la fatigue. *(Il s'approche d'elle)*. Tirez la langue. Vous ne devez pas avoir beaucoup d'appétit.

LA DAME

Non.

2. *Il l'ausculte* : il écoute les battements de son cœur et le souffle de ses poumons.

KNOCK

Vous êtes constipée.

LA DAME

Oui, assez.

KNOCK, *il l'ausculte* [2]

Baissez la tête. Respirez. Toussez. Vous n'êtes jamais tombée d'une échelle, étant petite ?

LA DAME

Je ne me souviens pas.

KNOCK, *il lui palpe et lui percute le dos, lui presse brusquement les reins.*

Vous n'avez jamais mal ici le soir en vous couchant ? Une espèce de courbature ?

LA DAME

Oui, des fois.

KNOCK, *il continue de l'ausculter*

Essayez de vous rappeler. Ça devait être une grande échelle.

LA DAME

Ça se peut bien.

KNOCK, *très affirmatif.*

C'était une échelle d'environ trois mètres cinquante, posée contre un mur. Vous êtes tombée à la renverse. C'est la fesse gauche, heureusement, qui a porté.

LA DAME

Ah oui !

KNOCK

Vous aviez déjà consulté le docteur Parpalaid ?

LA DAME

Non, jamais.



Knock et la dame en noir, au théâtre Montansier.
Jean-Marc TENNBERG et Geneviève MOREL tenaient les rôles (BERNAND).

KNOCK

Pourquoi?

LA DAME

Il ne donnait pas de consultations gratuites.

Un silence.

KNOCK, *la fait asseoir*

Vous vous rendez compte de votre état?

LA DAME

Non.

KNOCK, *il s'assied en face d'elle.*

Tant mieux. Vous avez envie de guérir, ou vous n'avez pas envie ?

LA DAME

J'ai envie.

KNOCK

J'aime mieux vous prévenir tout de suite que ce sera très long et très coûteux.

LA DAME

Ah! mon Dieu! Et pourquoi ça?

KNOCK

Parce qu'on ne guérit pas en cinq minutes un mal qu'on traîne depuis quarante ans.

LA DAME

Depuis quarante ans?

KNOCK

Oui, depuis que vous êtes tombée de votre échelle.

LA DAME

Et combien est-ce que ça me coûterait?

KNOCK

Qu'est-ce que valent les veaux, actuellement?

LA DAME

Ça dépend des marchés et de la grosseur. Mais on ne peut guère en avoir de propres [3] à moins de quatre ou cinq cents francs.

KNOCK

Et les cochons gras?

LA DAME

Il y en a qui font plus de mille.

3. *Propres :* convenables.

KNOCK

Eh bien! ça vous coûtera à peu près deux cochons et deux veaux.

LA DAME

Ah! là là! Près de trois mille francs? C'est une désolation, Jésus Marie !

KNOCK

Si vous aimez mieux faire un pèlerinage, je ne vous en empêche pas.

LA DAME

Oh! un pèlerinage, ça revient cher aussi et ça ne réussit pas souvent. *(Un silence.)* Mais qu'est-ce que je peux donc avoir de si terrible que ça?

KNOCK, *avec une grande courtoisie*

Je vais vous l'expliquer en une minute au tableau noir. *(Il va au tableau et commence un croquis.)* Voici votre moelle épinière, en coupe, très schématiquement [4], n'est-ce pas? Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck [5] et ici votre colonne de Clarke [5]. Vous me suivez? Eh bien! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse *(il trace des flèches de direction)* de quelques dixièmes de millimètres. Vous me direz que c'est très peu. Évidemment. Mais c'est très mal placé. Et puis vous avez ici un tiraillement continu qui s'exerce sur les multipolaires [5]. Il s'essuie les doigts.

4. *Schématiquement :* en simplifiant.

5. *Faisceau de Türck, colonne de Clarke, multipolaires :* faisceaux de fibres nerveuses, cellules nerveuses de la moelle épinière.

LA DAME

Mon Dieu! Mon Dieu!

KNOCK

Remarquez que vous ne mourrez pas du jour au lendemain. Vous pouvez attendre.

LA DAME

Oh! là là! J'ai bien eu du malheur de tomber de cette échelle!



KNOCK

Je me demande même s'il ne vaut pas mieux laisser les choses comme elles sont. L'argent est si dur à gagner. Tandis que les années de vieillesse, on en a toujours bien assez. Pour le plaisir qu'elles donnent!

LA DAME

Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher ?... à condition que ce soit bien fait tout de même.

KNOCK

Ce que je puis vous proposer, c'est de vous mettre en observation. Ça ne vous coûtera presque rien. Au bout de quelques jours, vous vous rendrez compte par vous-même de la tournure que prendra le mal, et vous vous déciderez.

LA DAME

Oui, c'est ça.

KNOCK

Bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous êtes venue en voiture ?

LA DAME

Non, à pied.

KNOCK, *tandis qu'il rédige l'ordonnance, assis à sa table*

Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur [6], une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Mais j'aimerais autant que vous vous passiez de biscuit. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux! A la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez. Si vous êtes gaillarde,

6. *A la rigueur* : à la limite.

si vos forces et votre gaîté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pouvait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête, et une certaine paresse à vous lever, l'hésitation ne sera plus permise, et nous commencerons le traitement. C'est convenu ?

LA DAME, *soupirant*

Comme vous voudrez.

KNOCK, *désignant l'ordonnance*

Je rappelle mes prescriptions sur ce bout de papier. Et j'irai vous voir bientôt. *(Il lui remet l'ordonnance et la reconduit. A la cantonade.)* Mariette, aidez madame à descendre l'escalier et à trouver une voiture.

On aperçoit quelques visages de consultants que la sortie de la dame en noir frappe de crainte et de respect.

Jules ROMAINS
Knock ou le triomphe de la médecine
Éd. GALLIMARD. (Folio)

I. UNE SCÈNE DE COMÉDIE

1. Knock :

a) relevez les questions par lesquelles il cherche à connaître les ressources de la dame en noir.
b) relevez les questions et les répliques par lesquelles il inquiète la dame en noir au sujet de sa santé.
c) que pensez-vous de son ordonnance ?
d) à la fin de la scène, pour quelles raisons fait-il aider la dame en noir à descendre l'escalier ?
e) à quoi devinez-vous que ce médecin est aussi un charlatan (escroc) ?

2. La dame en noir :

a) pourquoi répond-elle sans méfiance à Knock ?
b) à votre avis, est-elle réellement malade ?
c) où voit-on qu'elle est avare ?
d) à la fin de la scène, quelle réplique marque sa défaite ?

3. Une scène comique : relevez les répliques qui vous paraissent les plus comiques — et jouez la scène en tenant compte des indications scéniques.

II. A PARTIR DE LA SCÈNE

4. Knock se rend au village pour une visite à domicile. Imaginez la scène.

28 | Demander son chemin

DEMANDER son chemin, à la campagne, est souvent un plaisir. Bien sûr, il faut avoir le temps, la patience, et savoir traduire...

— Vous cherchez le Faubourg des Violettes ? C'est-y que vous allez chez les Ballivard ? Ils ont beaucoup de visites... Remarquez, ça ne me regarde pas. De toutes façons, il vous faut passer par le rond-point et, le mieux, c'est de traverser le Bois Fleuri, tout droit, et vous tournez à l'arbre mort, le premier sur votre droite où vous avez un chemin qui passe à travers le champ du père Cyprien — à vrai dire, il n'est plus à lui, vu qu'il est décédé, le vieux. Même que le champ, il se ressemble plus, il a été loti... * Moi, je ne sais pas s'ils vont bâtir là-dedans, parce qu'y a pas de... — comment ils disent ? — de viabilité [1], et pas d'eau non plus, passons... En voiture, je ne vous conseille pas d'aller par là. Il vaudrait mieux que vous fassiez demi-tour, et que vous poussiez jusqu'à la maison Pierret. Je dis la maison par habitude, mais ils l'ont rasée. Une belle maison, avec un parc où je jouais quand j'étais gosse. Maintenant, c'est que des pépinières... Vous savez reconnaître une pépinière * ?

Ce n'est là qu'un début.

Dans un village de Provence, j'ai failli, de cette façon, soulever une émeute *.

— Je cherche la rue Haute-Feuille, le 46 bis.

Je m'adressais à un couple, promenant un petit chien.

— La rue Haute-Feuille ? C'est extrêmement simple (il me montre une direction) vous allez tout droit, à la troisième rue, sur votre gauche, vous apercevez une borne, c'est à droite...

Sa femme l'interrompt, elle montre la direction opposée :

— Tais-toi, tu induis ce monsieur en erreur [2] ! Et tu le fais exprès, je te connais... Écoutez-moi, vous êtes en voiture, qu'est-ce que c'est qu'un kilomètre de plus ? Et au moins, vous ne risquerez pas de vous tromper. Vous allez tout droit, vous tournez à la première à gauche ; troisième à droite...

1. *Viabilité* : possibilité de circuler et de construire des maisons avec l'eau et l'électricité.

2. *Tu induis ce monsieur en erreur* : tu trompes ce monsieur.



Le mari proteste, blême :

— Mais, tu me fais passer pour un imbécile !

Le chien s'est mis à aboyer. L'épicière sort sur le pas de sa porte :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Monsieur voudrait aller...

La marchande s'indigne :

— Mais pourquoi vous lui dites ça, à ce brave homme ? Qu'est-ce qu'il va penser de nous ? Monsieur, vous voyez la petite rue qui est au coin de ma boutique ? Vous la prenez... C'est un sens unique, vous ne pouvez pas vous tromper...

Un de ses clients, sorti derrière elle, la prend à partie :

— C'est ça ! il y a un cassis[3]. Il va y laisser son pont arrière... *Écoutez-moi, passez donc plutôt derrière...

3. *Cassis :* rigole en travers d'une route (casser).

La marchande de journaux sort le buste de son kiosque pour brailler :

— Pourquoi l'envoyer là-bas ? Vous n'avez pas vu la largeur de sa voiture ? Il y a deux bornes...

— Toi, la fée Carabosse [4], ferme-la ! lui crie le client de l'épicière, laquelle se rebiffe parce que la dame du kiosque est sa belle-sœur.

Quatre cyclistes s'arrêtent. Ils demandent ce qu'il se passe.

— Tiens, le garde-champêtre arrive !

— Je préfère téléphoner à la gendarmerie, c'est plus sûr... bougonne l'épicière en rentrant dans sa boutique.

Toutes les fenêtres sur la place sont garnies. Dans les escaliers, ça déboule... Quant au couple du début, il est au bord du divorce. L'épouse serre contre sa poitrine, en piaillant, le caniche que son mari vient de museler d'un coup de pied.

Finalement, j'ai demandé un hôtel ; parce que j'en voyais un juste en face. L'accord s'est fait ; c'était le seul du pays. Je me suis attardé quelques jours dans ce village. Vraiment, les gens y sont très sympathiques.

J.-P. CHABROL
Contes d'outre-temps
Éd. PLON

4. *La fée Carabosse :* fée laide et méchante.

I. L'HISTOIRE

1. « *Demander son chemin à la campagne...* »
   a) c'est souvent un plaisir : pourquoi ?
   b) mais « *il faut avoir le temps, la patience* » : à quels moments le plaisir doit faire place à l'agacement ?
   c) « *il faut savoir traduire* » : donnez-en des exemples.

2. « *Dans un village de Provence...* »
   Montrez qu'à l'occasion de ce renseignement, les habitants de ce village règlent leurs comptes.

3. *a*) dans le dernier paragraphe, l'auteur de l'histoire se moque gentiment des gens de ce village : montrez-le.
   b) relevez des passages particulièrement comiques.

II. A PARTIR DE CETTE HISTOIRE

4. Racontez une de vos journées au village (le jour de la fête, par exemple, ou un jour ordinaire).

29 'EMBOUTEILLAGE'

Huit heures du soir à Paris. Solange, très pressée, est au volant de son auto, « une Dauphine bien crottée ». En plein embouteillage, la voiture cale ; dans son affolement, Solange ne pense pas à remettre le levier du changement de vitesse au point mort.

LA Dauphine est une épave * malfaisante que Solange n'a même pas le courage d'abandonner. Alors elle s'abandonne, elle pleure, les grosses larmes prêtes depuis un bon moment et noires à cause du rimmel * et du trait de crayon. Il est huit heures. Solange pleure comme une petite fille qui a perdu sa mère au milieu d'une foire. Le conducteur d'une camionnette est descendu sur la chaussée pour voir ce qui se passe. Une femme, le front crêté d'une mousse de cheveux jaunes, l'a suivi. Ils hurlent derrière la vitre de Solange. La pluie ferme les yeux de l'homme. C'est un aveugle qui menace Solange. Il aboie des choses, des conseils sans doute, mais Solange l'entend mal et la femme a de la bave à la commissure des lèvres [1], sa crête de cheveux oscille sous la pluie. Sans cesser de verser des larmes noires, Solange appuie de toutes ses forces sur la manivelle qui doit faire descendre la vitre, ça finit par céder, la vitre s'abaisse, tout rentre d'un coup dans la voiture : le froid, la pluie, les cris de la femme et ceux du type — qui penche sa tête par-dessus la portière pour examiner ce qui ne va pas.

— Vous vous f... du monde, crie la femme.
— Votre jauge * est exacte ? brame [2] le type.
— Je crois, dit Solange.
— Ah, vous croyez.
— Et l'huile ? Et l'eau ? Et la batterie * ?...
— Ça allait jusqu'à maintenant.
— Ça allait oui, seulement maintenant ça ne va plus.
— Et vous embêtez le monde.
— Elle date de quand votre batterie ?
— Je ne sais pas.

1. *A la commissure des lèvres :* au coin des lèvres.

2. *Brame :* ici, crie sur un ton lamentable, comme le cerf.



« *En plein embouteillage...* » (FOTOGRAM).

— Vous ne savez pas, bien sûr que vous ne savez pas, alors poussez-vous, beugle * le type tandis que derrière eux les avertisseurs se lancent dans une vigoureuse cacophonie [3].

Solange obéit. En deux mouvements de croupe, elle se glisse sur le siège de droite, elle surprend sa figure tachée de noir dans le rétroviseur. Plus que jamais elle ressemble à un fox-terrier. La femme crêtée a posé ses deux mains sur le rebord de la vitre, elle va présider à l'inspection du camionneur. Derrière elle, d'autres faces s'approchent, une frise [4] de faces que la pluie déforme. L'homme s'installe avec fureur devant le volant, il recule le siège, écrase l'une après l'autre les trois pédales sous ses pieds mouillés, il commence par tourner fébrilement la manette du système d'éclairage puis il abat sa main sur le levier de changement de vitesse, semble comprendre, passe les vitesses à toute allure, tourne la clef de contact *. Le moteur repart d'un coup.

— Vous étiez en prise *, hurle l'homme.

— Elle était en prise, glapit [5] la femme.

— Et alors ? dit faiblement Solange dont les larmes recommencent à couler.

3. *Cacophonie :* mélange de sons discordants et désagréables.

4. *Frise :* ici, série.

5. *Glapit :* pousse des cris aigus comme un lapin ou un renard.

— Et alors et alors et alors ce genre de moteur, anémique, avec une batterie comme la vôtre, à moitié fichue, ça refuse souvent de repartir en prise. Ça a dû déjà vous arriver ce machin-là, non ?

— Je ne crois pas, dit Solange.

— Elle ne croit pas, gémit l'homme.

— Et ça conduit, s'écrie le chœur des figures effacées par la pluie.

— Quand on ne sait pas ce que c'est qu'une auto, on ne conduit pas, décrète quelqu'un, une autre femme.

En d'autres circonstances Solange arracherait les yeux à cette femme, elle lui clouerait le bec. Mais là elle n'y pense pas, elle n'en a même pas envie, elle n'a envie que de sombrer *, de s'évanouir [6], qu'un vent de miséricorde dissipe [7] à toute allure ces créatures de catastrophe, cette crête, ce type... Elle regarde l'heure. Huit heures dix. Elle voudrait hurler. Elle murmure :

— Je suis désolée, j'ai perdu la tête, cet embouteillage.

Ni le type, ni la femme, ni les figures ne sont décidés à lui faire grâce si vite. En dépit du concert d'avertisseurs, ils prennent leur temps, ils dégustent leur rancœur [8].

— Il n'y aurait plus d'embouteillage si on interdisait à des femmes comme vous de circuler, passé cinq heures de l'après-midi, dit la femme.

6. *S'évanouir :* ici, disparaître.

7. *Dissipe :* ici, efface.

8. *Rancœur :* rancune.

Éd. GRASSET.
Christine DE RIVOYRE
Les Sultans
(Le livre de poche)

I. LA SCÈNE

1. Une voiture cale :

a) pourquoi l'auto de Solange est-elle devenue une épave malfaisante ?
b) à quoi voit-on que c'est une voiture qui n'est plus toute jeune ?
c) quelles circonstances aggravent cet incident ?

2. Solange :

a) selon vous, son désespoir est-il justifié ?
b) pourquoi n'a-t-elle plus la force de réagir aux insultes ?
c) que souhaite-t-elle à la fin de la scène ?

3. Les gens :

a) relevez à leur sujet les mots et les expressions qui, d'habitude, s'appliquent aux animaux.
b) ont-ils, un seul instant, pitié de Solange ?
c) comment jugez-vous leur attitude (conducteur, femme aux cheveux jaunes, deuxième femme et tous les autres) ?

II. A PARTIR DE LA SCÈNE

4. A votre façon, faites le récit d'un embouteillage dont vous avez été témoin.

5. Un conducteur qui « *conduit* » — et « *se conduit* » — bien ; faites son portrait.

30 | *Les voiles*

Par l'intermédiaire de Panisse, maître voilier, M. Brun est allé voir un bateau qui est à vendre d'occasion.

SUR le Vieux Port, à Marseille.

« Le décor représente le magasin de Panisse, maître voilier. Le magasin est très long et très étroit.

Au plafond, les grosses poutres en bois, rondes, très apparentes.

Au fond, la porte, entre deux vitrines. Les vitrines sont cachées par des rideaux de toile à voile, à cause du soleil. A droite, perpendiculairement à la rampe *, un comptoir en bois. Il est très long, très large, et très vieux.

Au fond, au bout du comptoir, il y a la caisse, qui est beaucoup plus haute.

Derrière le comptoir, il y a de hautes étagères, chargées de coupons de toile à voile, de toutes les nuances de blanc et de crème.

Au fond, à gauche, sur un socle, un modèle de goélette *, toutes voiles dehors, et un scaphandre *.

Contre le mur de gauche, une haute vitrine, qui contient de nombreux petits modèles de bateaux à voiles.

Dans les coins, des ancres * de toutes les dimensions, des chaînes en fer et en cuivre — et dans un coin, pareil à une énorme botte d'asperges, un fagot de mâts pour canots de plaisance.

Au premier plan, à droite, un énorme gouvernail en bois très ancien. »

(Quand le rideau se lève, maître Panisse est assis sur le comptoir. Entre M. Brun. Panisse va vers lui.)



PANISSE

Alors, monsieur Brun, vous l'avez bien vu, ce bateau ?

M. BRUN

Eh oui ! Je viens de l'examiner à fond.

PANISSE

Et alors ?

M. BRUN

Pour le prix, il me paraît très bien.

PANISSE

Je comprends, dites, qu'il est bien... C'est un véritable lévrier des mers !

M. BRUN, *perplexe* *.

Le moteur me paraît bien petit.

PANISSE

Mais c'est bien ce qu'on vous a dit : ce n'est pas un canot à moteur, c'est un bateau à voiles avec un moteur auxiliaire *. Alors, vous l'avez acheté ?

M. BRUN

Eh oui. J'ai donné 300 francs d'arrhes.

PANISSE

Alors, je vous fais le jeu de voiles complet, comme convenu.

M. BRUN

Naturellement.

PANISSE

Voilà la maquette *. *(Il va prendre un petit canot et le met sur le comptoir.)* Tout simple, un joli foc [1], et une voile latine [2]. *(Il regarde le numéro de la maquette.)* No 24 — et ici, j'ai les mesures du bateau. *(Il prend un coupon derrière lui, et en déplie un mètre.)*

1. *Foc :* voile triangulaire à l'avant du navire.
2. *Voile latine :* voile triangulaire à antenne.

Et voilà la toile que je vous ai choisie. Touchez-moi ça, Monsieur Brun, ça a du corps, c'est léger, c'est solide, et ça ne mouille pas dans l'eau. Et regardez-moi le grain *.

(Il pose sur la toile un petit appareil en cuivre à deux loupes. M. Brun applique son œil sur la première loupe).

M. BRUN

Oui, ça me paraît bien, mais c'est un peu raide, vous ne trouvez pas ?

PANISSE

Écoutez, monsieur Brun : c'est une voile que vous voulez ou bien un pantalon pour Madame ? Si c'est pour un pantalon, ne prenez pas ça. Mais pour une voilure, je vous le conseille : une voile, ça supporte de l'épaisseur. Et puis, cette toile, ça va vous faire des voiles qui vont claquer dans le vent : chaque fois que vous changerez de bord *, vous allez entendre s'envoler toute une compagnie de perdreaux. *(Il imite le bruit d'une compagnie de perdreaux « Frr... Frr... »)* C'est poétique.

M. BRUN

Oui, c'est poétique. Mais qu'est-ce que ça va me coûter, pour une voilure complète ?

PANISSE

Mille francs.

M. BRUN

C'est poétique, mais c'est cher.

PANISSE

Un tout petit, mais tout petit billet de mille francs. Le plus petit billet de mille francs possible.

M. BRUN

Qu'est-ce que c'est, le plus petit billet de mille francs possible ? Un billet de cent sous ?

PANISSE

Oou ! Non, non ! Je veux dire que, comparé à une voilure, c'est si petit un billet de mille francs, monsieur Brun ! Plié en

quatre, c'est rien du tout! Pensez que pour ce petit bout de papier, je vous fais tout ça! Réellement, c'est un cadeau entre amis.

M. BRUN

Un cadeau, pas précisément. Mais enfin, tout de même...

(Il palpe la toile, il réfléchit).

Marcel PAGNOL
Fanny
Éd. FASQUELLE (Le livre de poche)

I. LA SCÈNE

1. Un magasin de fournitures maritimes :

a) d'après la description du décor, essayez de faire le plan du magasin de Panisse.
b) dans ce magasin, à quoi peut-on rêver?

2. M. Brun :

a) pour quelles raisons hésite-t-il à acheter le bateau et sa voilure? ses hésitations vous semblent-elles justifiées? Pourquoi?
b) que pensez-vous de M. Brun comme client?

3. Panisse :

a) où veut-il en venir?
b) montrez qu'il a réponse à tout; peut-on croire à toutes ses explications?
c) est-ce un bon commerçant? Pourquoi?

4. Une scène de comédie : relevez les passages particulièrement comiques.

II. A PARTIR DE LA SCÈNE

5. Imaginez une scène entre un (ou une) vendeur habile et son (ou sa) client indécis.

6. Sur le modèle de la description du magasin de Panisse, présentez une boutique de votre choix.

31 | Monsieur Blot et les voyageurs savants (1)

M. Blot est un monsieur comme tout le monde ; il voyage parfois en chemin de fer.

Dans l'ensemble, les gens me paraissent toujours savoir beaucoup plus de choses que moi. Je viens de le constater une fois de plus en chemin de fer. Dans mon compartiment, qui n'allait pourtant pas moins vite que les autres — cent dix kilomètres-heure environ — il y avait un monsieur qui distinguait le trèfle * de la luzerne *, le seigle * du blé, les pommiers des pruniers, les corbeaux * des corneilles *, les mélèzes des épicéas *. Si de tels voyageurs sont à la longue un peu fatigants, quelle supériorité sur moi qui, en dehors de mon métier, ne sais pas appeler les choses par leur nom et ne vois que champs, arbres, verdure, oiseaux sans pouvoir les étiqueter [1] convenablement ! Quand je pense qu'après être resté près d'un demi-siècle de passage sur cette terre, je pourrais mourir tout à l'heure sans pouvoir décrire de façon précise la composition d'un billet de dix francs ou *le libellé* [2] d'un ticket de métro, le vertige me prend, le vertige de *mes lacunes* [3]. C'est pourquoi j'ai tant d'admiration pour les gens qui, du premier coup d'œil, derrière la vitre d'un rapide, distinguent la pie grièche de la pie voleuse [4].

Tel m'apparaissait un monsieur récitant le paysage à l'enfant qu'il tenait sur ses genoux. Il n'était pas seul de son espèce. Un autre voyageur, après avoir donné à la dizaine près le nombre d'habitants de Poitiers, ce qui n'était déjà pas mal, exposa avec une précision mathématique la situation de la main-d'œuvre étrangère en France. Un troisième, croquant une pomme, révéla que ce fruit, riche en vitamines * B et *phosphore* *, calmait les nerfs et favorisait le sommeil. La conversation passa

1. *Étiqueter :* leur donner une étiquette ; ici, un nom.

2. *Libellé :* ici, les indications écrites, sur un ticket de métro.

3. *Lacunes :* ici, ignorances (vides).

4. *Pie grièche, pie voleuse :* c'est la même pie.

alors à l'alimentation générale et j'appris que, de tous les poissons, le merlan est le plus riche en potassium *, tandis que la morue l'emporte en azote *.

J'étais émerveillé. Et — notez-le bien — c'était un train pris au hasard... enfin il allait bien à Montauban, comme moi, mais je ne l'avais pas autrement choisi.

Tout en faisant semblant de lire mon journal, je ne pouvais m'empêcher de penser à toutes les notions élémentaires qui me font défaut. Un exemple : les points cardinaux. C'est fou ce qu'il y a de gens, l'été, sur les plages, qui peuvent dire en un clin d'œil si le vent est sud-sud-est ou nord-nord-ouest. Eh bien, l'avouerai-je ? je serais incapable, à quarante-cinq ans, de dire avec certitude, en un point quelconque du globe, où se lève et où se couche le soleil. Est ? Ouest ? une fois par an, en général pendant les grandes vacances, quelqu'un me renseigne — et puis j'oublie.

(à suivre)

I. LE RÉCIT

1. **(l. 1 à l. 3)** : que constate M. Blot pendant son voyage ?
2. **(l. 5 à l. 8)** : à cent dix kilomètres-heure, croyez-vous que les voyageurs puissent vraiment distinguer ce que nous énumère M. Blot ?
3. **(l. 12 à l. 15)** : essayez de vous rappeler la composition d'un billet de dix francs — et le libellé d'un ticket de métro ; M. Blot n'est-il pas comme tout le monde ?
4. **(l. 16 à l. 18)** : qu'est-ce qu'admire M. Blot ? Croyez-vous que son admiration soit sincère ? Pourquoi ?
5. **(l. 35 à la fin)** : M. Blot n'exagère-t-il pas son ignorance ? Dans quel but ?
6. Montrez que tout au long de son récit, M. Blot se moque des petits côtés ridicules des gens.

II. A PARTIR DU RÉCIT

7. « *En un point quelconque du globe* » : comment pouvez-vous reconnaître les quatre points cardinaux ?

32 | Monsieur Blot et la voyageuse inquiète (2)

TANDIS que je réfléchissais avec inquiétude à mon ignorance, le train s'arrêta en gare de X... Vint prendre place dans notre compartiment une dame entre deux âges, genre cossu *, avec petit nécessaire de voyage en peau de porc. C'était une de ces voyageuses qui aiment à être rassurées. A voir le nombre de voyageurs qui veulent être rassurés dans les trains, que ce soit sur leur correspondance [1], sur le temps qu'ils ont pour aller chercher un sandwich dans une gare, sur la situation de leurs bagages, sur les courants d'air, voire [2] sur le sens de la marche ou sur la direction même du convoi, je finis par me demander si seuls les êtres atteints d'inquiétude maladive voyagent, comme s'il n'y avait que les gens qui toussent pour aller au théâtre. Prenons le problème de la fumée. Rien de tel qu'un train pour vous faire trouver des gens qui se déclarent incommodés par la fumée. Il y a de la fumée partout : dans la rue, dans les maisons, dans les restaurants, dans n'importe quel endroit public. Mais voit-on jamais quelqu'un se plaindre de la fumée dans un salon et demander que l'on ne fume plus ? Non. En revanche, il suffit de monter dans un train pour rencontrer des gens sensibles que la moindre fumée de cigarette menace de mort.

Notre voyageuse, elle, était une inquiète d'un genre particulier : elle avait *l'anxiété* [3] du wagon-restaurant. Un certain nombre de voyageurs sont ainsi tenaillés par l'envie de dîner dès quatre heures de l'après-midi parce qu'ils viennent d'apprendre qu'il n'y a pas de wagon-restaurant... Trois personnes la rassurèrent. Il faut croire pourtant qu'elle ne se sentait pas tranquille puisque, au passage du contrôleur — dont la tâche principale est de confirmer aux inquiets ce qu'ils savent déjà — elle demanda de nouveau, comme par besoin de garantie officielle * : « Il y a bien un wagon-restaurant, n'est-ce pas ? » Question assez désobligeante [4] pour les personnes qui l'avaient renseignée. Comme pour s'excuser, elle expliqua : « C'est que c'est très important pour moi... »

1. *Correspondance* : ici, changement de train.

2. *Voire* : même.

3. *Anxiété* : inquiétude.

4. *Désobligeante* : peu aimable.

Il y eut un silence ; puis, prenant à témoin un voyageur en particulier, mais parlant pour le compartiment en général, la dame se lança :

— C'est très important pour moi parce que j'ai un régime très sévère... Vous comprenez... j'ai un tout petit foie. En revanche, l'intestin... (A cet instant, elle se tourna brusquement vers moi...) Vous, monsieur, par exemple, vous avez dix mètres, comme tout le monde ?

Je restai *interloqué* [5], comme si je n'avais pas de monnaie à lui rendre. Elle continua en répondant heureusement à ma place :

— Oui, bien sûr ! Eh bien, moi, j'en ai quinze ! Vous voyez cela ! Je suis obligée de manger des biscottes et des légumes par petites rations toutes les trois heures...

Les quinze mètres de la dame m'avaient vivement frappé. Peut-être pas tant les quinze siens que les dix miens. Le fait de savoir que je possédais ce long métrage m'émouvait autant que si l'on m'avait dit que je transportais un boa constrictor [6]. Encore une de ces choses que tout le monde sait depuis l'école et que j'ai oubliées...

5. *Interloqué :* sans voix, surpris et embarrassé.

6. *Boa constrictor :* gros serpent qui étouffe sa proie avant de l'avaler.

Pierre DANINOS
Un certain Monsieur Blot
Éd. HACHETTE (Le livre de poche)

I. LE RÉCIT

1. **(l. 5 à l. 12) :**
   a) dans les trains, les gens ont-ils des raisons de ne pas être tout à fait tranquilles ?
   b) d'après M. Blot, comment se manifeste leur inquiétude ?

2. **(l. 13 à l. 25) :** ne croyez-vous pas que la crainte de la fumée et celle de jeûner sont aussi une manifestation d'inquiétude ?

3. **(l. 26 à l. 42) :**
   a) en quoi la voyageuse se montre-t-elle désobligeante envers les personnes qui l'ont renseignée ?
   b) comment excuse-t-elle sa conduite ?
   c) que découvre alors M. Blot au sujet de lui-même ?

4. **(l. 44 à la fin) :** qu'y a-t-il de comique dans l'explication de la dame et la réaction de M. Blot ? Relevez les passages les plus drôles.

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. En chemin de fer... ; racontez.

33 'DICTIONNAIRE'

Nous sommes au début de ce siècle. Follavoine est un fabricant de porcelaine ; sa femme s'appelle Julie ; ils ont surnommé leur fils unique Bébé.

Follavoine est dans son bureau. Julie a prié la bonne d'aller chercher son mari ; celui-ci lui fait répondre qu'il est occupé. Julie survient, en colère...

JULIE

Monsieur était occupé ! à quoi ? Je te le demande.

FOLLAVOINE, *sur un ton bougon.*

A des choses, probable !

JULIE

Quelles ?

FOLLAVOINE, *de même.*

Eh ! bien, des choses... je cherchais « îles Hébrides » dans le dictionnaire.

JULIE

Iles Hébrides ! T'es pas fou ? Tu as l'intention d'y aller ?

FOLLAVOINE, *de même.*

Non, j'ai pas l'intention !

JULIE, *d'un ton dédaigneux, tout en s'asseyant sur le canapé.*

Alors, qu'est-ce que ça te fait ? En quoi ça peut-il intéresser un fabricant de porcelaine de savoir où sont les Hébrides ?

FOLLAVOINE, *toujours sur le ton grognon.*

Si tu crois que ça m'intéresse ! Ah ! bien !... je te jure que si c'était pour moi !... Mais c'est pour Bébé. Il vous a de ces questions ! Les enfants s'imaginent, ma parole ! que les parents savent tout... *(Imitant son fils.)* « Papa, où c'est les Hébrides ?

(Reprenant sur un ton bougon, pour s'imiter lui-même.) Quoi ? *(Voix de son fils.)* Où c'est les Hébrides, papa ? » Oh ! j'avais bien entendu ! j'avais fait répéter à tout hasard... *(Maugréant.*[1]*)* « Où c'est, les Hébrides » ! est-ce que je sais, moi ! Tu sais où c'est, toi ?

JULIE

Bien oui, c'est... J'ai vu ça quelque part, sur la carte ; je ne me rappelle pas où.

FOLLAVOINE, *s'asseyant à sa table sur laquelle il pose son dictionnaire ouvert à la page qu'il compulsait*[2].

Ah ! comme ça, moi aussi ! Mais je ne pouvais pas lui répondre ça, à cet enfant ! Qu'est-ce qu'il aurait pensé ! J'ai essayé de m'en tirer par la tangente[3] : « Chut ! allez ! ça ne te regarde pas ! Les Hébrides, c'est pas pour les enfants ! »

JULIE

En voilà une idée ! C'est idiot.

FOLLAVOINE

Oui ! Ah ! c'était pas heureux ; c'était précisément dans les questions de géographie que lui avait laissées Mademoiselle.

JULIE, *haussant les épaules.*

Dame, évidemment ! C'était à prévoir.

FOLLAVOINE

Et aussi, est-ce qu'on devrait encore apprendre la géographie aux enfants à notre époque !... avec les chemins de fer et les bateaux, qui vous mènent tout droit !... et les indicateurs où l'on trouve tout !

JULIE

Quoi ? Quoi ? Quel rapport ?

FOLLAVOINE

Mais absolument ! Est-ce que, quand tu as besoin d'une ville, tu vas la chercher dans la géographie ? Non, tu cherches dans l'indicateur ! Eh ! ben, alors !...

1. *Maugréant :* grognant.

2. *Compulsait :* étudiait.

3. *J'ai essayé de m'en tirer par la tangente :* j'ai essayé de me tirer d'affaire en répondant à côté de la question.



Follavoine et Julie... interprétés par André BRUNOT et Madeleine RENAUD (BERNAND).

JULIE

Mais alors, ce petit?... tu ne l'as pas aidé? tu l'as laissé dans le pétrin?

FOLLAVOINE

Bédame! Comment veux-tu? C'est-à-dire que j'ai pris un air profond, renseigné; celui du monsieur qui pourrait répondre mais qui ne veut pas parler et je lui ai dit : « Mon enfant, si c'est moi qui te montre, tu n'as pas le mérite de l'effort; essaye de trouver, et si tu n'y arrives pas, alors je t'indiquerai. »

JULIE, *près de Follavoine, à gauche de la table.*

Oui, va-z'y voir!

FOLLAVOINE

Je suis sorti de sa chambre avec un air détaché ; et aussitôt la porte refermée, je me suis précipité sur ce dictionnaire, persuadé que j'allais trouver ! Ah ! bien, oui, je t'en fiche ! Nibe.

JULIE, *qui ne comprend pas.*

Nibe ?

FOLLAVOINE

Enfin, rien !

JULIE, *incrédule.*

Dans le dictionnaire ?

(Écartant son mari pour examiner le dictionnaire à sa place.)

Allons, voyons ! voyons !...

FOLLAVOINE

Oh ! tu peux regarder !... Non ! Vraiment, tu devrais bien dire à Mademoiselle de ne pas farcir la cervelle de ce petit avec des choses que les grandes personnes elles-mêmes ignorent... et qu'on ne trouve seulement pas dans le dictionnaire.

JULIE, *qui s'est assise et depuis un instant a les yeux fixés sur la page ouverte du dictionnaire.*

Ah ça ! mais !... mais !...

FOLLAVOINE

Quoi ?

JULIE

C'est dans les Z que tu as cherché ça ?

FOLLAVOINE, *un peu interloqué* [4].

Hein ?... mais... oui...

JULIE, *haussant les épaules avec pitié.*

Dans les Z, les Hébrides ? Ah ! bien, je te crois qui tu n'as pas pu trouver.

4. *Interloqué :* Stupéfait, interdit.

FOLLAVOINE

Quoi ? C'est pas dans les Z ?

(Il contourne la table et remonte près de Julie.)

JULIE, *tout en feuilletant rapidement le dictionnaire.*

Il me demande si c'est pas dans les Z !

FOLLAVOINE

C'est dans quoi alors ?

JULIE, *s'arrêtant à une page du dictionnaire.*

Ah ! porcelainier, va !... Tiens, tu vas voir comme c'est dans les Z. *(Parcourant la colonne des mots.)* Euh !... « Ébraser *, Èbre *, Ébrécher *... » C'est dans les E, voyons ! « ...Ébriété *, ébroïcien *, ébro... » *(Interloquée.)* Tiens ! Comment ça se fait ?

FOLLAVOINE

Quoi ?

JULIE

Ça n'y est pas !

FOLLAVOINE, *sur un ton triomphant.*

Ah ! ah ! Je ne suis pas fâché !... Toi qui veux toujours en savoir plus que les autres !...

JULIE, *décontenancée* [5].

Je ne comprends pas : ça devrait être entre « ébrécher » et « ébriété ».

FOLLAVOINE, *sur un ton rageur.*

Quand je te dis qu'on ne trouve rien dans ce dictionnaire ! Tu peux chercher les mots par une lettre ou par une autre, c'est le même prix ! On ne trouve que des mots dont on n'a pas besoin !

JULIE, *les yeux fixés sur le dictionnaire.*

C'est curieux !

FOLLAVOINE, *s'asseyant sur le canapé et sur un ton pincé.*

Tout de même, je vois que la « porcelainière » peut aller de pair [6] avec le « porcelainier ».

5. *Décontenancée :* ne sachant que dire.

6. *Peut aller de pair :* peut être l'égal de...

JULIE, *sèchement.*

En tous cas, j'ai cherché dans les E ; c'est plus logique que dans les Z.

FOLLAVOINE, *haussant les épaules.*

Ah ! la, la ! « plus logique que dans les Z » ! pourquoi pas aussi dans les H ?

JULIE, *vexée.*

« Dans les H... dans les H... » ! Qu'est-ce que ça veut dire ça, « dans les H » ?... *(Changeant insensiblement de ton.)* Mais, au fait... dans les H... pourquoi pas ?... mais oui : « Hébrides... Hébrides », il me semble bien que ?... oui ! *(Elle s'est précipitée sur le dictionnaire qu'elle feuillette d'une main fébrile.)* H !... H... H...

FOLLAVOINE, *la singeant.*

Quoi, « achachache » ?

Julie, parcourant rapidement la colonne des mots.

« Hèbre, Hébreu, Hébrides ! » *(Triomphante.)* Mais oui, voilà : « Hébrides », ça y est !

FOLLAVOINE, *se précipitant vers sa femme.*

Tu l'as trouvé ? Ah ! là, voyons !

JULIE

En plein : « Hébrides, îles qui bordent l'Écosse au nord. »

Georges FEYDEAU
On purge Bébé !
Éd. BILLAUDOT

I. LA SCÈNE

1. *a*) Follavoine et Julie se disputent-ils vraiment ?
   b) cependant, sur quel ton se parlent-ils ? donnez-en des exemples.
2. **Follavoine :**
   a) quelles réponses fait-il à son fils ? qu'en pensez-vous ?
   b) à votre avis, qu'aurait-il dû lui dire, tout simplement ?
   c) (l. 29) partagez-vous son opinion sur l'étude de la géographie ?
3. **Julie :** montrez que son désir d'aider son fils lui donne de l'intelligence.
4. Qu'y a-t-il de comique dans la scène du dictionnaire ?
5. De quoi veut surtout se moquer l'auteur, de l'ignorance des deux personnages ou de leur sottise ?

II. A PARTIR DE LA SCÈNE

6. Pourquoi faut-il prendre l'habitude de se servir d'un dictionnaire, de cartes de géographie et d'un globe terrestre ?

34 Le retour du roi

CASQUE de fer, jambe de bois,
Le roi revenait de la guerre,
Jambe de bois, casque de fer,
Il claudiquait [1], mais chantait clair
A la tête de ses soldats.

Soie de Nemours [2], velours de Troie [2],
La reine attendait sur la tour.
Velours de Troie, soie de Nemours,
La reine était rose de joie
Et riait doux comme le jour.

Souliers troués, fleur au chapeau,
On dansait ferme sur les quais.
Fleur au chapeau, souliers troués,
Le vent faisait claquer l'été
Sur les places comme un drapeau.

Fifres * au clair, tambour battant.
Le roi marchait tout de travers.
Tambour battant, fifres au clair,
Il n'avait pas gagné la guerre,
Mais il en revenait vivant.

Maurice CARÊME
Poètes d'Aujourd'hui
Éd. Pierre SEGHERS

1. *Il claudiquait :* il boitillait.
2. *Nemours* est une ville de France et *Troie* une ancienne ville d'Asie, à moins qu'il ne s'agisse de la ville de Troyes, en France, célèbre pour ses tissus.

I. LE POÈME

1. Le poème :

a) dites, en une phrase, son sujet.
b) montrez qu'il rappelle une marche guerrière.

2. 1re strophe :

a) quels mots s'opposent-ils dans les vers 1 et 4 ?
b) quel effet produisent ces oppositions ?

3. 2e strophe :

a) pourquoi la reine est-elle si joyeuse ? relevez une jolie comparaison.
b) en quoi la 2e strophe s'oppose-t-elle à la première ? faut-il la dire avec force ou douceur ?

4. 3e strophe :

a) à quoi voit-on que le peuple est pauvre mais heureux ?
b) relevez des mots qui marquent ce contraste.

5. 4e strophe :

a) qu'apprenons-nous à l'avant-dernier vers ?
b) pourquoi la défaite n'empêche-t-elle pas la joie générale ?

II. A PARTIR DU POÈME

6. Illustrez la 2e strophe par un dessin.

35 « UN VERRE D'EAU ? »

Été 1943. Depuis plus de trois ans, le gouvernement italien a pris parti pour l'Allemagne contre la France et ses alliés. Naples subit de durs bombardements aériens. Un homme sort de son abri...

POUR descendre au port, j'enfilai les ruelles qui se trouvent derrière la Place Française, encombrées d'énormes tas de ruines. La puanteur des cadavres sans sépulture [1] empestait l'air. De noirs essaims de mouches faisaient entendre, au milieu des murs, un bourdonnement grave. Un nuage de fumée épaisse s'élevait du port. Une soif atroce me torturait : j'avais les lèvres gonflées, noires de mouches. Toutes les fontaines étaient mortes ; il n'y avait plus une goutte d'eau dans toute la ville. Tournant devant les Deux Lions [2], je revins sur mes pas vers Mercadante [2]. Je tournai rue Médina. Une maison brûlait dans le fond, derrière la statue de Mercadante. Des bandes d'enfants se poursuivaient par jeu, avec des cris aigus. Au bruit de mes pas, des nuées de mouches s'élevaient en bourdonnant, se posaient sur mon visage souillé de sueur et de poussière, me remplissaient le creux des yeux. Une puanteur épouvantable s'exhalait * des tas de décombres. Mais l'odeur de la mer était pénétrante, légèrement acide. Au fond de la rue Medina, je vis un petit bar ouvert. Je me mis à courir et m'arrêtai sur le seuil, essoufflé.

Le comptoir, dont le marbre était parsemé d'éclats de verre, était désert. A une table de fer était assis un homme gras et flasque [3], vêtu d'un maillot de coton à manches courtes. Sa poitrine tombante et velue faisait saillie sous le maillot que la sueur collait à sa peau. L'homme s'éventait avec un journal plié en deux et, de temps en temps, s'essuyait le front avec un mouchoir sale. Un nuage de mouches tourbillonnait dans l'air. Des milliers et des milliers de mouches étaient collées au plafond, aux murs, aux glaces cassées. Derrière le comptoir étaient accrochés au mur des portraits du Roi, de la Reine, du Prince et de la Princesse de Piémont, eux aussi noirs de mouches.

1. *Sépulture* : sans avoir été ensevelis, enterrés.

2. *Deux Lions, Mercadante* : statues.

3. *Flasque* : mou.



Naples après les bombardements (ROBERT CAPA).

— Pourriez-vous me donner un verre d'eau? demandai-je. L'homme me regarda et continua de s'éventer.

— Un verre d'eau? répéta-til.

— J'ai une soif atroce, je n'en peux plus.

— Vous avez soif et vous voulez un verre d'eau?

— Oui, dis-je, un verre d'eau. J'ai une soif d'enfer.

— Eh, un verre d'eau! s'écria l'homme en levant les sourcils. Vous ne savez pas que c'est une chose précieuse? Il n'y a pas une goutte d'eau dans tout Naples. Nous mourrons d'abord de faim, ensuite nous mourrons de soif et, si nous sommes encore vivants, nous mourrons de peur!

— C'est bon, dis-je en m'asseyant à une autre table. J'attendrai que la guerre soit finie pour boire.

— Il n'y a qu'à patienter, dit l'homme. Moi, voyez-vous, je n'ai pas bougé de Naples. Voilà trois ans que j'attends ici la fin de la guerre. Quand les bombes tombent, je ferme les yeux. Je ne bougerai pas d'ici même s'ils jettent la bâtisse à terre. Il n'y a qu'à patienter. On verra laquelle a le plus de patience, de la guerre ou de Naples. Vous voulez réellement un verre d'eau? Sous le comptoir, vous allez trouver une

bouteille ; elle doit contenir encore un peu d'eau. Les verres sont ici.

— Merci, lui dis-je.

Sous le comptoir, je trouvai la bouteille avec un peu d'eau. Sur l'étagère étaient alignés les débris d'une vingtaine de verres. Il n'y en avait pas un qui pût servir. Je bus au goulot de la bouteille en écartant de la main les mouches de mon visage.

— Maudites mouches ! m'écriai-je.

— C'est bien vrai, dit l'homme en s'éventant de son journal : maudites mouches !

— Pourquoi ne faites-vous pas, à Naples aussi, la guerre aux mouches ? lui demandai-je. Chez nous, en Italie du Nord, à Milan, à Turin, à Florence — et même à Rome, les municipalités ont organisé la lutte contre les mouches. Il n'y a plus une seule mouche dans nos villes.

— Il n'y a plus une mouche à Milan ?

— Non, plus une seule. Nous les avons toutes tuées. C'est une question d'hygiène : on évite ainsi des maladies, des infections.

— Hé, mais à Naples aussi, nous avons bien lutté contre les mouches. Nous avons réellement fait la guerre aux mouches. Voilà trois ans que nous faisons la guerre aux mouches.

— Mais alors, comment se fait-il qu'il y ait encore tant de mouches, à Naples ?

— Eh, que voulez-vous, Monsieur, ce sont les mouches qui ont gagné !

Curzio MALAPARTE
Kaputt
Traduit de l'italien par
Juliette BERTRAND
Éd. DENOEL (Folio)

I. LE RÉCIT

1. **Naples bombardée** : énumérez brièvement les conséquences des bombardements aériens sur Naples.

2. **Les mouches** :
   a) montrez qu'elles ont pris possession de la ville.
   b) pourquoi ont-elles gagné (dernière ligne) ?

3. **La soif** :
   a) comment s'explique la « *soif atroce* » du narrateur (celui qui raconte) ?
   b) pourquoi n'y a-t-il plus d'eau à Naples ?
   c) qualifiez le geste du cafetier.

II. APRÈS LE RÉCIT

4. A la télévision, dans des journaux, des magazines, des livres, vous avez vu ou lu des scènes de bombardement ; racontez-les et dites ce que vous en pensez.

36 | BONNE JUSTICE

C'EST la chaude loi des hommes
Du raisin ils font du vin
Du charbon ils font du feu
Des baisers ils font des hommes.

C'est la dure loi des hommes
Se garder intacts malgré
Les guerres et la misère
Malgré les dangers de mort.

C'est la douce loi des hommes
De changer l'eau en lumière
Le rêve en réalité
Et les ennemis en frères.

Une loi vieille et nouvelle
Qui va se perfectionnant
Du fond du cœur de l'enfant
Jusqu'à la raison suprême.

Paul ÉLUARD
Pouvoir tout dire
Éd. RAISONS D'ÊTRE

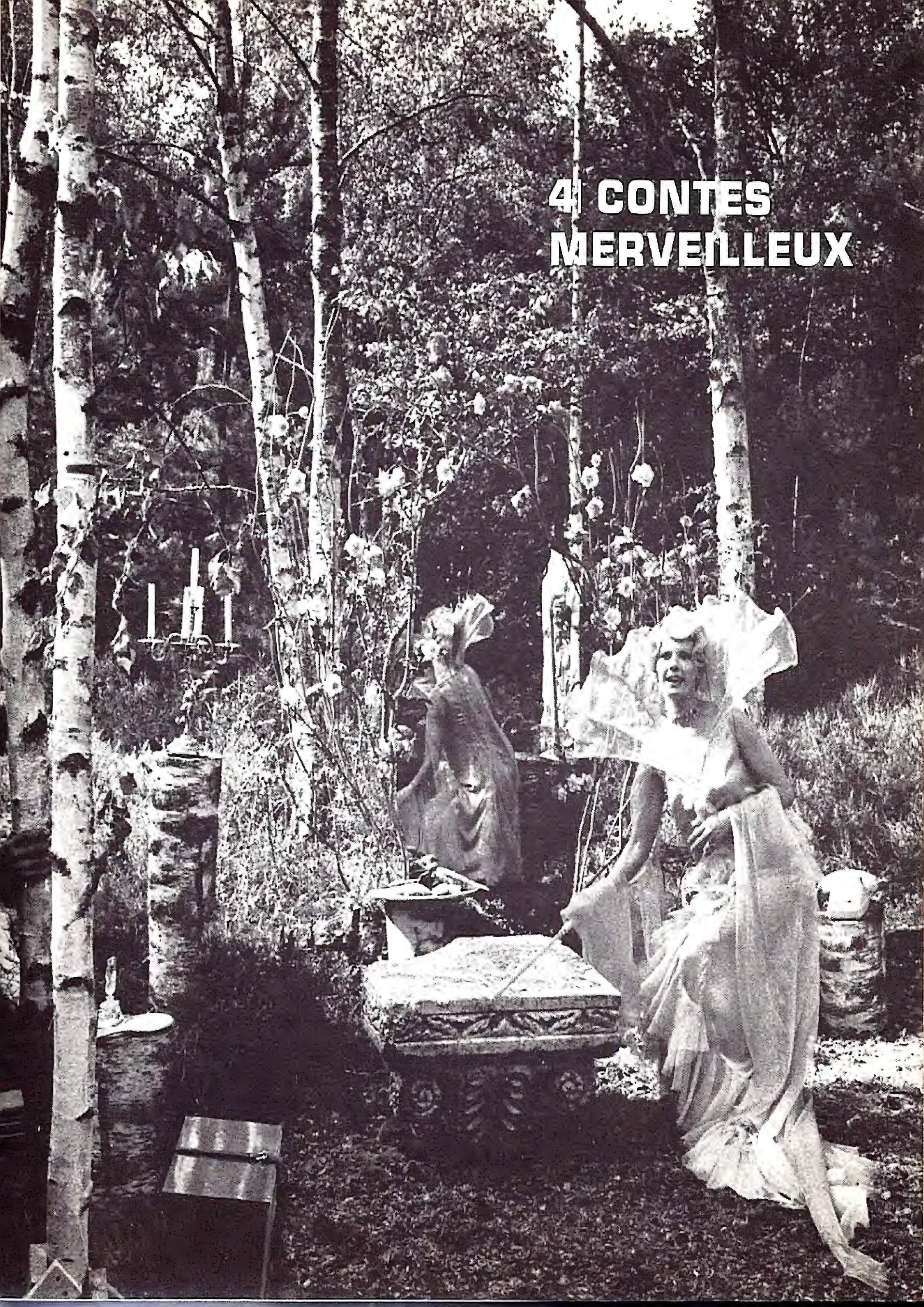
I. LE POÈME

1. **1re strophe :** montrez que la loi est *chaude* (chaleureuse, exaltante) quand elle ordonne la joie et l'amour.
2. **2e strophe :** montrez que la loi est *dure* quand elle ordonne le courage.
3. **3e strophe :** montrez que la loi est *douce* quand elle invite les hommes :
   a) à progresser dans les sciences (connaissance) et à transformer leur vie (technique).
   b) à se rapprocher des autres hommes.
4. **4e strophe :** montrez que le poète croit au progrès du « *cœur* » et de l'intelligence (« *raison suprême* »).
5. Les mots de ce poème sont-ils difficiles à comprendre ?

II. A PARTIR DU POÈME

6. « *Changer l'eau en lumière* » : développez ce vers.
7. Quels rêves de l'humanité (on les découvre dans les contes) ont-ils été récemment réalisés grâce aux sciences (connaissances) et aux techniques (métiers) ? Quelle invention vous paraît-elle la plus utile aux hommes ?

(FOTOGRAM) ▶


4 CONTES
MERVEILLEUX

37 | Histoire d'ALI BABA (1) et des quarante voleurs

1. *Perse :* aujourd'hui, Iran.

2. *Magasin :* ici, dépôt, réserve.

3. *Industrie :* ici, activité, métier.

DANS une ville de Perse[1], il y avait deux frères, l'un se nommait Cassim et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avait laissé que peu de biens et qu'il les avait partagés également, il semble que leur fortune devait être égale ; le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin[2] rempli de bonnes marchandises, et de terres qui le mirent tout à coup à son aise, et le firent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi dépourvue * que lui, était logé fort pauvrement, et il n'avait d'autre industrie[3], pour gagner sa vie et entretenir ses enfants, que d'aller couper du bois dans une forêt proche et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui étaient tout son bien.

Ali Baba était, un jour, dans la forêt, et il achevait d'avoir à peu près assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevait en l'air et qui avançait droit du côté où il était. Il regarde attentivement et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venaient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvaient en être et, sans considérer ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches, à peu de hauteur, se séparaient en rond, si près les une des autres qu'elles n'étaient distantes que d'un très petit espace.

Il se posta au milieu avec d'autant plus d'espoir qu'il pouvait voir sans être vu ; et l'arbre s'élevait au pied d'un rocher isolé

de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre et escarpé * de manière qu'on ne pouvait monter au sommet par aucun endroit.

Les cavaliers, grands, puissants, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre ; et Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine et à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompait pas : en effet, c'étaient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, allaient exercer leurs brigandages bien loin et avaient là leur rendez-vous ; et ce qu'il leur vit faire le confirma dans cette opinion.

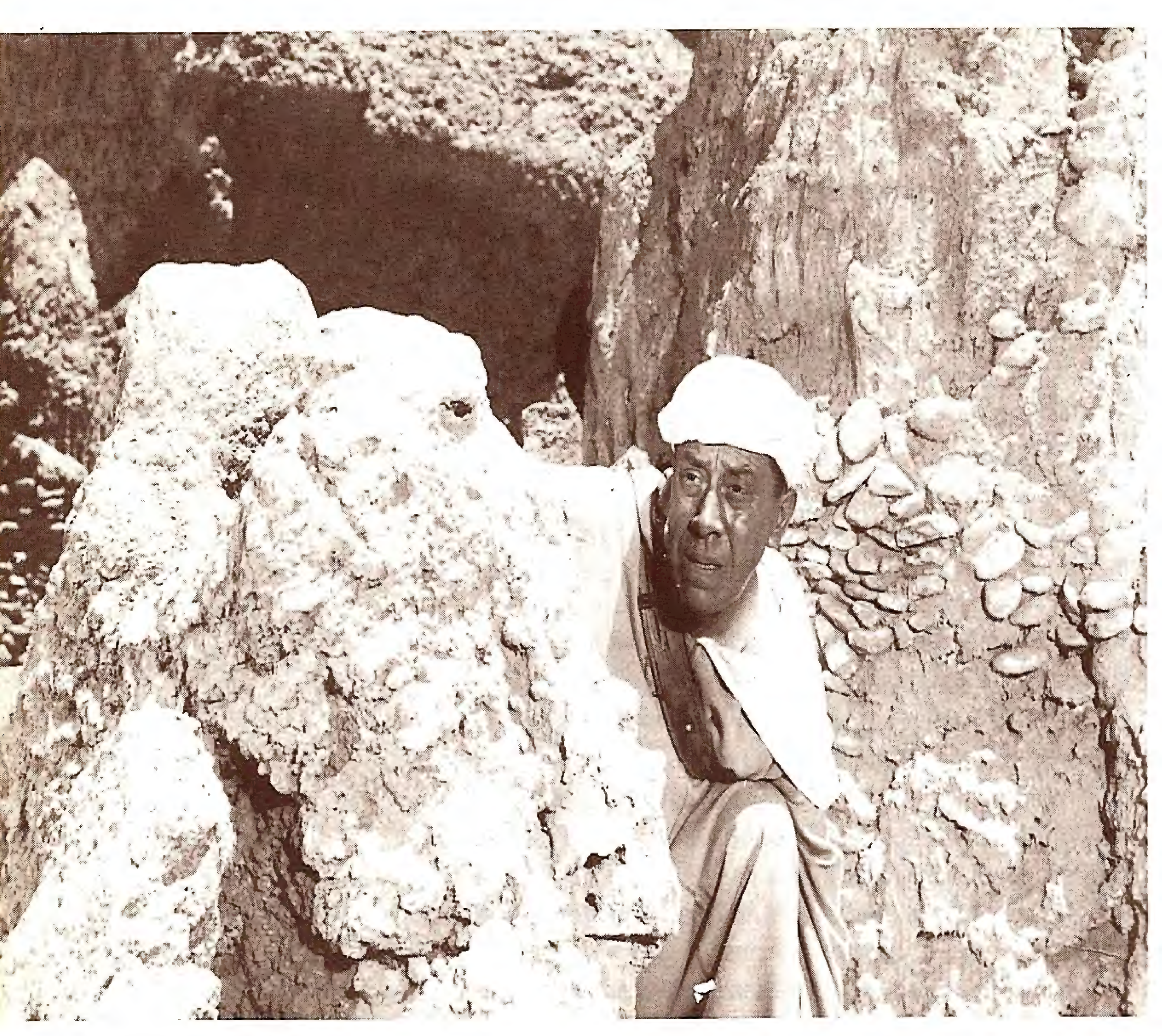
Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge, qu'il avait apporté sur la croupe ; et ils se chargèrent chacun de sa valise ; et la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étaient pleines d'or et d'argent monnayé [4].

Le plus apparent, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, chargé de sa valise comme les autres, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'était réfugié ; et, après qu'il se fut fait chemin au travers de quelques abrisseaux, prononça ces paroles si distinctement : « Sésame, ouvre-toi », qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit ; et, après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi, et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher ; et Ali Baba, qui craignait que quelqu'un d'eux ou que tous ensemble ne sortissent s'il quittait son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de deux chevaux, en monter un et mener l'autre par la bride, et de gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui ; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sage.

La porte se rouvrit enfin ; les quarante voleurs sortirent et, au lieu que le capitaine était entré le dernier, il sortit le premier ; et, après les avoir vus défiler devant lui, Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : « « Sésame, referme-toi. » Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise et remonta dessus. Quand ce capitaine vit qu'ils étaient tout prêts à partir, il se mit à la

4. *Or et argent monnayé* : en pièces de monnaie.



Ali Baba regarde attentivement, et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venaient d'un bon train (CAHIERS DU CINÉMA).

tête et il reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus.

Ali Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord ; il dit en lui-même : « Ils peuvent avoir oublié quelque chose qui les oblige de revenir, et je me trouverais attrapé si cela arrivait. Il les suivit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue.

Il ne descendit que longtemps après, pour plus de sûreté. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si, prononcées par lui, elles auraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux et aperçut la porte qu'ils cachaient. Il se présenta devant et dit « Sésame, ouvre-toi ; » et, dans l'instant, la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'était attendu à voir un lieu de ténèbres, mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, spacieux, creusé de main d'homme, en voûte fort élevée, qui recevait la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie et de brocart *, des tapis de grand prix, et partout de l'or et de l'argent monnayé par tas et dans des sacs ou de grandes bourses de cuir les unes sur les autres ; et, à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait non pas des années, mais des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres. Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre : il entra dans la grotte, et, dès qu'il y fut entré, la porte se referma ; mais cela ne l'inquiéta pas : il savait le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monayé et particulièrement à celui qui était dans les sacs. Il en souleva, à plusieurs fois, autant qu'il pouvait en porter et en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étaient dispersés ; et, quand il les eut fait rapprocher du rocher, il les chargea des sacs ; et pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvait les apercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte ; et il n'eut pas prononcé ces paroles : « Sésame, referme-toi », qu'elle se referma ; car elle s'était refermée d'elle-même chaque fois qu'il y était entré, et était demeurée ouverte chaque fois qu'il en était sorti.

(à suivre)

I. LE CONTE

1. A quoi voyez-vous que cette histoire se passe il y a bien longtemps ?
2. **Ali Baba :**
   a) a-t-il eu autant de chance que son frère ? quel est son métier ?
   b) de quelles qualités fait-il preuve tout au long de cette scène ?
3. **Les voleurs :**
   a) en quoi leur repaire est-il bien choisi ?
   b) montrez qu'ils sont prudents, disciplinés, bien organisés.
4. Qu'y a-t-il de merveilleux (d'extraordinaire, de surnaturel) dans ce conte ?

II. A PARTIR DU CONTE

5. Qu'auriez-vous fait à la place d'Ali Baba.

38 | Histoire d'ALI BABA et des quarante voleurs (2)

CELA fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville : et, en arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour et referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvrait les sacs et il porta dans sa maison les sacs, qu'il posa et arrangea devant sa femme, qui était assise sur un sofa [1].

Sa femme mania les sacs ; et dès qu'elle aperçut qu'ils étaient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés ; de sorte que, quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire : « Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour... ? » Ali Baba l'interrompit : « Bah ! ma femme, dit-il, ne vous alarmez * pas ; je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune [2]. »

Il vida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie ; et, quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin ; et, en achevant, il lui recommanda sur toutes choses de garder le secret.

La femme, revenue et guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari du bonheur qui leur était arrivé, et elle voulut compter, pièce par pièce, tout l'or qui était devant elle.

— Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage ; que prétendez-vous faire ? Quand auriez-vous achevé de compter ? Je vais creuser une fosse et l'enfouir dedans, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à peu près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure [3] dans le voisinage, et je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse.

— Ma femme, reprit Ali Baba, ce que vous voulez n'est bon à rien ; vous vous en abstiendriez si vous voulez me croire.

1. *Sofa :* divan.

2. *Ma bonne fortune :* ma chance.

3. *Mesure :* récipient pour mesurer les grains.

Faites néanmoins ce qu'il vous plaira ; mais souvenez-vous de garder le secret.

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, et elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeurait pas loin. Cassim n'était pas chez lui, et, à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques moments. La belle-sœur lui demanda si elle la voulait grande ou petite, et la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite.

« Très volontiers, dit la belle-sœur ; attendez un moment, je vais vous l'apporter. »

La belle-sœur va chercher la mesure, elle la trouve : mais comme elle connaissait la pauvreté d'Ali Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme voulait mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif[4] au-dessous de la mesure, et elle en appliqua. Elle revint et, en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre sur ce qu'elle avait eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle ; elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit et la vida un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eut achevé, et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari qui venait d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude et sa diligence * à sa belle-sœur, lui reporte la mesure ; mais sans prendre garde qu'une pièce d'or était cachée au-dessous.

« Belle-sœur, dit-elle en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé longtemps votre mesure ; je vous en suis bien obligée *, je vous la rends. »

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous ; et fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment.

« Quoi ! dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure ! et où le misérable a-t-il pris cet or ? »

Cassim, son mari, n'était pas à la maison, comme nous l'avons dit ; il était à sa boutique, d'où il ne devait revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle était de lui apprendre une nouvelle dont il ne devait pas être moins surpris qu'elle.

4. *Suif :* graisse.

A l'arrivée de Cassim chez lui : « Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche ; vous vous trompez : Ali Baba l'est infiniment plus que vous, il ne compte pas son or, comme vous : il le mesure. »

Cassim demanda l'explication de cette énigme *, et elle lui donna l'éclaircissement, en lui apprenant de quelle ruse elle s'était servie pour faire cette découverte ; et elle montra la pièce de monnaie qu'elle avait trouvée attachée en dessous de la mesure : pièce si ancienne, que le nom du prince qui y était marqué lui était inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvait être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle.

Extrait d' « Ali Baba et les quarante voleurs »
Les Mille et Une Nuits
traduit par GALLAND, revu par Gaston PICARD
Éditions GARNIER - Classiques.

I. LE CONTE

1. Ali Baba :

a) d'après vous, avait-il le droit de voler les voleurs ?
b) quel conseil donne-t-il à sa femme (l. 30) ? qu'en pensez-vous ?

2. La femme d'Ali Baba : où se montre-t-elle...

a) honnête ?
b) curieuse ?
c) ponctuelle ?

3. La femme de Cassim :

a) elle aussi est très curieuse ; à quel endroit ?
b) en quoi est-elle malveillante ?

4. Cassim : montrez qu'il est très antipathique.

II. A PARTIR DU CONTE

5. Si vous ne connaissez pas la suite et la fin du conte, imaginez-les.

6. Vous connaissez la suite et la fin du conte ; racontez-les.

39



Jadis, les pauvres gens comptaient sur les fées pour récompenser les bons et punir les méchants.

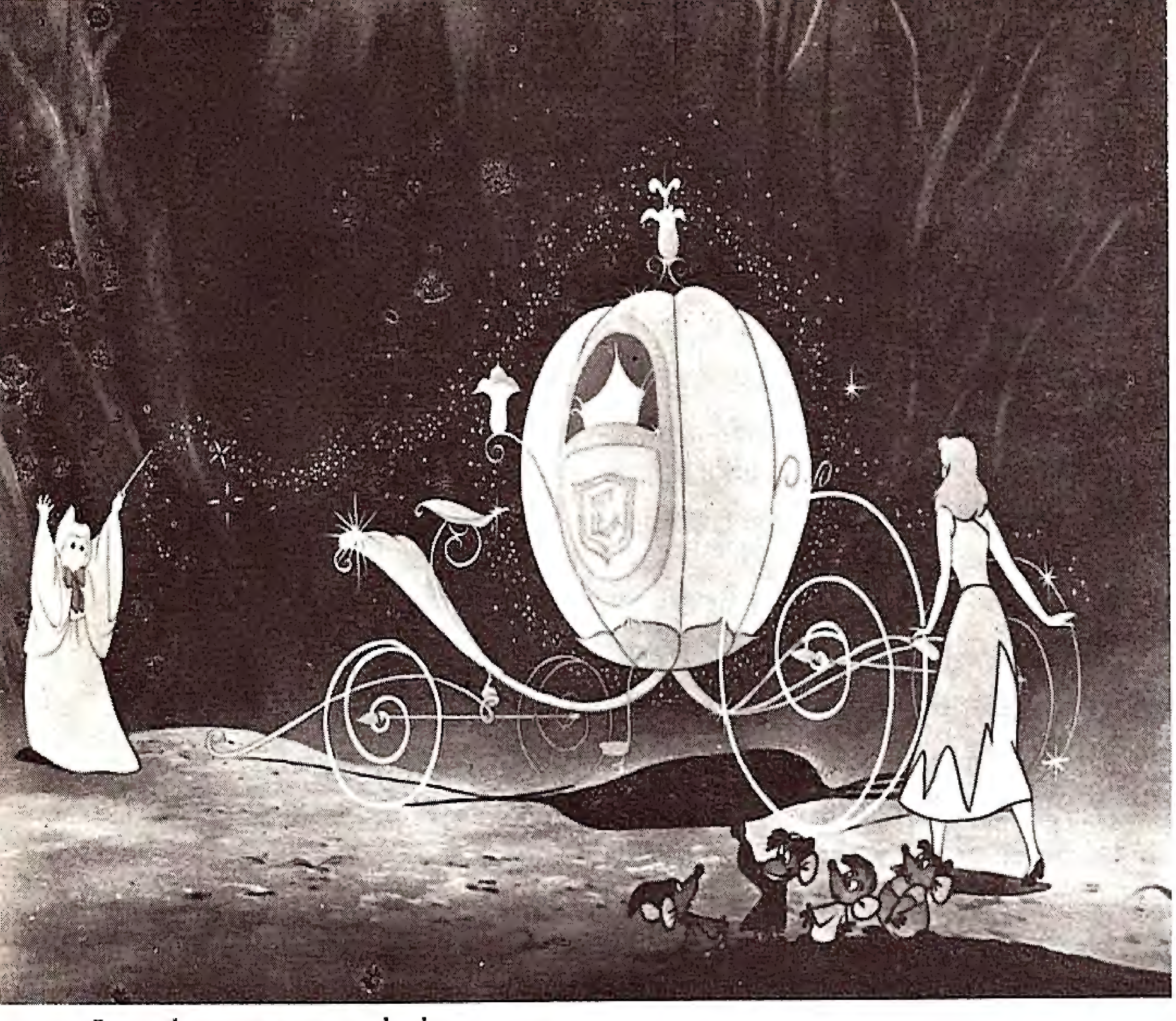
Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur [1] et de visage, que qui la voyait voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur et pour l'honnêteté [2], était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion * effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait entre autre chose que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-dà [3], ma bonne mère », dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. » Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps » ; et, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamants. « Que vois-je là ! dit sa mère toute étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des

1. *Humeur* : caractère.

2. *Honnêteté* : gentillesse.

3. *Oui-dà* : autrefois : oui, en langage familier.



Le cadeau somptueux de la « bonne fée » à Cendrillon (CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE).

diamants ; d'où vient cela, ma fille ? (ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille). La pauvre enfant lui raconta naïvement [4] tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille : tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise [5] d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. — Il me ferait beau voir, répondit la brutale [6], aller à la fontaine. — Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. » Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire ; c'était la même Fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. — Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère ; hé bien ! puisque vous êtes si peu obligeante *, je vous

4. *Naïvement :* naturellement.

5. *Bien aise :* bien contente.

6. *Brutale :* impolie.

donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. » D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Hé bien, ma fille ! — Hé bien, ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères, et deux crapauds. — O Ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause, elle me le paiera » ; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver [7] dans la forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles, et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au Palais du Roi, son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

7. *Se sauver :* se cacher.

Charles PERRAULT
Contes
Texte établi par
G. ROUGER. Éd. GARNIER

I. LE CONTE

1. A quoi voyez-vous que c'est une histoire du temps passé ?
2. **La mère :**
   a) montrez qu'elle élève mal ses filles.
   b) en quoi est-elle doublement responsable de la triste fin de Fanchon ?
3. **La fille cadette :**
   a) ne ressemble-t-elle pas à une jeune fille dont vous avez lu l'histoire dans un autre conte ?
   b) relevez les passages qui montrent sa gentillesse et sa douceur.
4. **La fille aînée :** quels sont ses défauts ?
5. **Le fils du Roi :**
   a) pourquoi tombe-t-il amoureux de la jeune fille ?
   b) croyez-vous que, sans le don de la fée, il aurait pu l'épouser ?
6. **La fée :**
   a) montrez qu'elle est sage (intelligente) et puissante.
   b) en quoi ses interventions ont-elles fait triompher la justice ?
7. Quelle leçon peut-on tirer de ce conte ?

II. A PARTIR DU CONTE

8. Rappelez-vous les contes de Perrault que vous connaissez et racontez celui que vous préférez.
9. Dessinez une bonne fée, une sorcière.

40 | Le rossignol (1)

1. *Porcelaine* : elle a été inventée par les Chinois.

IL était une fois un empereur de Chine aux habits de soie et d'or. Il vivait dans un palais de porcelaine [1]. Et derrière ce palais s'étendait un très grand jardin qui se terminait par une très grande forêt et un lac bleu.

Dans le feuillage de la forêt, un rossignol avait bâti son nid. Il chantait si merveilleusement que des voyageurs venaient de toutes les parties du monde pour l'entendre. Et ces voyageurs disaient en quittant le merveilleux palais de porcelaine : « La voix du rossignol est plus belle que tout le reste. »

Des poètes écrivirent des livres en l'honneur du grand chanteur. L'empereur de Chine lut un de ces livres et s'écria : « Le rossignol, le rossignol ? Mais je ne le connais pas... »

Il appela aussitôt son chambellan *, qui était un grand personnage dans le palais des empereurs de Chine, un personnage bien important, ce chambellan, puisqu'il ne répondait aux questions qu'on lui posait que ce petit mot bien mal élevé : pfuit !

Il disait « pfuit » à tout le monde, le chambellan, sauf à l'empereur de Chine aux habits de soie et d'or, devant qui il parlait à genoux et en baissant la tête.

L'empereur de Chine fit donc venir son chambellan et lui dit, fort en colère :

— Il y a dans mes forêts, auprès du lac bleu, un oiseau merveilleux. Sa voix est extraordinaire. Pourquoi ne m'en a-t-on pas encore parlé ?

Le chambellan ne répondit pas « pfuit », mais baissa la tête craintivement.

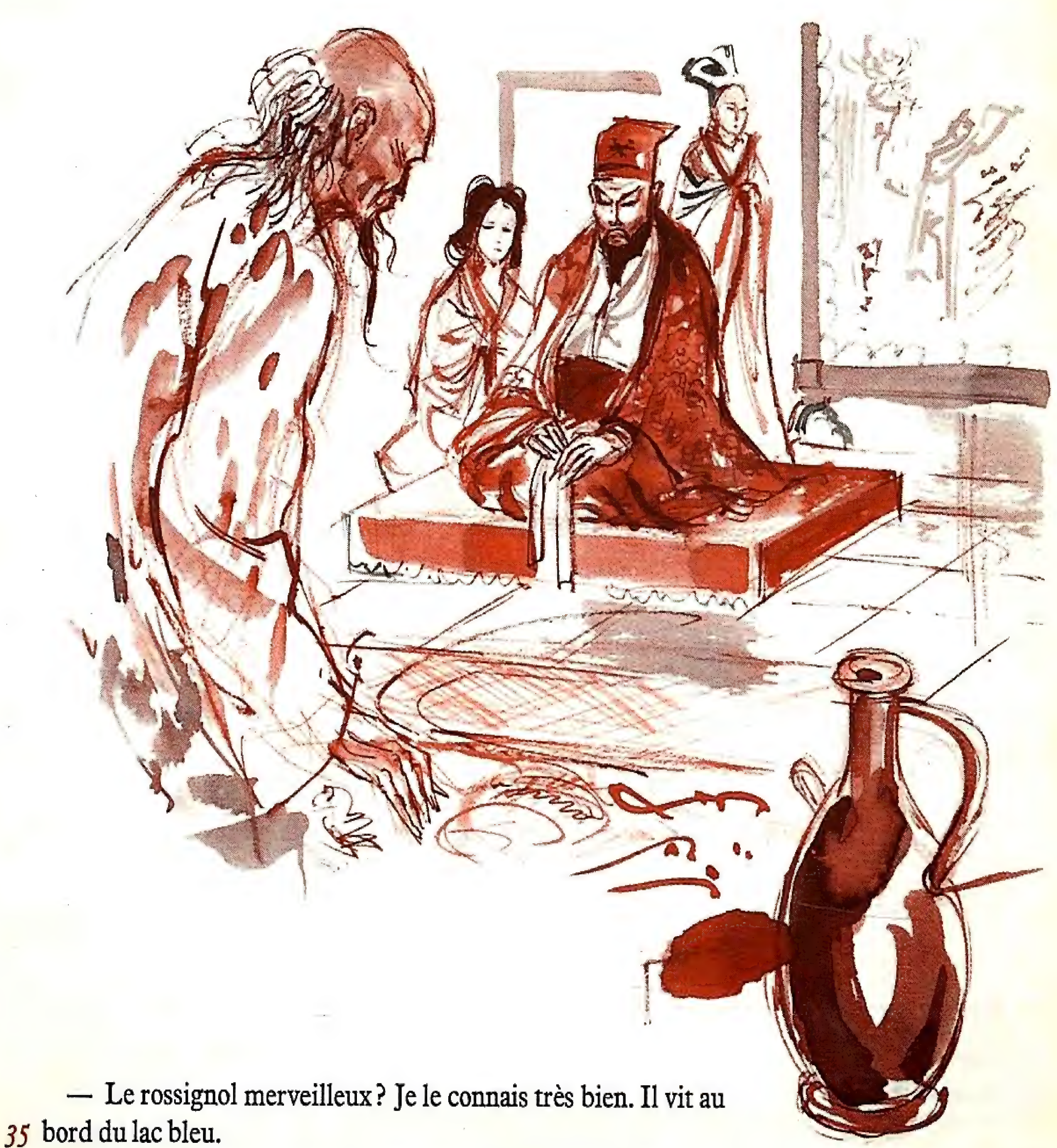
L'empereur de Chine ajouta :

— Je désire que ce rossignol vienne chanter pour moi ce soir.

Le chambellan courut à travers tout le palais de porcelaine en demandant :

— Savez-vous où se trouve le rossignol merveilleux ?

Personne ne connaissait le rossignol. Il trouva enfin, dans les cuisines du palais, une pauvre fille qui lui dit :



— Le rossignol merveilleux ? Je le connais très bien. Il vit au bord du lac bleu.

— Petite fille de cuisine, dit aussitôt le chambellan, si tu fais voir ce rossignol à l'empereur de Chine, tu auras une bonne place dans le palais.

Ils partirent donc vers le lac bleu. Et la petite fille de cuisine s'écria tout à coup :

— Le voici, tout là-haut dans les branches.

Et elle parla au rossignol :

— Beau petit oiseau gris, l'empereur de Chine voudrait t'entendre chanter.

Et le chambellan, sans faire « pfuit », dit en faisant la révérence :

— Notre grand empereur vous invite à une fête qui aura lieu ce soir.

Le rossignol accepta aussitôt l'invitation.

Il y eut de grands préparatifs pour cette fête. Des centaines de petites lampes brillaient et se reflétaient dans les murs de porcelaine. Des milliers de fleurs et de clochettes d'argent ornaient les couloirs. Et les invités faisaient si bien tinter ces clochettes, en les touchant avec leurs robes de soie, qu'on ne s'entendait plus parler... Oui, ce serait une belle fête...

L'empereur de Chine aux habits de soie et d'or était assis au milieu de la grande salle. Il avait fait placer auprès de lui un perchoir d'argent pour le rossignol. La petite fille de cuisine, qui était devenue une « demoiselle de cuisine », était à une place d'honneur.

Le rossignol se mit à chanter. Son chant fut si beau que l'empereur pleura de bonheur et dit :

— Ce petit oiseau gris habitera désormais dans mon palais.

Le rossignol merveilleux eut alors une cage d'or. Douze serviteurs le promenaient trois fois par jour en le tenant attaché par des fils d'argent et de soie. Le rossignol était si content de rendre heureux l'empereur de Chine qu'il ne regrettait pas sa liberté. Toute la ville parlait de l'oiseau.

(à suivre)

I. LE CONTE

1. **Le cadre :**
   a) où se passe l'histoire ?
   b) relevez les passages qui montrent le luxe du cadre, la richesse des habits.
2. **Le rossignol :**
   a) pourquoi est-ce un rossignol de conte ?
   b) quel contraste y a-t-il entre son plumage et les vêtements des habitants du palais ?
   c) pour quelle raison accepte-t-il de demeurer auprès de l'empereur de Chine ? qu'en pensez-vous ?
3. **L'empereur et son chambellan :** relevez les phrases qui donnent des indications sur leur caractère.
4. Comment expliquez-vous que, dans tout le palais, seule, une fille de cuisine connaisse le rossignol ?

II. A PARTIR DU CONTE

5. Aimez-vous les contes ? Dites pourquoi.
6. Parlez-nous d'une fête qui vous a enchanté(e).

41 | Le rossignol (2)

UN jour, un inventeur apporta à l'empereur un paquet qui contenait un rossignol mécanique couvert de diamants. Quand on le remontait, il balançait sa queue et chantait l'une des chansons du vrai rossignol.

— C'est magnifique, dirent l'empereur et son chambellan.

Et ils décidèrent de faire chanter ensemble le jouet et l'oiseau vivant. Ce ne fut pas un succès. Le vrai rossignol, qui était poète, chantait toujours à sa fantaisie quelque chose de nouveau. Le jouet chantait une chanson toujours pareille. Mais les invités de l'empereur de Chine, qui n'étaient pas poètes, préférèrent le jouet, qui avait un plumage de brillants et qui chantait une chanson bien connue.

Quand on voulut écouter de nouveau l'oiseau vivant, il était parti. Personne n'avait vu qu'il s'était envolé par la fenêtre.

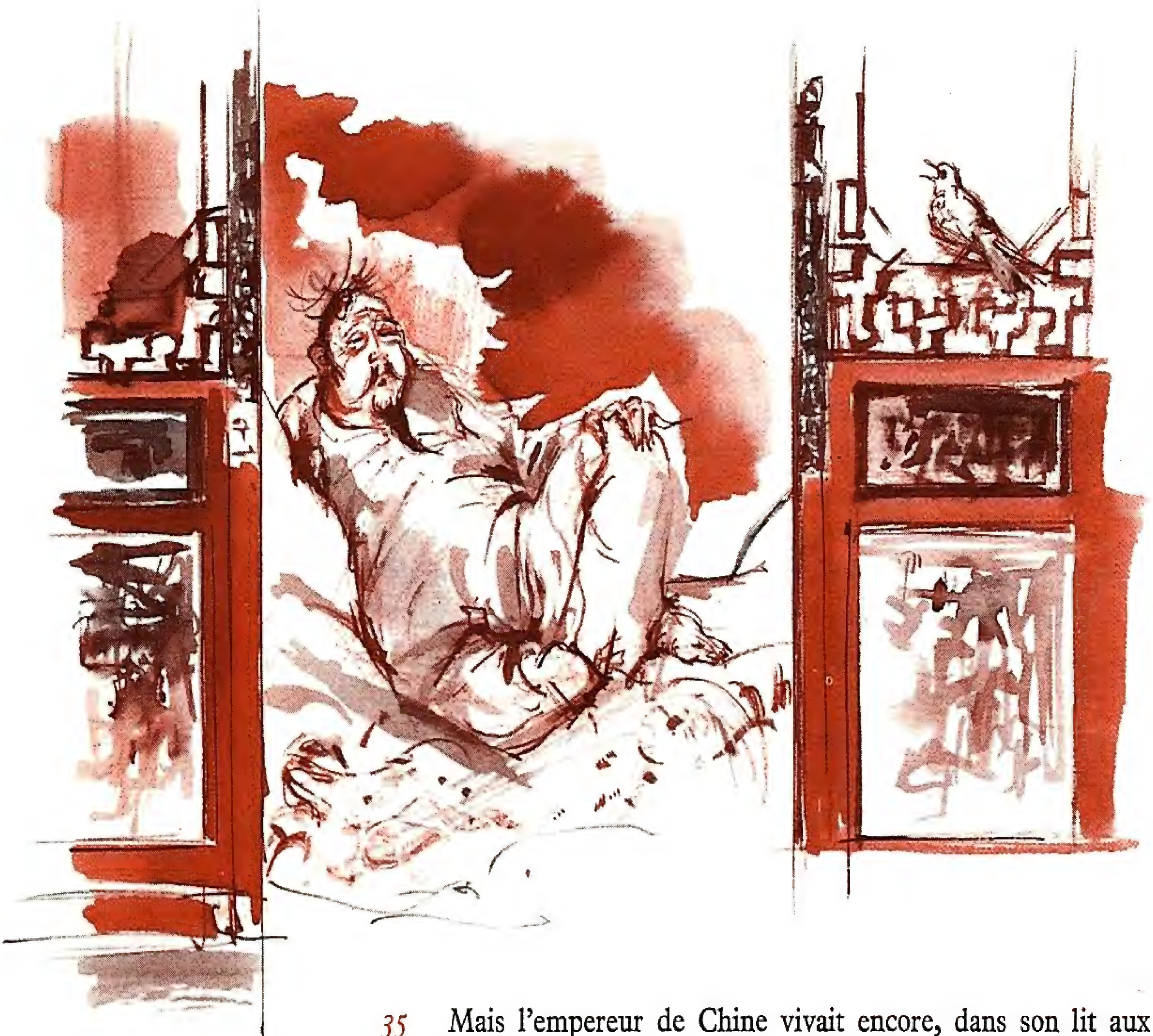
Le jouet remplaça l'oiseau vivant dans le palais de porcelaine. Il fut posé sur un coussin de soie et on l'appela « Le grand chanteur impérial ».

Tout le peuple chinois connaissait le chant du beau jouet, les petits garçons de la rue le chantaient eux-mêmes : « Zi-zi-zi ! Clac-clac-clac ! »

Mais un soir, au bout d'un an, il y eut tout à coup un petit bruit à l'intérieur de l'oiseau : toutes les roues se mirent à tourner très vite, puis la musique s'arrêta. Le médecin de l'empereur de Chine ne put rien faire. Qu'aurait-il pu faire, ce médecin pour rhumes et bronchites *? Le meilleur horloger de la ville dit que la mécanique était tout à fait usée et qu'on ne pourrait jamais remplacer les petites roues dentées.

Alors tout le peuple de Chine eut beaucoup de chagrin. Et il y eut aussi un autre grand malheur : l'empereur aux habits de soie et d'or tomba très malade.

Il tomba si malade, l'empereur de Chine, que son chambellan répondait seulement « pfuit » quand on lui demandait des nouvelles de son maître. Il avait l'air de dire, ce chambellan : il serait temps de choisir un autre empereur...



Mais l'empereur de Chine vivait encore, dans son lit aux rideaux de velours garnis de pompons d'or. Il regardait son rossignol mécanique et lui disait d'une voix faible : « De la musique, de la musique ! » L'oiseau restait muet.

Le rossignol mécanique ne répondait pas au vieil empereur malade. Soudain, la plus douce des chansons entra par la fenêtre. C'était celle du rossignol vivant du lac bleu. Le vieil empereur de Chine se sentit tout de suite mieux portant.

— Continue, petit rossignol, continue, demanda-t-il.

Le petit oiseau gris continua, après avoir dit :

— Dors pendant que je vais chanter une berceuse. Demain, tu t'éveilleras en bonne santé.

Le soleil se mit à briller ; l'empereur de Chine s'éveilla tout heureux, comme s'il n'avait jamais été malade. Il était si heureux qu'il dit :

— Petit rossignol vivant, tu resteras toujours avec moi. Quant à l'oiseau mécanique, je le casserai en mille morceaux.

Le rossignol vivant répondit aussitôt :

— Ce jouet a fait ce qu'il a pu pour te donner de la joie. Garde-le avec soin. Pour moi, je te promets de venir chanter tous les jours, pour toi tout seul, à ta fenêtre. Je te dirai aussi les joies et les peines du peuple de Chine : celles du pêcheur, celles du paysan de la rizière *. Grâce à moi, tu connaîtras ceux qui t'aiment, et je te ferai connaître ceux qui t'aiment beaucoup mieux que ton chambellan avec son « pfuit ».

— Merci, dit l'empereur tout étonné de la sagesse * du petit oiseau.

Le chambellan et les serviteurs entrèrent alors dans la chambre du grand malade. Ils furent bien étonnés de trouver un empereur à très bonne mine qui les reçut fort fraîchement * en leur disant tout simplement : « Bonjour. »

ANDERSEN
Contes
Adaptation de Martine BEAUREGARD
Éd. ISTRA

I. LE CONTE

1. **Le rossignol mécanique :**
   a) quelles différences y a-t-il entre le rossignol mécanique et le rossignol vivant ?
   b) pourquoi les courtisans le préfèrent-ils à l'oiseau vivant (l. 9) ?
   c) pour quelle raison s'est-il arrêté de chanter ?
   d) comment expliquez-vous qu'on ne puisse pas le réparer ?
2. **Le chambellan** : où montre-t-il son hypocrisie ?
3. **Le rossignol vivant :**
   a) à votre avis, pourquoi a-t-il quitté le palais (l. 14) ?
   b) où se montre-t-il plus raisonnable que l'empereur de Chine ?
   c) montrez que son amitié et son chant ont sauvé l'empereur.
   d) dans quel but tient-il à informer chaque matin l'empereur de Chine sur son peuple ?

II. A PARTIR DU CONTE

4. Aimez-vous que les animaux parlent ? Pourquoi ?
5. Aimez-vous chanter ou entendre chanter... jouer ou écouter de la musique ? Essayez de dire pourquoi.

42 la légende du rossignol

Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché secouait les hannetons endormis à l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de sept heures, sept heures et demie, n'importe où, souvent dans les vignes en fleur qui sentent le réséda *, et ne faisait qu'un somme jusqu'au lendemain.

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment *, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis [1]. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles [2] cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si dru *, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes...

1. *Torticolis* : ici, inclinaison de la tête.
2. *Vrilles de la vigne* : feuilles très allongées qui permettent à la vigne de se fixer.

« *J'ai vu chanter un rossignol sous la lune...* » (JACANA).



Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix de mille peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient.

Dès la nuit suivante, il chanta, pour se tenir éveillé :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...
Je ne dormirai plus!
Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Il varia son thème [3], l'enguirlanda de vocalises *, s'éprit * de sa voix, devint ce chanteur éperdu [4], enivré * et haletant *, qu'on écoute avec le désir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas épié. Il s'interrompt parfois, le col penché, comme pour écouter en lui le prolongement d'une note éteinte... Puis il reprend de toute sa force, gonflé, la gorge renversée, avec un air d'amoureux désespoir. Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire. Mais moi, j'entends encore à travers les notes d'or, les sons de flûte grave, les trilles [5] tremblés et cristallins, les cris purs et vigoureux, j'entends encore le premier chant naïf [6] et effrayé du rossignol pris aux vrilles de la vigne :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

3. *Thème :* ici, le motif de son chant.
4. *Éperdu :* égaré, affolé.
5. *Trilles :* battements rapides sur deux notes.
6. *Naïf :* ici, simple.

COLETTE
Les vrilles de la vigne
Éd. Hachette (Le livre de poche)

I. LA LÉGENDE

1. Autrefois, en quoi le rossignol ressemblait-il aux autres oiseaux ?
2. Quelle mésaventure arriva au rossignol ?
3. Pourquoi le rossignol jura-t-il de ne plus dormir au printemps et de chanter pendant la nuit ?
4. Montrez que cette légende explique...
   a) certaines habitudes du rossignol ; lesquelles ?
   b) la beauté et la variété de son chant.
5. Où voit-on que Colette a observé le rossignol avec toute sa sympathie et a su goûter son talent de chanteur ?

II. A PARTIR DE LA LÉGENDE

6. Avez-vous entendu chanter le rossignol ? Racontez...
7. Regardez vivre un oiseau et faites part de vos observations.
8. Aimez-vous chanter ? écouter chanter ? jouer ou écouter de la musique ? Essayez de dire pourquoi.

43 | Le problème (1)

Delphine et Marinette sont deux filles de fermiers. Comme dans les contes et les fables, les bêtes de la ferme parlent et raisonnent.

Les parents posèrent leurs outils contre le mur et, poussant la porte, s'arrêtèrent au seuil * de la cuisine. Assises l'une à côté de l'autre, en face de leurs cahiers de brouillons, Delphine et Marinette leur tournaient le dos. Elles suçaient le bout de leur porte-plume et leurs jambes se balançaient sous la table.

— Alors ? demandèrent les parents. Il est fait, ce problème ?

Les petites devinrent rouges. Elles ôtèrent les porte-plume de leurs bouches.

Pas encore, répondit Delphine avec une pauvre voix. Il est difficile. La maîtresse nous avait prévenus.

— Du moment que la maîtresse vous l'a donné, c'est que vous pouvez le faire. Mais avec vous, c'est toujours la même chose. Pour s'amuser, jamais en retard, mais pour travailler, plus personne et pas plus de tête que mes sabots. Il va pourtant falloir que ça change. Regardez-moi ces deux grandes bêtes de dix ans. Ne pas pouvoir faire un problème.

— Il y a déjà deux heures qu'on cherche, dit Marinette.

— Eh bien, vous chercherez encore. Vous y passerez votre jeudi après-midi, mais il faut que le problème soit fait ce soir. Et si jamais il n'est pas fait, ah ! s'il n'est pas fait ! Tenez, j'aime autant ne pas penser à ce qui pourrait vous arriver.

Les parents étaient si en colère à l'idée que le problème pourrait n'être pas fait le soir, qu'ils s'avancèrent de trois pas à l'intérieur de la cuisine. Se trouvant ainsi derrière le dos des petites, ils tendirent le cou par-dessus leurs têtes et, tout d'abord, restèrent muets d'indignation. Delphine et Marinette avaient dessiné, l'une un pantin qui tenait toute une page de son cahier de brouillons, l'autre une maison avec une cheminée qui fumait, une mare où nageait un canard et une très longue route au bout de laquelle le facteur arrivait à bicyclette. Recroquevillées * sur leurs chaises, les petites n'en menaient pas large [1]. Les parents se mirent à crier, disant que c'était

1. *Les petites n'en menaient pas large* : se trouvaient dans une mauvaise situation.

incroyable et qu'ils n'avaient pas mérité d'avoir des filles pareilles. Et ils arpentaient la cuisine en levant les bras et s'arrêtaient de temps en temps pour taper du pied sur le carreau. Ils faisaient tant de bruit que le chien couché sous la table, aux pieds des petites, finit par se lever et vint se planter devant eux. C'était un berger briard[2] qui les aimait beaucoup, mais qui aimait encore bien plus Delphine et Marinette.

— Voyons, parents, vous n'êtes pas raisonnables, dit-il. Ce n'est pas de crier ni de taper du pied qui va nous avancer dans le problème. Et d'abord, à quoi bon rester ici à faire des problèmes quand il fait si beau dehors? Les pauvres petites seraient bien mieux à jouer.

— C'est ça. Et plus tard, quand elles auront vingt ans, qu'elles seront mariées, elles seront si bêtes que leurs maris se moqueront d'elles.

— Elles apprendront à leurs maris à jouer à la balle et à saute-mouton. N'est-ce pas, petites?

— Oh! oui, dirent les petites.

— Silence, vous! crièrent les parents. Et au travail. Vous devriez avoir honte. Deux grandes sottes qui ne peuvent même pas faire un problème.

— Vous vous faites trop de souci, dit le chien. Si elles ne peuvent pas faire leur problème, eh bien, que voulez-vous, elles ne peuvent pas. Le mieux est d'en prendre son parti[3]. C'est ce que je fais.

— Au lieu de perdre leur temps à des gribouillages... Mais en voilà assez. On n'a pas de comptes à rendre au chien. Allons-nous-en. Et vous, tâchez de ne pas vous amuser. Si le problème n'est pas fait ce soir, tant pis pour vous.

Sur ces mots, les parents quittèrent la cuisine, ramassèrent leurs outils et partirent pour les champs sarcler[4] des pommes de terre. Penchées sur leurs cahiers de brouillon, Delphine et Marinette sanglotaient. Le chien vint se placer entre leurs deux chaises et, posant ses deux pattes de devant sur la table, leur passa plusieurs fois sa langue sur les joues.

— Est-ce qu'il est vraiment difficile ce problème?

— S'il est difficile! soupira Marinette. C'est bien simple. On n'y comprend rien.

— Si je savais de quoi il s'agit, dit le chien, j'aurais peut-être une idée.

2. *Briard :* originaire de la Brie.

3. *D'en prendre son parti :* de l'accepter.

4. *Sarcler :* arracher les mauvaises herbes

— Je vais te lire l'énoncé, proposa Delphine. « Les bois de la commune ont une étendue de seize hectares *. Sachant qu'un are * est planté de trois chênes, de deux hêtres et d'un bouleau, combien les bois de la commune contiennent-ils d'arbres de chaque espèce ? »

— Je suis de votre avis, dit le chien, ce n'est pas un problème facile. Et d'abord, qu'est-ce que c'est qu'un hectare ?

— On ne sait pas très bien, dit Delphine qui, étant l'aînée des petites, était aussi la plus savante. Un hectare, c'est à peu près comme un are, mais pour dire lequel est le plus grand, je ne sais pas. Je crois que c'est l'hectare.

— Mais non, protesta Marinette. C'est l'are le plus grand.

— Ne vous disputez pas, dit le chien. Que l'are soit plus grand ou plus petit, c'est sans importance. Occupons-nous plutôt du problème. Voyons : « Les bois de la commune... »

Ayant appris l'énoncé par cœur, il y réfléchit très longtemps. Parfois, il faisait remuer ses oreilles, et les petites avaient un peu d'espoir, mais il dut convenir [5] que ses efforts n'avaient pas abouti.

— Ne vous découragez pas. Le problème a beau être difficile, on en viendra à bout. Je vais réunir toutes les bêtes de la maison. A nous tous, on finira par trouver la solution.

(à suivre)

5. *Convenir* : avouer.

I. LE CONTE

1. Les parents :

a) énumérez leurs reproches ; vous paraissent-ils justifiés ?
b) comprenez-vous leur indignation (l. 26) ?
c) sont-ils vraiment méchants ?
d) où vont-ils à la fin de la scène ? quel exemple donnent-ils ainsi à leurs enfants ?
e) montrez qu'ils parlent comme tous les parents.

2. Delphine et Marinette :

a) relevez les détails et les répliques qui les rendent bien vivantes.
b) sont-elles bonnes en mathématique ?

3. Le chien :

a) son intervention n'est-elle pas surprenante (l. 40) ?
b) montrez qu'il soutient les enfants ; que pensez-vous des conseils qu'il donne aux parents ?
c) au sujet du problème, quelle erreur commet-il ?
d) quelle est sa principale qualité ?

4. Relevez les passages qui vous ont paru les plus amusants.

II. A PARTIR DU CONTE

5. Répondez à la question du chien : « qu'est-ce qu'un hectare ? » et faites le problème.

44 Le problème (2)

Le chien sauta par la fenêtre, alla trouver le cheval qui broutait dans le pré et lui dit :

— Les bois de la commune ont une étendue de seize hectares.

— C'est bien possible, dit le cheval, mais je ne vois pas en quoi la chose m'intéresse.

Le chien lui ayant expliqué en quel ennui se trouvaient les deux petites, il manifesta * aussitôt une grande inquiétude et fut également d'avis de proposer le problème à toutes les bêtes de la ferme. Il se rendit dans la cour et, après avoir poussé trois hennissements *, se mit à jouer des claquettes * en dansant des quatre sabots sur les planches de voiture, qui résonnaient comme un tambour. A son appel, accoururent de toutes parts les poules, les vaches, les bœufs, les oies, le cochon, le canard, les chats, le coq, les veaux, et se rangèrent en demi-cercle sur trois rangs devant la maison. Le chien se mit à la fenêtre entre les deux petites et, leur ayant expliqué ce qu'on attendait d'eux, donna l'énoncé du problème :

« Les bois de la commune ont une étendue de seize hectares. » Les bêtes réfléchissaient en silence et le chien se tournait vers les petites avec des clins d'yeux pour leur donner à entendre qu'il était plein d'espoir. Mais bientôt s'élevèrent parmi les bêtes des murmures découragés. Le canard lui-même, sur lequel on comptait beaucoup, n'avait rien trouvé et les oies se plaignaient d'avoir mal à la tête.

— C'est trop difficile, disaient les bêtes. Ce n'est pas un problème pour nous. On n'y comprend rien. Moi, j'abandonne.

— Ce n'est pas sérieux, s'écria le chien. Vous n'allez pas laisser les petites dans l'embarras. Réfléchissez encore.

— A quoi bon se casser la tête, grogna le cochon, puisque ça ne sert à rien.

— Naturellement, dit le cheval, tu ne veux rien faire pour les petites. Tu es du côté des parents.

— Pas vrai! je suis pour les petites. Mais, j'estime qu'un problème comme celui-là...

— Silence!



Les bêtes se remirent à chercher la solution du problème des bois, mais sans plus de résultat que la première fois. Les oies avaient de plus en plus mal à la tête. Les vaches commençaient à somnoler. Le cheval, malgré toute sa bonne volonté, avait des distractions et tournait la tête à droite et à gauche. Comme il regardait du côté du pré, il vit arriver dans la cour une petite poule blanche.

— Ne vous pressez pas, dit-il. Alors, non? Vous n'avez pas entendu le signal du rassemblement?

— J'avais un œuf à pondre, répondit-elle d'un ton sec. Vous ne prétendez pas m'empêcher de pondre, j'espère.

Elle entra dans le cercle des bêtes et, après avoir pris place au premier rang, parmi les autres poules, elle s'informa du motif de la réunion. Le chien, que le découragement commençait à gagner, ne jugeait guère utile de la renseigner. Il

ne croyait pas du tout qu'elle pût réussir là où avaient échoué tous les autres. Consultées, Delphine et Marinette, par égard pour elle, décidèrent de la mettre au courant. Le chien recommença ses explications et, une fois de plus, récita l'énoncé du problème :

— Les bois de la commune ont une étendue de seize hectares...

— Eh bien, je ne vois pas ce qui vous arrête, dit la petite poule blanche lorsqu'il eut fini. Tout ça me paraît très simple.

Les petites étaient roses d'émotion et la regardaient avec un grand espoir. Cependant, les bêtes échangeaient des réflexions qui n'étaient pas toutes bienveillantes.

— Elle n'a rien trouvé. Elle veut se rendre intéressante. Elle n'en sait pas plus que nous. Vous pensez, une petite poule de rien du tout.

— Voyons, laissez-la parler, dit le chien. Silence, cochon et vous, les vaches, silence aussi. Alors, qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Je vous répète que c'est très simple, répondit la petite poule blanche, et je m'étonne que personne n'y ait pensé. Les bois de la commune sont tout près d'ici. Le seul moyen de savoir combien il y a de chênes, de hêtres et de bouleaux, c'est d'aller les compter.

Marcel AYMÉ
Les Contes du Chat perché
Éd. GALLIMARD

I. LE CONTE

1. **Les bêtes :** trouvez dans ce conte un trait de caractère propre à chacune d'elles.
2. **La poule blanche :**
   a) « *Tout ça me paraît très simple.* » La réponse de la poule blanche était-elle attendue ?
   b) quels sentiments fait-elle naître chez les petites filles et chez les bêtes ?
   c) citez un passage qui montre que la poule blanche est tout à fait sûre d'elle.
3. **La solution** (dernières lignes) : croyez-vous que ce soit la solution du problème posé par la maîtresse ? Expliquez votre réponse.

II. A PARTIR DU CONTE

4. Le lendemain, en classe, Delphine est appelée au tableau pour résoudre le problème. Imaginez la scène entre la maîtresse, Delphine et les autres élèves.

45 Tistou *les pouces verts*

Tistou est un garçon qui a un pouvoir extraordinaire : grâce à ses pouces verts, il fait fleurir tout ce qu'il touche. En visite dans un hôpital, il s'étonne de ne pas trouver gai un endroit où on empêche le mal de passer.

Le docteur ouvrit la porte de la chambre qu'occupait la petite fille malade.

— Je te laisse, Tistou, tu viendras me retrouver tout à l'heure dans mon bureau, dit le docteur Mauxdivers.

Tistou entra.

— Boujour, dit-il à la petite fille malade.

Elle lui parut très jolie, mais bien pâle. Ses cheveux se déroulaient, noirs, sur l'oreiller. Elle avait à peu près le même âge que Tistou.

— Bonjour, répondit-elle poliment, sans bouger la tête. Elle regardait fixement le plafond.

Tistou s'assit auprès du lit, son chapeau blanc sur les genoux.

— Le docteur Mauxdivers m'a dit que tes jambes ne marchaient pas. Vont-elles mieux depuis que tu es ici ?

— Non, répondit la petite fille toujours aussi poliment ; mais cela n'a pas d'importance.

— Pourquoi ? demanda Tistou.

— Parce que je n'ai nulle part où aller.

— Moi, j'ai un jardin, dit Tistou pour dire quelque chose.

— Tu as de la chance. Si j'avais un jardin, peut-être aurais-je envie de guérir pour aller m'y promener.

Tistou aussitôt regarda ses pouces : « S'il n'y a que cela pour lui faire plaisir... »

Il demanda encore :

— Tu ne t'ennuies pas trop ?

— Pas trop. Je regarde le plafond, Je compte les petites fentes qu'il y a dedans.

« Des fleurs, ce serait mieux », pensa Tistou. Et il se mit à appeler intérieurement : « Coquelicots, coquelicots !... Boutons-d'or, pâquerettes, jonquilles ! »

Les graines entrèrent sans doute par la fenêtre, à moins que Tistou ne les ait apportées sous ses chaussures.

— Tu n'es pas malheureuse, au moins ?

— Pour savoir si on est malheureux, répondit la petite fille, il faut avoir été heureux. Moi, je suis née malade.

Tistou comprit que la tristesse de l'hôpital se cachait dans cette chambre, dans la tête de cette petite fille. Il en devenait tout triste lui-même.

— Tu reçois des visites ?

— Beaucoup. Le matin, avant le petit déjeuner, je vois la sœur-thermomètre. Et puis le docteur Mauxdivers vient ; il est très gentil, il me parle très doucement et il me donne un berlingot. A l'heure du déjeuner, c'est le tour de la sœur-pilules ; puis avec mon goûter, je vois entrer la sœur-aux-piqûres-qui-font-mal. Et après vient un monsieur en blanc qui prétend que mes jambes vont mieux. Il les attache avec des ficelles pour les faire bouger. Tous, ils disent que je vais guérir. Mais moi, je regarde le plafond ; lui, au moins, il ne me raconte pas de mensonges.



Tandis qu'elle parlait, Tistou s'était levé et s'affairait autour du lit.

« Pour que cette petite fille guérisse, il faut qu'elle ait envie de voir un lendemain, c'est clair, songeait-il. Une fleur, avec sa manière de se déplier, de ménager des surprises pourrait sûrement l'aider. Une fleur qui pousse, c'est une vraie devinette, qui recommence tous les matins. Un jour, elle entrouvre un bouton, le jour d'après elle défroisse une feuille verte comme une petite grenouille, et puis après elle déroule un pétale... A attendre chaque jour la surprise, cette petite fille oubliera peut-être sa maladie... »

Les pouces de Tistou ne chômaient * pas.

— Moi, je crois que tu vas guérir, dit-il.

— Toi aussi, tu le crois ?

— Oui, oui, je t'assure. Au revoir.

— Au revoir, répondit poliment la petite fille malade. Tu as bien de la chance d'avoir un jardin.

Le docteur Mauxdivers attendait Tistou derrière son grand bureau nickelé, encombré de gros livres.

— Alors, Tistou, demanda-t-il, qu'as-tu appris aujourd'hui ? Que sais-tu de la médecine ?

— J'ai appris, répondit Tistou, que la médecine ne peut pas grand-chose contre un cœur triste. J'ai appris que, pour guérir, il faut avoir envie de vivre. Docteur, est-ce qu'il n'y a pas de pilules pour donner de l'espoir ?

Le docteur Mauxdivers fut étonné de trouver tant de sagesse [1] chez un si petit garçon.

— Tu as appris tout seul, dit-il, la première chose que doit savoir un médecin.

— Et la seconde, docteur ?

— C'est que pour bien soigner les hommes, il faut les aimer beaucoup.

Mais le docteur Mauxdivers fut encore bien plus étonné le lendemain, lorsqu'il entra dans la chambre de la petite fille. Celle-ci souriait ; elle s'était réveillée en plein champ.

Des narcisses * poussaient autour de la table de nuit ; la couverture était devenue un édredon de pervenches * ; de la folle avoine * moussait sur la carpette. Et puis la fleur, la fleur à laquelle Tistou avait donné tous ses soins, une rose merveilleuse, qui ne cessait de se transformer, d'épanouir une feuille ou un bourgeon, la fleur montait à la tête du lit, le long de l'oreiller. La petite fille ne regardait plus le plafond ; elle contemplait la fleur.

Le soir même, ses jambes commencèrent à remuer. La vie lui plaisait.

1. *Sagesse :* ici, bon sens, raison.

Maurice DRUON
Tistou les pouces verts.
Éd. G. P.

I. LE CONTE

1. La petite fille :

a) pourquoi ne guérit-elle pas ?
b) se sent-elle vraiment malheureuse ?
c) pourquoi les gens de l'hôpital — même gentils — ne lui apportent-ils aucun réconfort ?
d) pourquoi, le lendemain de la visite de Tistou, se met-elle à revivre ?

2. Tistou :

a) comment s'explique-t-il la tristesse de l'hôpital ?
b) quelle est son idée ?
c) à quoi emploie-t-il son pouvoir surnaturel ?
d) auprès de la petite malade, quelles grandes vérités a-t-il apprises sur la maladie et la médecine ?

II. A PARTIR DU CONTE

3. Je vais vous raconter mon séjour à l'hôpital (ou à la clinique...)

4. Je suis allé à l'hôpital (ou dans une clinique) rendre visite à un malade, je vais vous dire comment ça s'est passé.

5. J'ai été malade ; maman a fait venir le médecin ; je vais vous raconter sa visite.

6. Racontez une visite médicale — ou une séance de vaccination à votre école.

46 | LA QUATRIÈME PLANÈTE

L'aviateur Antoine de Saint-Exupéry imagine qu'au cours d'une panne dans le désert il rencontre un petit prince qui lui raconte son histoire. Déçu par sa belle amie la rose, le petit prince a quitté sa minuscule planète à la recherche d'une amitié parfaite. Après avoir visité en vain trois planètes, il atterrit sur une quatrième.

La quatrième planète était celle du businessman[1]. Cet homme était si occupé qu'il ne leva même pas la tête à l'arrivée du petit prince.

— Bonjour, lui dit celui-ci. Votre cigarette est éteinte.

— Trois et deux font cinq. Cinq et sept douze. Douze et trois quinze. Bonjour. Quinze et sept vingt-deux. Vingt-deux et six vingt-huit. Pas le temps de la rallumer. Vingt-six et cinq trente et un. Ouf! Ça fait donc cinq cent-un millions six cent-vingt-deux mille sept cent-trente et un.

— Cinq cents millions de quoi?

— Hein? Tu es toujours là? Cinq cent-un millions de... je ne sais plus... j'ai tellement de travail! Je suis sérieux, moi, je ne m'amuse pas à des balivernes *! Deux et cinq sept...

— Cinq cent-un millions de quoi, répéta le petit prince qui jamais de sa vie n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.

Le businessman leva la tête :

— Depuis cinquante-quatre ans que j'habite cette planète-ci, je n'ai été dérangé que trois fois. La première fois ç'a été, il y a vingt-deux ans, par un hanneton qui était tombé dieu sait d'où. Il répandait un bruit épouvantable, et j'ai fait quatre erreurs dans une addition. La seconde fois ç'a été, il y a onze ans, par une crise de rhumatisme. Je manque d'exercice. Je n'ai pas le temps de flâner. Je suis sérieux, moi. La troisième fois... la voici! Je disais donc cinq cent-un millions...

— Millions de quoi?

1. *Businessman* : mot anglais, homme d'affaires.

Le businessman comprit qu'il n'était point d'espoir de paix :

— Millions de ces petites choses que l'on voit quelquefois dans le ciel.

— Des mouches ?

— Mais non, des petites choses qui brillent.

— Des abeilles ?

— Mais non. Des petites choses dorées qui font rêvasser les fainéants. Mais je suis sérieux, moi ! Je n'ai pas le temps de rêvasser.

— Ah ! des étoiles ?

— C'est bien ça. Des étoiles.

— Et que fais-tu de cinq cents millions d'étoiles ?

— Cinq cent-un millions six cent-vingt-deux mille sept cent trente et un. Je suis sérieux, moi, je suis précis.

— Et que fais-tu de ces étoiles ?

— Ce que j'en fais ?

— Oui.

— Rien. Je les possède.

— Tu possèdes les étoiles ?

— Oui.

— Mais j'ai déjà vu un roi qui...

— Les rois ne possèdent pas. Ils « règnent » sur. C'est très différent.

— Et à quoi cela te sert-il de posséder les étoiles ?

— Ça me sert à être riche.

— Et à quoi cela te sert-il d'être riche ?

— A acheter d'autres étoiles, si quelqu'un en trouve...

— Comment peut-on posséder les étoiles ?

— A qui sont-elles ? riposta, grincheux *, le businessman.

— Je ne sais pas. A personne.

— Alors, elles sont à moi, car j'y ai pensé le premier.

— Ça suffit ?

— Bien sûr. Quand tu trouves un diamant qui n'est à personne, il est à toi. Quand tu trouves une île qui n'est à personne, elle est à toi. Quand tu as une idée le premier, tu la fais breveter [2] : elle est à toi. Et moi je possède les étoiles, puisque jamais personne avant moi n'a songé à les posséder.

— Ça c'est vrai, dit le petit prince. Et qu'en fais-tu ?

— Je les gère. Je les compte et je les recompte, dit le businessman. C'est difficile. Mais je suis un homme sérieux !

2. *Breveter :* protéger par un brevet.



Le petit prince, dans le désert, raconte son histoire à l'aviateur.

Le petit prince n'était pas satisfait encore.

— Moi, si je possède un foulard, je puis le mettre autour de mon cou et l'emporter. Moi, si je possède une fleur, je puis cueillir ma fleur et l'emporter. Mais tu ne peux pas cueillir les étoiles !

— Non, mais je puis les placer en banque.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que j'écris sur un petit papier le nombre de mes étoiles. Et puis j'enferme à clef ce papier-là dans un tiroir.

— Et c'est tout ?

— Ça suffit !

C'est amusant, pensa le petit prince. C'est assez poétique. Mais ce n'est pas très sérieux.

Le petit prince avait sur les choses sérieuses des idées très différentes des idées des grandes personnes.

— Moi, dit-il encore, je possède une fleur que j'arrose tous les jours. Je possède trois volcans que je ramone toutes les semaines. Car je ramone aussi celui qui est éteint. On ne sait jamais. C'est utile à mes volcans, et c'est utile à ma fleur, que je les possède. Mais tu n'es pas utile aux étoiles...

Le businessman ouvrit la bouche mais ne trouva rien à répondre, et le petit prince s'en fut.

« Les grandes personnes sont décidément tout à fait extraordinaires », se disait-il simplement en lui-même durant le voyage.

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY
Le Petit Prince
Éd. GALLIMARD

I. LE CONTE

1. L'homme d'affaires :

a) à quoi passe-t-il son temps ?
b) à quoi cela lui sert-il ?
c) est-il utile ?
d) pourquoi se juge-t-il sérieux ?

2. Le petit prince :

a) qu'est-ce qui l'étonne ?
b) pourquoi le petit prince ne juge pas l'homme d'affaires sérieux ?

3. Montrez que la dureté de l'homme d'affaires s'oppose à la gentillesse du petit prince.

4. Relevez les passages qui vous ont paru les plus charmants.

II. A PARTIR DU CONTE

5. Le petit prince visite la planète Terre ; essayez d'imaginer une de ses rencontres.

(FOTOGRAM) ▶


5| ROMANS POLICIERS

47 Le jeune homme à la corne de bicyclette (1)

Émile est un jeune Allemand. Sa maman, veuve et pauvre, l'envoie à Berlin chez sa grand-mère. Dans le compartiment de chemin de fer où il s'est endormi d'un lourd sommeil, il s'aperçoit, à son réveil, qu'on lui a volé son argent. Ce ne peut être que son vis-à-vis, l'homme au chapeau melon. Émile réussit à le reconnaître dans la foule et à le filer.

Au coin de la Kaiserallee et de la rue Trautenau, l'homme au chapeau melon quitta le tramway [1]. Émile l'aperçut, saisit sa valise et son bouquet de fleurs, dit au monsieur qui lisait son journal : « Je vous remercie encore infiniment, monsieur [2] ! » et il descendit vivement.

Le voleur passa devant la motrice, traversa les rails, et gagna le trottoir opposé. Le tramway s'en alla, laissant la rue libre, et Émile remarqua que son homme, après un instant d'hésitation, se dirigeait vers la terrasse d'un café.

Il s'agissait maintenant d'être prudent. Comme un détective, Émile s'orienta rapidement ; il aperçut au coin de la rue un kiosque * à journaux, et courut se cacher derrière. La cachette était de premier ordre, entre le kiosque et une colonne Morisse [3]. Émile posa sa valise, enleva sa casquette et s'épongea.

L'homme s'était assis à la terrasse du café, tout au bord ; il fumait une cigarette et paraissait ravi. Émile trouva odieux que le voleur fût si ravi tandis que le volé était dans le souci. Mais qu'y faire ?

Au fond, quel sens cela avait-il de se cacher derrière ce kiosque à journaux comme s'il eût été lui-même le voleur ? Était-il bien avancé de savoir l'homme assis au café Josty, dans la Kaiserallee, en train de boire de la bière blonde et de fumer une cigarette ? Si le coquin se levait, il faudrait recommencer à le poursuivre. Et si au contraire il choisissait de ne pas bouger, Émile serait obligé de rester planté là, derrière le kiosque, au besoin jusqu'à ce que lui poussât une longue barbe grise. Il ne

1. *Tramway :* l'action se situe en 1928.

2. *Monsieur :* il lui avait donné l'argent de son billet.

3. *Colonne Morisse :* colonne sur laquelle sont affichés les spectacles.

lui manquait plus vraiment que de voir surgir derrière lui un sergent de ville et de l'entendre dire : « Mon garçon, tes allures sont suspectes. Allez! suis-moi sans résistance. Sinon je serai obligé de te passer les menottes *. »

Tout à coup retentit juste derrière Émile un violent son de trompe. D'effroi il fit un bond de côté et, se retournant, il aperçut un jeune gamin qui riait en le regardant.

— Allons, mon vieux, te trouve pas mal! dit le gamin.

— Qui est-ce qui vient de corner derrière moi? demanda Émile.

— Eh ben! moi, mon vieux, naturellement! Tu viens sans doute de ton village? Sans cela, tu saurais depuis longtemps que j'ai une corne de bicyclette dans la poche de mon pantalon. Je suis connu comme le loup blanc ici.

— Et moi, je suis de Neustadt ; j'arrive de la gare.

— Ah! oui... de Neustadt? Ça se voit à ton costume!

— Retire ça tout de suite, toi! Ou bien je t'en applique une que tu sentiras!

— Là... mon vieux..., dit l'autre, conciliant * ; es-tu fâché? Il fait trop beau aujourd'hui pour boxer. Mais... si tu y tiens...

(à suivre)

I. LE RÉCIT

1. Émile et son voleur :

a) les soucis d'Émile lui font-ils oublier d'être poli (premier paragraphe) ?
b) montrez que c'est le volé qui est « *ravi* » et le voleur « *dans le souci* ».
c) Émile est-il poltron ?
d) vous est-il sympathique ? pourquoi ?

2. Le gamin :

a) montrez qu'il est malicieux, fanfaron, courageux.
b) pourquoi se moque-t-il d'Émile ?
c) vous paraît-il méchant ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

3. J'ai été victime d'un vol, je vais vous raconter dans quelles circonstances.

4. Je vais vous dire comment j'ai fait la connaissance de mon meilleur (ou ma meilleure) camarade.

48 Le jeune homme à la corne de bicyclette (2)

— Nous remettrons cela à plus tard, expliqua Émile. Je n'ai pas le temps en ce moment. Et il jeta un coup d'œil vers le café pour s'assurer que Grundeis y était toujours.

— J'aurais cru au contraire que tu en avais beaucoup. Monsieur s'installe avec sa valise et son bouquet de fleurs derrière le kiosque et joue tout seul à cache-cache! Il faut avoir à ce jeu-là un bon bout de temps à perdre.

— Non, dit Émile, je surveille un voleur.

— Quoi? Ai-je bien entendu : un voleur? Et qui a-t-il donc volé?

— Moi! dit Émile qui se sentit très fier. Dans le train. Pendant que je dormais. Cent quarante marks... que je devais remettre à ma grand-mère à Berlin. Puis il a quitté le wagon après son larcin * et il est descendu à la gare Zoo. Je l'ai suivi comme tu peux penser. Nous avons pris le tramway. Et maintenant le voilà assis là-bas à la terrasse de ce café, avec son chapeau melon. Il paraît d'excellente humeur.

— Eh bien! mon vieux, ça c'est merveilleux! s'écria le gamin. Tout à fait comme au ciné! Et qu'est-ce que tu comptes faire?

— Aucune idée! Rester derrière lui toujours. Pour le moment je ne vois pas plus loin.

— Préviens donc l'agent là-bas. Il l'arrêtera.

— Impossible. Chez nous à Neustadt je pourrais bien avoir des démêlés avec la justice. Peut-être même suis-je surveillé de près. Et si je...

— Compris, mon vieux!

— Et ma grand-mère m'attend à la gare de Friedrichstrasse.

Le gamin à la corne de bicyclette resta songeur un instant. Puis il dit :

— Écoute, je trouve cette histoire épatante! Parole d'honneur, épatante! Et si ça ne t'ennuie pas, vieux, je vais t'aider.



— Je te serais tellement reconnaissant!

— Dis donc, pas de bêtises! Ça va de soi, voyons! Je m'appelle Gustave.

— Et moi Émile.

Ils étaient enchantés l'un de l'autre et se donnèrent une bonne poignée de main.

— A l'ouvrage maintenant! dit Gustave; si nous ne faisons pas autre chose que piétiner ici, le bandit va nous échapper. As-tu encore un peu d'argent?

— Pas un centime.

Gustave appuya doucement sur sa corne, pour réveiller ses idées. Cela ne servit à rien.

— Si tu allais chercher un ou deux autres camarades? proposa Émile.

— L'idée est splendide, vieux! s'écria Gustave enthousiasmé. Je n'ai qu'à siffler et à corner un peu dans les cours; en un instant la boutique sera pleine.

— Vas-y, conseilla Émile. Mais reviens bien vite. Sinon notre coquin va s'enfuir de nouveau. Je devrai le suivre naturellement, et je serai à tous les diables quand tu reviendras.

— Compris, vieux. Je me dépêche. Compte sur moi. D'ailleurs notre bandit est bien installé là-bas devant un tas de bonnes choses. Il en a encore pour un moment. Allons, au revoir, Émile! Je suis à moitié fou de joie! Ça va être une splendide affaire.

Là-dessus, il s'esquiva *.

(à suivre)

I. LE RÉCIT

1. A votre avis, pourquoi Gustave a-t-il choisi de corner derrière Émile?
2. Comment s'explique le sentiment de fierté d'Émile (l. 11)?
3. Comment Gustave réagit-il au récit d'Émile? Pourquoi compare-t-il cette aventure à un spectacle de cinéma?
4. A votre avis, pourquoi Émile refuse-t-il de prévenir l'agent?
5. Pour quelles raisons les deux garçons sont-ils « *enchantés l'un de l'autre* »?
6. Quelle idée germe peu à peu dans l'esprit des deux garçons?

II. A PARTIR DU RÉCIT

7. Dessinez le voleur attablé à la terrasse du café.

49 Le jeune homme à la corne de bicyclette 3

ÉMILE se sentait merveilleusement soulagé. La guigne * reste la guigne, évidemment, mais trouver quelques camarades qui se mettent volontairement de votre côté, ce n'est pas une mince consolation.

Il surveillait attentivement le voleur qui se gobergeait [1] là-bas — sans doute avec les économies maternelles — et il n'avait qu'une inquiétude : si le bandit se levait et s'enfuyait, Gustave, et la corne, et tout le reste ne serviraient de rien.

Mais M. Grundeis lui fit le grand plaisir de rester à sa place. Évidemment s'il avait eu quelque soupçon de la conspiration * qui se resserrait autour de lui comme les mailles d'un filet, il eût au moins commandé quelque machine volante. Car la situation devenait de plus en plus brûlante.

Au bout de dix minutes, Émile entendit de nouveau le son de la trompe. Il se retourna et aperçut deux douzaines de gamins au moins, qui, conduits par Gustave, venaient à grands pas par la rue Trautenau.

« Halte, tout le monde! Eh bien! qu'en dis-tu? demanda Gustave, dont le visage rayonnait.

— Je suis touché, dit Émile, qui pour manifester sa joie lui envoya une bourrade *.

— Mes amis! Voici Émile de Neustadt. Je vous ai déjà raconté l'affaire. Là-bas, vous voyez, assis, ce cochon qui lui a volé son argent. Celui de droite, sur le bord de la terrasse, avec le melon sur le chef [2]. S'il nous échappe, nous ne sommes que des Jean Foutre [3]! Compris?

— Mais Gustave, nous allons le prendre! dit un gamin qui portait des lunettes.

— Celui-ci, c'est le Professeur », expliqua Gustave. Émile lui tendit la main.

Et toute la bande lui fut ensuite présentée à tour de rôle.

« A présent, dit le Professeur, il s'agit d'accélérer. Allons!

1. *Se gobergeait* : faisait bombance, prenait ses aises.

2. *Chef* : ici, tête.

3. *Jean Foutre* : incapables.



D'abord, amenez la monnaie ! »

Chacun donna ce qu'il possédait. Les piécettes tombaient dans la casquette d'Émile. On y vit même briller une pièce d'un mark *. Elle venait d'un très petit gamin qui s'appelait Vendredi. Il sautait de joie et il fut autorisé à compter la somme réunie.

« Notre capital monte à cinq marks soixante-quinze pfennigs *, dit-il à ses auditeurs attentifs. Le mieux serait de partager cette somme entre trois de nous, pour le cas où nous serions obligés de nous séparer.

— Très bien », dit le Professeur. Émile et lui reçurent chacun deux marks, Gustave un mark soixante-quinze.

« Je vous remercie beaucoup, dit Émile ; quand nous l'aurons pris, je vous rendrai l'argent. Qu'allons-nous faire à présent ? J'aimerais bien d'abord déposer ma valise et mes fleurs quelque part. S'il faut reprendre ma course, tout ce bagage-là m'encombre.

— Passe-moi ton saint-frusquin, mon vieux, dit Gustave. Je vais le porter tout de suite au café Josty. Je le laisserai au buffet, et par la même occasion je vais flairer un peu notre voleur.

— Sois prudent, observa le Professeur ; le gredin * n'a pas besoin de savoir que des détectives sont sur sa trace ; cela compliquerait la suite des opérations.

— Est-ce que tu me prends pour un idiot ? marmonna Gustave ; et il s'en fut...

— Une belle tête photogénique*, celle du monsieur ! dit-il quand il revint. Tes affaires sont en sécurité. Nous pourrons les reprendre quand ça nous conviendra.

— Il serait bon à présent, conseilla Émile, que nous tenions un conseil de guerre. Mais pas ici. Nous nous ferions remarquer.

— Allons sur la place Nikolsburger, proposa le Professeur. Deux d'entre nous vont rester ici, derrière le kiosque, pour s'assurer que le coquin ne nous brûle pas la politesse [4]. Nous laisserons cinq ou six estaffettes * chargées de nous prévenir si c'était le cas ; et nous reviendrions alors au galop.

— Laisse-moi faire, vieux, s'écria Gustave ; et il commença à organiser le service. Je reste ici aux avant-postes, dit-il à Émile. Ne t'inquiète pas, nous ne le laisserons pas filer. Et dépêchez-vous un peu vous autres. Il est déjà plus de sept heures. Faites vite, s'il vous plaît. »

Il plaça ses estaffettes. Les autres, Émile et le Professeur en tête, gagnèrent la place Nikolsburger.

Erich KASTNER
Émile et les détectives
Éd. STOCK

4. *Ne nous brûle pas la politesse :* ne s'en va pas... sans nous saluer.

I. LE RÉCIT

1. Comment s'explique le soulagement d'Émile (premier paragraphe) ?
2. Pour quelle raison précise Émile était-il inquiet en attendant Gustave ?
3. Comment Gustave s'y prend-il pour donner de l'ardeur à sa troupe ?
4. *a*) montrez que les garçons sont généreux et organisateurs.
   b) d'après vous, pourquoi l'un des garçons a-t-il été surnommé « *le professeur* » ?
   c) sur quel ton s'exprime Gustave ? relevez des mots et des expressions à l'appui de votre réponse.
5. Montrez que le plan des garçons ressemble à une expédition militaire.

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. Racontez un film policier que vous avez vu au cinéma ou à la télévision — ou un roman policier que vous avez lu récemment.

50 | MYSTÉRIEUSE DÉCOUVERTE (1)

Cinq garçons : le narrateur, « Pomme d'Or », tout rond et tout roux, « François la Grammaire », « Petit Clou », Jean dit « le Crack », le plus âgé et le plus raisonnable, « Le Corse », autrement dit Jacques Casagrande ; une fille : Huguette. Tous les six habitent Le Vésinet près de Paris et vont au lycée à Saint-Germain-en-Laye.

C'est jour de congé ; Petit Clou leur a fixé rendez-vous sur la rive gauche de la Seine, dans une grotte où, soi-disant, il a fait une « découverte sensationnelle ».

LA grotte où nous attendait Petit Clou se trouvait un peu en aval * de l'Ile. Ce n'était, en réalité, qu'une carrière abandonnée, avec de grands trous de sable à moitié remplis d'eau et cachés, du côté du fleuve, par un mince rideau de roseaux. A même le talus, s'ouvrait une crevasse profonde, d'où l'on avait extrait jadis de la pierre à chaux [1].

La longue marche avait un peu calmé notre enthousiasme. Nous nous disions que, si Petit Clou s'était monté la tête et nous faisait venir pour deux fois rien, il méritait qu'on lui frottât les oreilles. Dès que nous approchâmes du marais roselier, le Crack siffla dans ses doigts d'une manière stridente *, comme lui seul sait le faire. Nous regardâmes à droite et à gauche : pas l'ombre d'un Petit Clou dans les parages ! Nous pataugeâmes dans le sable humide, non sans qu'Huguette protestât, à cause de ses chaussures neuves. Où pouvait-il donc se cacher, ce bon à rien ? Soudain, nous l'aperçûmes, assis sur un rocher, à droite de l'entrée de la grotte ; il portait des espadrilles et son appareil photographique en bandoulière. Il nous reçut avec de grands gestes d'amitié.

— Alors ?... lui cria le Crack de loin. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi diable nous fais-tu venir ici ?

— Heureusement que vous êtes là, fit Petit Clou avec un soupir. Je commençais à m'ennuyer. Mais j'avais peur que si je m'éloigne... Ça aurait été idiot que d'autres le trouvent...

1. *Pierre à chaux* : pierre à plâtre, pierre calcaire qui sert à fabriquer la chaux.

— Que d'autres le trouvent?... Trouver quoi? demanda le Crack.

— Mais ça! fit Petit Clou avec un geste du menton.

Notre attention se porta sur un objet qui gisait à quelque distance de là, à moitié enfoui dans le sable. Non, Petit Clou n'avait pas surestimé * sa découverte! Qu'est-ce que c'était, au juste? Je n'aurais pas su le dire : un cylindre métallique, long de près de un mètre et qui finissait en pointe. Ça aurait pu être un obus * ou quelque chose d'approchant. Du moins, je le pensais, car je n'en avais jamais vu un de près. Obus ou pas, c'était en tout cas un drôle d'engin *, à cause des ailerons, en forme de planeurs, qui lui donnaient l'allure d'un poisson-torpille.

Le Crack se pencha pour l'examiner de plus près.

— Attention! criai-je. N'y touche pas! Ça pourrait exploser!

Nous avions tous reculé d'un pas, mais le Crack nous fit signe qu'il allait être prudent et que nous n'avions rien à redouter.

— Ça fait longtemps que tu l'as trouvé? demanda le Corse à Petit Clou.

— Ce matin, répondit Clou de Girofle. Gouastala, le gardien de l'écluse, m'avait dit qu'il y avait des chauves-souris dans la grotte et que, le jour, elles dorment, accrochées au plafond, la tête en bas. Alors, j'étais venu avec l'appareil et du magnésium *, je voulais les photographier. Et au lieu des chauves-souris, je tombe sur ça... Vous pensez bien, je l'ai photographié sous tous les angles, ajouta-t-il en tapant sur la gaine en cuir qui protégeait son Leïka [2]. Comme ça, nous pourrons travailler sur des documents...

« Travailler sur des documents », ça nous mettait l'eau à la bouche. Petit Clou a le don d'employer des mots, comme ça, qui n'ont l'air de rien, mais qui vous font rêver.

Pendant ce temps, le Crack avait fini de tourner autour de l'engin.

— C'est pas un obus, les gars! nous cria-t-il. Il n'y a pas de détonateur [3]. Allez, venez m'aider à le déterrer! Quoi? Vous avez peur? Quelles poules mouillées, quand même!... Je vous dis qu'il n'y a aucun danger!...

Je n'aime pas qu'on mette mon courage à l'épreuve pour des prunes. Je veux bien être courageux, mais quand ça vaut la

2. *Leïka* : marque d'appareil photographique.

3. *Détonateur* : amorce qui fait détoner un explosif.

peine. Si un gosse tombait dans la Seine, je n'hésiterais pas à me jeter à l'eau pour le repêcher. Mais si un de mes camarades me disait : « Fais voir si tu as du courage, plonge un peu dans ce remous ! », alors non, je ne le ferais pas. Tout ça pour vous dire que ce n'était pas si idiot que de se demander si, en approchant l'engin, nous ne courions pas de risques inutiles. Voilà pour le côté pile de l'affaire. Du côté face, il y avait que le Crack mérite bien son nom. Son père est ingénieur à la S. N. C. F. et lui-même veut faire Polytechnique. Mais ça n'est rien encore. Le Crack est si féru de mécanique, que je le crois capable de démonter la Tour Eiffel comme en se jouant. Et encore, démonter, c'est plus facile que remonter. Or, je l'ai vu, de mes yeux vu, remettre en marche un réfrigérateur qui n'était plus que de la vieille ferraille et réparer un poste de télévision où toutes les images arrivaient de traviole. Bon. On pouvait donc être sûr que si le Crack disait qu'il n'y avait pas de danger, de danger il n'y avait point ! Fort de ce raisonnement, je fis signe aux autres de me suivre, mais déjà le Crack avait empoigné le cylindre par un bout et s'efforçait de le dégager du sable. Nous lui donnâmes un coup de main et ce fut vite fait, d'autant plus que l'engin n'était pas bien lourd.

(à suivre)

I. LE RÉCIT

1. Le paysage : d'après le texte (faites des citations), comment vous le représentez-vous ?

2. « La longue marche » :

a) après « *la longue marche* », quel est l'état d'esprit des membres de la petite troupe et que font-ils ?
b) pourquoi Petit Clou n'est-il pas venu à leur rencontre ?

3. La trouvaille : en quoi est-elle surprenante.

4. Les lycéens :

a) Huguette : où se montre-t-elle bien féminine ?
b) Pomme d'or (celui qui raconte l'histoire) : quelles sont ses qualités ? Quelle leçon nous donne-t-il ?
c) Petit Clou : comment se montre-t-il au long de ce récit ?
d) Le Corse : dans son unique réplique, de quelle qualité fait-il preuve ?
e) le Crack : en quoi mérite-t-il bien son surnom ?

5. A la place des autres garçons, auriez-vous obéi au Crack ? Justifiez votre réponse.

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. C'est jour de congé... dites comment vous l'employez.

7. Vous avez été prudent... ; dans quelles circonstances ? Racontez.

8. Racontez un acte de courage dont vous avez été l'auteur ou le témoin.

51 MYSTÉRIEUSE DÉCOUVERTE (2)

Nous pouvions maintenant l'étudier à loisir. Le Crack nous fit observer qu'il était fabriqué en métal léger, en aluminium peut-être ou en un acier spécial, et non pas en fonte, ainsi qu'il est d'usage pour les obus.

— En tout cas, dit-il, il a été propulsé * dans l'espace. Regardez. A l'arrière-train il y a des traces de combustion.

En effet, on y voyait des orifices * qui avaient été comme brûlés par des jets de feu.

— Et si c'était un engin à réaction [1] ? demanda le Corse.

— Oui, renchérit Petit Clou. Ça doit être ça... Une fusée..., une fusée d'un modèle réduit...

Le Crack hocha la tête d'un air sceptique *. A quoi pouvait servir une fusée si petite ? Et d'où venait-elle ? Nous l'assaillîmes de questions et il dut bien convenir que, malgré ses dimensions réduites, l'engin avait tout d'une fusée.

— Qui sait ? hasardai-je. Peut-être que, recouverte de sable, elle gît là depuis longtemps. Les Allemands, par exemple, pendant la guerre... Ils ont expérimenté toutes sortes d'armes secrètes...

— Pomme d'Or, tu dérailles, me rabroua le Crack. Si cet engin avait été construit pendant la guerre, il aurait le même âge que toi. Et tu crois qu'il aurait tenu le coup si longtemps ? Tu ne vois pas que le métal brille comme un sou neuf ?...

— Il faudrait le démonter, dit le Corse. Voir s'il est vide.

L'idée nous parut sensée, mais nous n'avions avec nous aucun des outils nécessaires à une pareille opération. Je me voyais déjà de corvée pour aller quérir tournevis, scie à métaux et Dieu sait quoi encore (quand il s'agit de faire une course, ils se rabattent toujours sur moi, parce que je suis le plus jeune), lorsque le Crack s'aperçut que la tête de la fusée, qui avait la forme d'une ogive [2] et présentait de nombreux trous obstrués *

1. *Engin à réaction :* engin projeté en avant par réaction à la poussée de gaz chassés vers l'arrière.

2. *Ogive :* ici, cône.

par le sable, pouvait être dévissée. Nous fîmes quelques essais infructueux puis, soudain, la tête en pointe céda. Nous reculâmes aussitôt sous l'effet d'une odeur nauséabonde.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? nous demandâmes-nous, en nous regardant.

Puis le Corse, se bouchant le nez, plongea résolument la main dans le tuyau de la fusée et en retira — par la queue s'il vous plaît — une souris blanche dans un état de décomposition avancé. Nous éclatâmes tous de rire et le Corse fit mine de vouloir poser la souris morte sur le cou d'Huguette.

Il faut laisser ça à Huguette, elle n'est pas fille à avoir peur d'une souris. Elle sait cependant que, dans des cas pareils, si elle glousse de frayeur, ça nous fait plaisir. Elle fit donc semblant d'être prise de panique et nous en profitâmes pour la poursuivre avec force cris. Lorsqu'elle eut assez de nous voir jouer les terreurs, elle nous fit front et nous calma en un clin d'œil, en nous demandant de but en blanc[3].

— Dites un peu, les gars, vous ne trouvez pas que cette souris enfermée dans la fusée, c'est plutôt bizarre ?

Et voilà une question qui mettait dans le mille * !

Qu'est-ce qu'elle cherchait, en effet, cette pauvre bête dans la carapace * d'acier ? Du coup, notre fusée nous parut encore plus énigmatique[4]. Nous nous grattâmes la tête en quête d'une explication, cependant que le Corse déposait la minuscule charogne *, avec un certain respect, sur le sable, près de la fusée, où Petit Clou s'empressa de la photographier.

Nous sentions les uns et les autres que notre aventure commençait à prendre tournure. Mais ce fut François la Grammaire qui nous porta le dernier coup, celui qui fit battre nos cœurs, dans la certitude que nous touchions au plus merveilleux des mystères.

Pendant que nous nous amusions avec Huguette et avec la souris, François avait continué d'examiner l'engin, en grattant le métal de-ci de-là, avec cette application tatillonne[5] qu'il apporte en toute chose. Soudain, il poussa un sifflement de surprise et nous appela :

— Hé ! les copains, amenez-vous ! Ça vaut le coup d'œil !

Pour une surprise, c'était une surprise ! François avait mis à nu une inscription gravée sur la paroi de la fusée et qui semblait rédigée en une langue étrangère.

3. *De but en blanc :* brusquement, sans préparatifs.

4. *Enigmatique :* mystérieuse.

5. *Tatillonne :* minutieuse.

Il sortit de sa poche un crayon à bille et un calepin et la copia soigneusement. Voici ce que ça donnait :

1100011010010010000100001
1100010000000110010100001
10000
001000011010000001011010011010
100101000001010
001110000101001
0011100011101000111101001

— C'est quelle langue, ça? demanda le Crack. Ça m'a l'air un peu chinois.

François la Grammaire réfléchit un bon moment.

— Je ne sais pas quelle langue c'est, dit-il. L'alphabet, si alphabet il y a, est à la fois plus simple et plus compliqué que tous ceux que je connais. Mais il faudrait l'examiner de plus près... Peut-être l'inscription est-elle en code [6], selon un chiffre [7] qu'il faudrait retrouver.

André MASSEPAIN
La fusée mystérieuse
(avec l'autorisation de l'auteur)

6. *Code :* ici, langage secret. *Chiffre :* ici les indications permettant de déchiffrer, de comprendre un langage secret.

I. LE RÉCIT

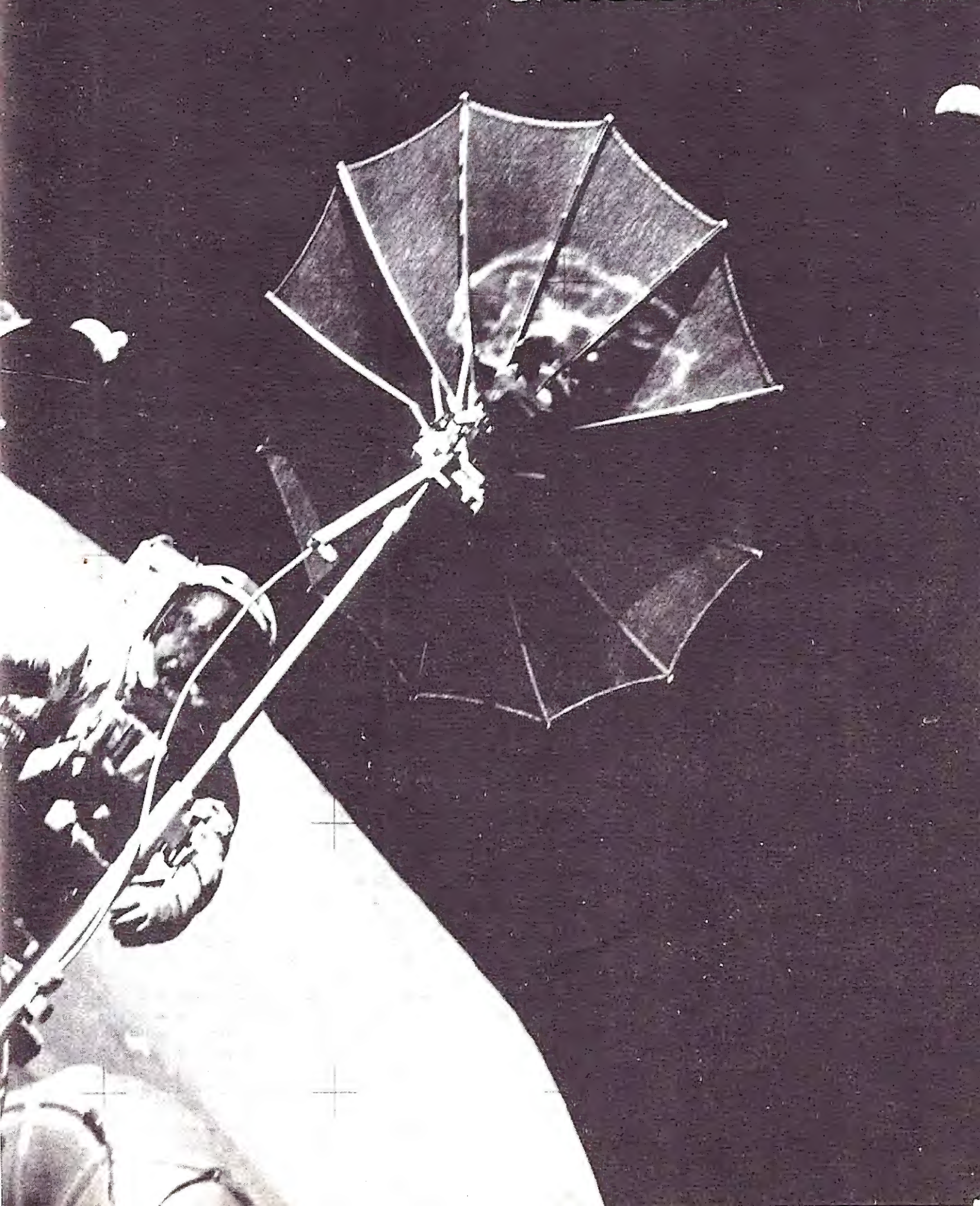
1. A quoi les garçons comprennent-ils qu'ils ont affaire à une fusée ?
2. Des suppositions de Pomme d'Or et du Crack au sujet de l'âge de la fusée, laquelle vous paraît la plus vraisemblable ?
3. Pourquoi la fusée est-elle facile à démonter ?
4. Où le Corse se montre-t-il avisé, hardi et taquin ?
5. Huguette vous est-elle sympathique ? Pourquoi ?
6. Petit Clou a-t-il raison de photographier la souris ?
7. Montrez que François la Grammaire mérite bien son surnom.
8. Depuis le début du récit, relevez tous les éléments mystérieux de l'engin.

II. A PARTIR DU RÉCIT

9. Avez-vous eu l'occasion de vous exprimer en langage chiffré ou de déchiffrer un message en code ? Dans quelles circonstances ?
10. Si vous aimez les histoires à « suspense » — c'est-à-dire qui provoquent en vous un sentiment d'attente et d'angoisse — racontez-en une et essayez de dire les raisons de votre goût.

(NASA) ▶

6| VISION DU FUTUR



52 FEU ! (1)

En avance d'un siècle, deux Américains, Nicholl et Barbicane, et un Français, Michel Ardan, vont partir pour la Lune. Leur départ aura lieu au sommet de Stone's hill, en Floride, très près de l'endroit d'où ont été propulsés les trois astronautes qui, réellement, ont atteint la Lune. C'est un canon géant, la Columbiad, qui lancera leur wagon-projectile composé d'un cylindre terminé par un cône.

Cinq millions de curieux, accourus de tous les coins des États-Unis et de nombreux pays, campent au pied de la colline pour assister au fabuleux spectacle.

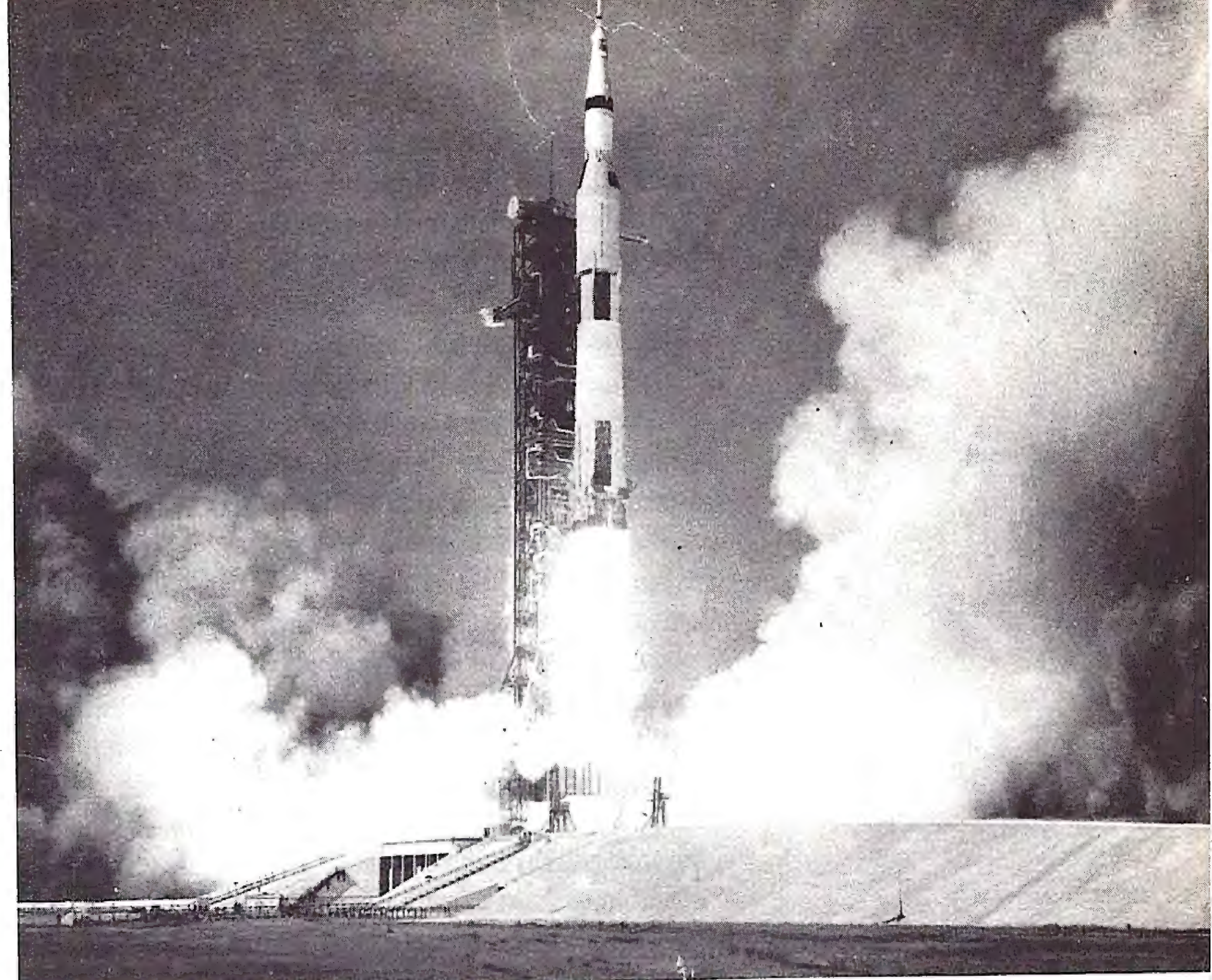
Le temps était magnifique ; malgré les approches de l'hiver, le soleil resplendissait et baignait de sa radieuse effluve * cette Terre que trois de ses habitants allaient abandonner pour un nouveau monde.

Que de gens dormirent mal pendant la nuit qui précéda ce jour si impatiemment désiré ! Que de poitrines furent oppressées [1] par le pesant fardeau de l'attente ! Tous les cœurs palpitèrent d'inquiétude, sauf le cœur de Michel Ardan. Cet impassible * personnage allait et venait avec son affairement habituel, mais rien ne dénonçait en lui une préoccupation inaccoutumée. Son sommeil avait été paisible, le sommeil de Turenne [2], avant la bataille, sur l'affût d'un canon.

Depuis le matin une foule innombrable couvrait les prairies qui s'étendent à perte de vue autour de Stone's-Hill. Tous les quarts d'heure, le rail-road [3] de Tampa amenait de nouveaux curieux ; cette immigration prit bientôt des proportions fabuleuses, et, suivant les relevés du *Tampa-Town Observer*, pendant cette mémorable journée, cinq millions de spectateurs foulèrent du pied le sol de la Floride.

Depuis un mois la plus grande partie de cette foule bivouaquait [4] autour de l'enceinte, et jetait les fondements d'une ville qui s'est appelée depuis Ardan's-Town [5]. Des baraquements, des cabanes, des cahutes, des tentes hérissaient la plaine, et ces habitations éphémères * abritaient une population assez nombreuse pour faire envie aux plus grandes cités de l'Europe.

1. *Oppressées* : gênées dans leur respiration.
2. *Turenne* : célèbre homme de guerre qui vivait sous Louis XIV.
3. *Rail-road* : chemin de fer.
4. *Bivouaquait* : campait.
5. *Ardan's-Town* : Ardan-Ville.



Mise à feu de la fusée Apollo XI (HOLMES-LEBEL).

Tous les peuples de la terre y avaient des représentants ; tous les dialectes [6] du monde s'y parlaient à la fois. On eût dit la confusion des langues, comme aux temps bibliques de la tour de Babel *. Là, les diverses classes de la société américaine se confondaient dans une égalité absolue. Banquiers, cultivateurs, marins, commissionnaires, courtiers [7], planteurs de coton, négociants, bateliers, magistrats, s'y coudoyaient avec un sans-gêne primitif *...

Femmes, enfants, serviteurs, dans des toilettes opulentes [8], accompagnaient, suivaient, précédaient, entouraient ces maris, ces pères, ces maîtres, qui ressemblaient à des chefs de tribu au milieu de leurs familles innombrables.

A l'heure des repas, il fallait voir tout ce monde se précipiter sur les mets particuliers aux États du Sud et dévorer, avec un appétit menaçant pour l'approvisionnement de la Floride, ces aliments qui répugneraient à un estomac européen, tels que grenouilles fricassées, singes à l'étouffée, « fish-chowder [9] », sarigue * rôtie ou opossum * saignant...

6. *Dialectes :* langages.

7. *Courtiers :* représentants de commerce.

8. *Opulentes :* riches.

9. *Fish-chowder :* mélange de poisson.

Mais aussi quelle série variée de liqueurs ou de boissons venait en aide à cette alimentation indigeste! Quels cris excitants, quelles vociférations engageantes retentissaient dans les bar-rooms ou les tavernes ornées de verres, de chopes, de flacons, de carafes, de bouteilles aux formes invraisemblables, de mortiers * pour piler le sucre et de paquets de paille!

Ce jour-là, ce premier décembre, ces cris étaient rares. Les débitants se seraient vainement enroués à provoquer les chalands[10]. Personne ne songeait ni à manger ni à boire, et, à quatre heures du soir, combien de spectateurs circulaient dans la foule qui n'avaient pas encore pris leur lunch * accoutumé!

Jusqu'au soir, une agitation sourde, sans clameur, comme celle qui précède les grandes catastrophes, courut parmi cette foule anxieuse. Un indescriptible malaise régnait dans les esprits, une torpeur * pénible, un sentiment indéfinissable qui serrait le cœur. Chacun aurait voulu « que ce fût fini ».

Cependant, vers sept heures, ce lourd silence se dissipa brusquement. La Lune se levait sur l'horizon. Plusieurs millions de hurrahs saluèrent son apparition. Elle était exacte au rendez-vous. Les clameurs montèrent jusqu'au ciel ; les applaudissements éclatèrent de toutes parts, tandis que la blonde Phœbé[11] brillait paisiblement dans un ciel admirable et caressait cette foule enivrée de ses rayons les plus affectueux.

(à suivre)

10. *Chalands :* clients.

11. *Phœbé :* nom donné à la déesse Lune par les anciens Grecs.

I. LE RÉCIT

1. Situez sur la carte des États-Unis la Floride et le Cap Canaveral (maintenant : Kennedy).

2. Selon vous, pour quelle raison Michel Ardan se comportait-il comme d'habitude ?

3. *a*) pourquoi et comment Ardan's-Town avait-elle pris naissance ?
b) relevez tout ce qu'il y avait de disparate dans les habitations et les habitants ; en quoi la comparaison avec la tour de Babel est-elle justifiée ?

4. *a*) que nous apprend ce texte sur la société américaine de cette époque ?
b) qu'est-ce qui vous étonne dans les goûts gastronomiques (culinaires) des Américains du sud des États-Unis ? Leurs cafés ressemblaient-ils tout à fait aux nôtres ?

5. *a*) le jour du départ, comment se traduisit l'anxiété (l'angoisse) de la foule ?
b) pourquoi l'apparition de la Lune dissipa-t-elle le malaise des innombrables spectateurs ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. Formez des équipes pour recueillir le plus de renseignements possibles sur le départ d'une fusée réelle. Chaque équipe désignera un de ses membres qui rédigera un compte rendu.

53 FEU ! (2)

EN ce moment parurent les trois intrépides * voyageurs. A leur aspect, les cris redoublèrent d'intensité. Unanimement, instantanément, le chant national des États-Unis s'échappa de toutes les poitrines haletantes, et le *Yankee doodle*, repris en chœur par cinq millions d'exécutants, s'éleva comme une tempête sonore jusqu'aux dernières limites de l'atmosphère.

Puis, après cet irrésistible élan, l'hymne se tut, les dernières harmonies s'éteignirent peu à peu, les bruits se dissipèrent, et une rumeur silencieuse flotta au-dessus de cette foule si profondément impressionnée. Cependant, le Français et les deux Américains avaient franchi l'enceinte réservée autour de laquelle se pressait l'immense foule. Ils étaient accompagnés des membres du Gun-Club [1] et des députations envoyées par les observatoires européens. Barbicane, froid et calme, donnait tranquillement ses derniers ordres. Nicholl, les lèvres serrées, les mains croisées derrière le dos, marchait d'un pas ferme et mesuré. Michel Ardan, toujours dégagé, vêtu en parfait voyageur, les guêtres de cuir aux pieds, la gibecière * au côté, flottant dans ses vastes vêtements de velours marron, le cigare à la bouche, distribuait sur son passage de chaleureuses poignées de main avec une prodigalité [2] princière. Il était intarissable de verve [3], de gaieté, riant, plaisantant, faisant au digne J.-T. Maston [4] des farces de gamin, en un mot « Français », et, qui pis est, « Parisien » jusqu'à la dernière seconde.

Dix heures sonnèrent. Le moment était venu de prendre place dans le projectile ; la manœuvre nécessaire pour y descendre, la plaque de fermeture à visser, le dégagement des grues et des échafaudages penchés sur la gueule de la Columbiad exigeaient un certain temps.

Barbicane avait réglé son chronomètre à un dixième de seconde près sur celui de l'ingénieur Murchison, chargé de mettre le feu aux poudres au moyen de l'étincelle électrique ;

1. *Membres du Gun-Club :* Membres du Club du Fusil qui avaient lancé l'opération et dont un des astronautes, Barbicane, est le président.

2. *Prodigalité :* générosité.

3. *Verve :* esprit.

4. *J.-T. Maston :* un des responsables de l'opération.

les voyageurs enfermés dans le projectile pourraient ainsi suivre de l'œil l'impassible aiguille qui marquerait l'instant précis de leur départ.

Le moment des adieux était donc arrivé. La scène fut touchante ; en dépit de sa gaieté fébrile [5], Michel Ardan se sentit ému. J.-T. Maston avait retrouvé sous ses paupières sèches une vieille larme qu'il réservait sans doute pour cette occasion. Il la versa sur le front de son cher et brave président.

— Si je partais ? dit-il, il est encore temps !

— Impossible, mon vieux Maston, répondit Barbicane.

Quelques instants plus tard, les trois compagnons de route étaient installés dans le projectile, dont ils avaient vissé intérieurement la plaque d'ouverture, et la bouche de la Columbiad, entièrement dégagée, s'ouvrait librement vers le ciel.

Nicholl, Barbicane et Michel Ardan étaient définitivement murés dans leur wagon de métal.

Qui pourrait peindre l'émotion universelle, arrivée alors à son paroxysme [6] ?

La lune s'avançait sur un firmament d'une pureté limpide, éteignant sur son passage les feux scintillants des étoiles ; elle parcourait alors la constellation des Gémeaux et se trouvait presque à mi-chemin de l'horizon et du zénith *. Chacun devait donc facilement comprendre que l'on visait en avant du but, comme le chasseur vise en avant du lièvre qu'il veut atteindre.

Un silence effrayant planait sur toute cette scène. Pas un souffle de vent sur la terre ! Pas un souffle dans les poitrines ! Les cœurs n'osaient plus battre. Tous les regards effarés fixaient la gueule béante de la Columbiad.

Murchison suivait de l'œil l'aiguille de son chronomètre. Il s'en fallait à peine de quarante secondes que l'instant du départ ne sonnât, et chacune d'elles durait un siècle.

A la vingtième, il y eut un frémissement universel, et il vint à la pensée de cette foule que les audacieux voyageurs enfermés dans le projectile comptaient aussi ces terribles secondes ! Des cris isolés s'échappèrent :

« Trente-cinq ! — trente-six ! — trente-sept ! — trente-huit ! — trente-neuf ! — quarante ! Feu !!! »

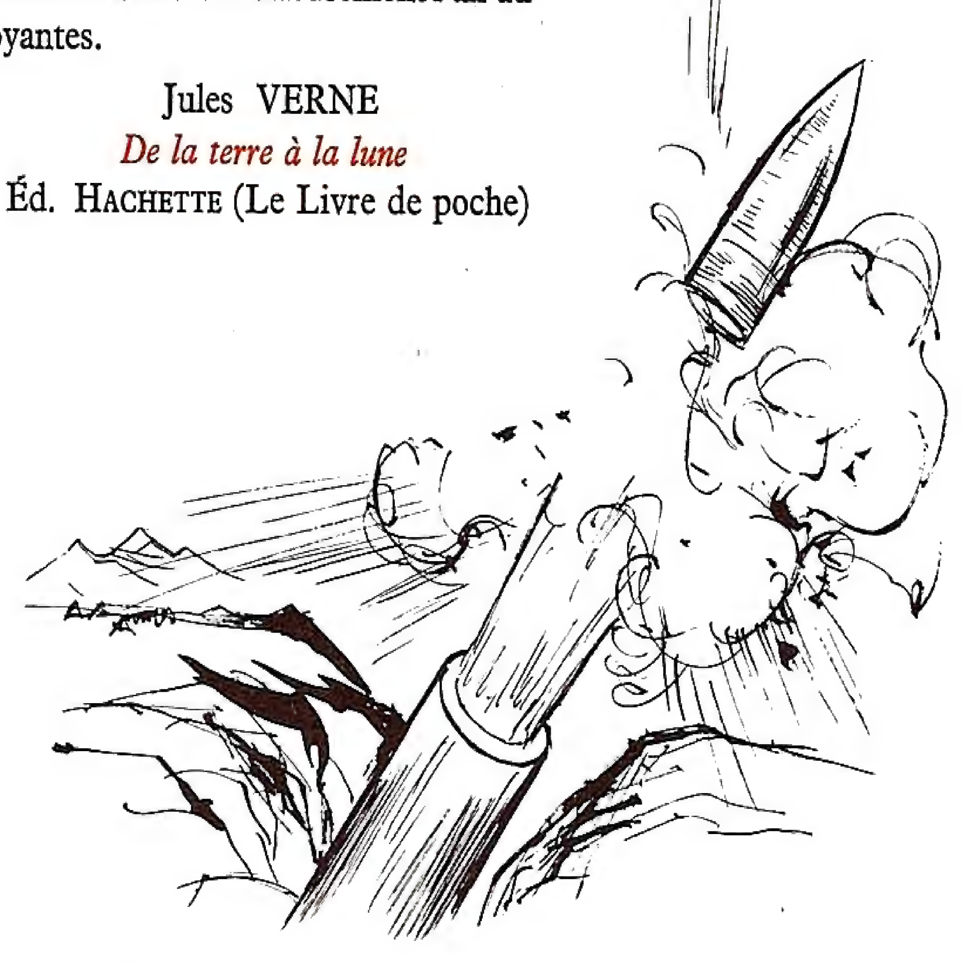
Aussitôt, Murchison, pressant du doigt l'interrupteur de l'appareil, rétablit le courant et lança l'étincelle électrique au fond de la Columbiad.

5. *Fébrile :* ici, nerveuse.

6. *Paroxysme :* au plus haut degré.

Une détonation épouvantable, inouïe, surhumaine, dont rien ne saurait donner une idée, ni les éclats de la foudre, ni le fracas des éruptions, se produisit instantanément. Une immense gerbe de feu jaillit des entrailles du sol comme d'un cratère. La terre se souleva, et c'est à peine si quelques personnes purent un instant entrevoir le projectile fendant victorieusement l'air au milieu des vapeurs flamboyantes.

Jules VERNE
De la terre à la lune
Éd. HACHETTE (Le Livre de poche)



I. LE RÉCIT

1. Pourquoi les spectateurs ont-ils chanté l'hymne national américain ?

2. *a*) que pensez-vous de la tenue des astronautes ?
b) quels traits de caractère Jules Verne prête-t-il aux trois astronautes ?
c) au « *moment des adieux* », montrent-ils leur émotion ?
d) d'après l'attitude de Michel Ardan, comment les Américains de cette époque se représentaient-ils les Français — surtout les Parisiens ?

3. Comment s'explique « *la larme* » de Maston ?

4. Où se trouvait la lune ? Expliquez la comparaison entre la balle du chasseur et le projectile — et — le lièvre et la lune.

5. *a*) quelles sont les caractéristiques de ce départ ?
b) montrez que c'est un spectacle impressionnant.

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. Dessinez un astronaute ou une fusée.

7. Aimeriez-vous faire partie d'une expédition lunaire ? Pourquoi ?

54 Satellite d'Adonis

Alexei Leonov a-t-il lu « Tintin »? Cette aventure se situe quelques années avant le prodigieux exploit de l'astronaute soviétique [1].

« Du Centre de Recherches Atomiques de Sbrodj, en Syldavie, vient de partir la première fusée lunaire, qui emporte Tintin, Milou, le capitaine Haddock, le professeur Tournesol et l'ingénieur Wolff. »

Le capitaine Haddock, un peu trop imbibé de whisky, s'est échappé de la cabine spatiale; mais, attiré dans l'orbite de l'astéroïde [2] « Adonis », il devient un de ses satellites. Tintin arrête le moteur, s'attache solidement aux échelons de la fusée puis demande au professeur Tournesol de remettre le moteur en marche. Il compte s'approcher du capitaine, lui lancer une longue corde et le ramener à bord.

1. Voir ce livre page 214.
2. *Astéroïde* : ici, c'est un énorme fragment d'une ancienne planète.

I. UNE BANDE DESSINÉE

1. Le professeur Tournesol :

a) croyez-vous que son nom a été choisi par hasard?
b) à quelle sorte de personnage sa physionomie et son costume vous font-ils penser?
c) sa science l'empêche-t-elle d'être bon : dans quelles images (vignettes)?
d) dans les quatre images (vignettes) où il est présent, quel « suspense » (attente angoissée) vous fait-il vivre?

2. Tintin :

a) comment est-il vêtu? Pourquoi?
b) que nous apprennent ces images (vignettes) sur son caractère? quel exploit accomplit-il?

3. Le capitaine Haddock :

a) croyez-vous que son nom a été choisi par hasard?
b) comment est-il vêtu, lui aussi?
c) à quoi voyez-vous qu'il n'est pas dans son état normal? quel effet produit-il?
d) se rend-il compte des risques qu'il fait courir à l'expédition? si vous avez lu d'autres aventures de Tintin, dites s'il mérite un si grand dévouement.

4. La fusée dans l'espace :

a) à quoi voyez-vous qu'elle est très grande?
b) que représentent les signes de la deuxième image (vignette)? que traduisent-ils?
c) pourquoi Haddock, puis la fusée sans moteur sont-ils attirés par Adonis?
d) pourquoi Tintin et le capitaine Haddock flottent-ils de nouveau librement dans l'espace (avant-dernière vignette)?

5. Quelle est l'image (la vignette) la plus dramatique?

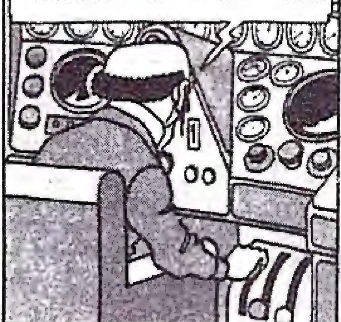
II. A PARTIR DE LA BANDE DESSINÉE

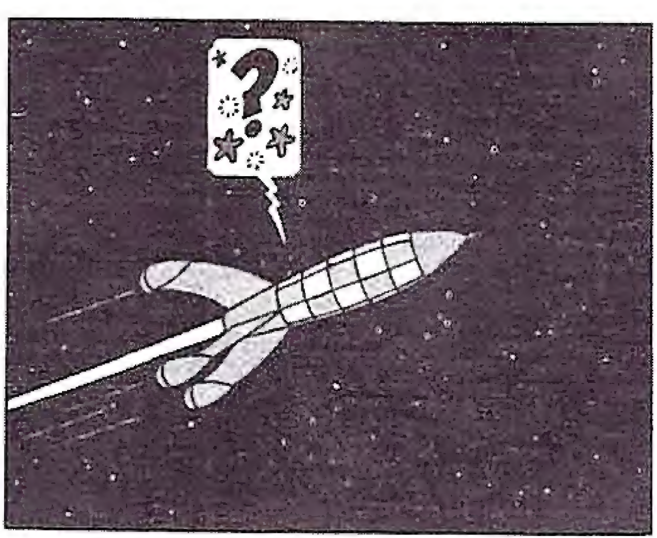
6. Aimez-vous les aventures de Tintin? Pourquoi?

7. A quelle aventure de Tintin auriez-vous aimé participer?

8. Racontez une histoire comique en quelques vignettes très simplement dessinées.

(Extrait de « OBJECTIF LUNE » par HERGÉ. (ÉD. CASTERMAN).


Allo...Compris...Je... Ce que vous faites là, Tintin, est splendide!... Je...Enfin, bonne chance!... Attention: je mets le moteur en marche!...



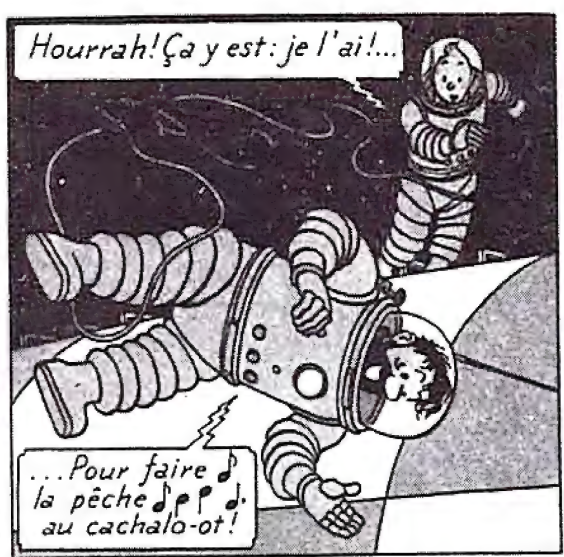

Allo, allo, ici Tintin...J'ai reçu une rude secousse, mais j'ai réussi à me cramponner... Vous êtes dans la bonne direction...


Oui, je vois le capitaine... Je vais me rapprocher de lui...Mais, de grâce, essayez de faire vite, car une fois le moteur coupé, Adonis va nous entraîner dans son orbite..


Je ferai de mon mieux...Attention!... Tenez-vous prêt à couper le moteur!...

STOP!

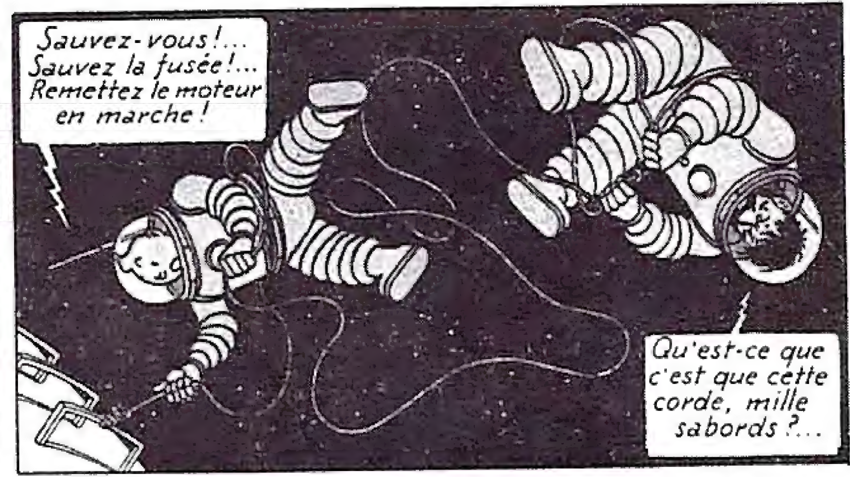

Et nous irons ♩♩♪ à Valparaiso ♩♪ Good-bye, farewell...
Pourvu que je ne le rate pas!


Hourrah! Ça y est: je l'ai!...
...Pour faire ♪ la pêche ♪♪♪♩ au cachalo-ot!

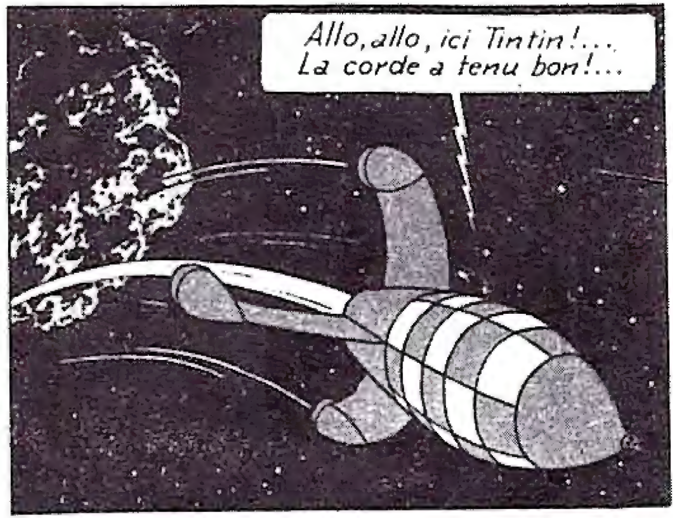

Horreur! j'ai perdu pied moi aussi... Heureusement que je suis attaché!


Allo, Tintin. Faites vite, au nom du ciel!... Nous sommes entraînés par Adonis!... Si je ne remets pas le moteur en marche, nous allons nous écraser contre l'astéroïde!...

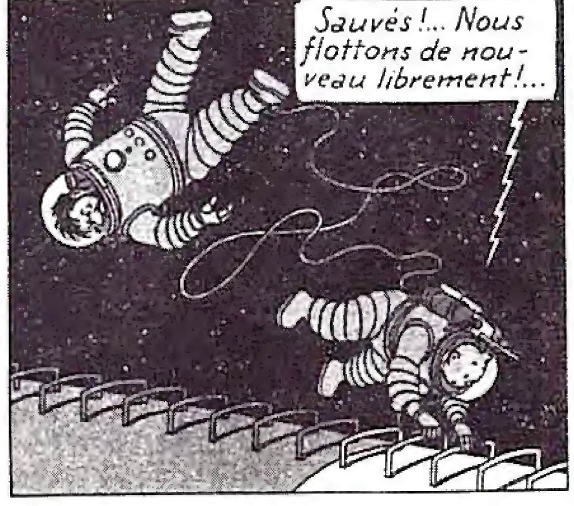


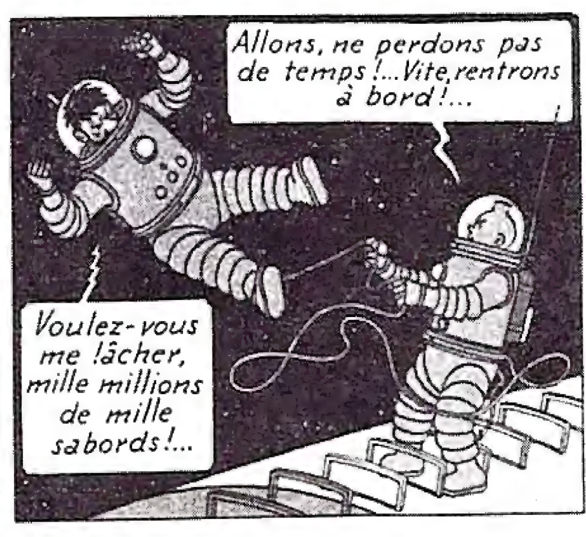

Sauvez-vous!... Sauvez la fusée!... Remettez le moteur en marche!
Qu'est-ce que c'est que cette corde, mille sabords?...


?
Mon Dieu, quel choc!... Pourvu que la corde ne cède pas!...


Allo, allo, ici Tintin!... La corde a tenu bon!...


Et nous sommes sortis de la zone d'attraction d'Adonis!... C'est magnifique!... C'est... J'arrête de nouveau le moteur...


Sauvés!... Nous flottons de nouveau librement!...


Allons, ne perdons pas de temps!... Vite, rentrons à bord!...
Voulez-vous me lâcher, mille millions de mille sabords!...

55 EN 2052

Les trains, véritables bolides suspendus, sont un moyen de locomotion très utilisé et apprécié. Parti de Marseille le 3 juin 2052 à sept heures du soir, François Deschamps arrive à Paris pour dîner.

LA Gare centrale, creusée au-dessous du Jardin des Tuileries et du Palais du Louvre, desservait tous les réseaux. François monta par l'ascenseur de l'arc de triomphe du Carrousel [1]. Son estomac vide lui criait qu'il était urgent de s'attabler devant quelque nourriture. Il décida d'aller faire un repas rapide à la Brasserie 13, boulevard Saint-Germain. Il n'avait que la Seine à traverser. Il prit la passerelle qui permettait aux piétons de passer au-dessus des quais, réservés aux autos.

Un énorme courant de voitures roulait sur la chaussée lumineuse. Le plastec [2] luminescent *, qui remplaçait les pavés et le bitume * triste, renvoyait en douce lueur la lumière qu'il avait absorbée pendant la journée. Les autos circulaient phares éteints sur cette voie claire. Du haut de la passerelle, François voyait leurs silhouettes noires se dépasser, se croiser, sur le sol couleur de lune.

La température s'était à peine abaissée. François transpirait. Sa valise pesait au bout de son bras. D'innombrables barquettes de plaisance, à moteurs électriques, ronronnaient sur la Seine. Leurs lanternes d'ornement et leurs feux de bord * composaient un ballet multicolore dont le reflet tremblait dans l'eau.

Le boulevard Saint-Germain était un fleuve de feu. Interdit aux autos, il offrait aux promeneurs la tentation de mille boutiques illuminées. Restaurants, cinémas, salles de télévision, magasins de vente de toutes marchandises se succédaient dans un déluge de lumières fixes ou palpitantes [3]. Comme chaque soir, un peuple dense coulait lentement d'une lumière à l'autre, emplissait le boulevard d'un bruit épais et de ce mélange de mille odeurs qui est l'odeur de la foule.

1. *Arc de triomphe du Carrousel :* il est situé au milieu du jardin des Tuileries.

2. *Plastec :* nouvelle matière plastique.

3. *Palpitantes :* tremblantes, intermittentes.

François poussa la porte de la Brasserie 13, trouva une table vide près d'un palmier nain, et s'assit. Un garçon surgit, posa d'autorité devant lui un plat fumant. Il était de tradition, dans cet établissement, de manger le bifteck-frites, et tout client s'en voyait automatiquement * servir une généreuse portion.

François mangea de bon appétit. Fils de paysan, il préférait les nourritures naturelles, mais comment vivre à Paris sans s'habituer à la viande chimique, aux légumes industriels ?

L'humanité ne cultivait presque plus rien en terre. Légumes, céréales, fleurs, tout cela poussait à l'usine, dans des bacs.

Les végétaux trouvaient là, dans de l'eau additionnée des produits chimiques nécessaires, une nourriture bien plus riche et plus facile à assimiler que celle dispensée chichement [4] par la marâtre [5] Nature. Des ondes et des lumières de couleurs et d'intensité calculées, des atmosphères conditionnées * accéléraient * la croissance des plantes et permettaient d'obtenir, à l'abri des intempéries saisonnières, des récoltes continues, du premier janvier au trente et un décembre.

L'élevage, cette horreur, avait également disparu. Élever, chérir des bêtes pour les livrer ensuite au couteau du boucher, c'étaient bien là des mœurs dignes des barbares du XXe siècle. Le « bétail » n'existait plus. La viande était « cultivée » sous la direction de chimistes spécialistes et selon les méthodes, mises au point et industrialisées, du génial précurseur* Carrel [6], dont l'immortel cœur de poulet vivait encore au Musée de la Société protectrice des animaux. Le produit de cette fabrication était une viande parfaite, tendre, sans tendons, ni peaux ni graisses, et d'une grande variété de goûts. Non seulement l'industrie offrait au consommateur des viandes au goût de bœuf, de veau, de chevreuil, de faisan, de pigeon, de chardonneret, d'antilope, de girafe, de pied d'éléphant, d'ours, de chamois, de lapin, d'oie, de poulet, de lion et de mille autres variétés, servies en tranches épaisses et saignantes à souhait, mais encore des firmes * spécialisées, à l'avant-garde de la gastronomie [7], produisaient des viandes extraordinaires qui, cuites à l'eau ou grillées, sans autre addition qu'une pincée de sel, rappelaient par leur saveur et leur fumet * les préparations les plus fameuses de la cuisine traditionnelle, depuis le simple bœuf miroton * jusqu'au civet de lièvre à la royale *...

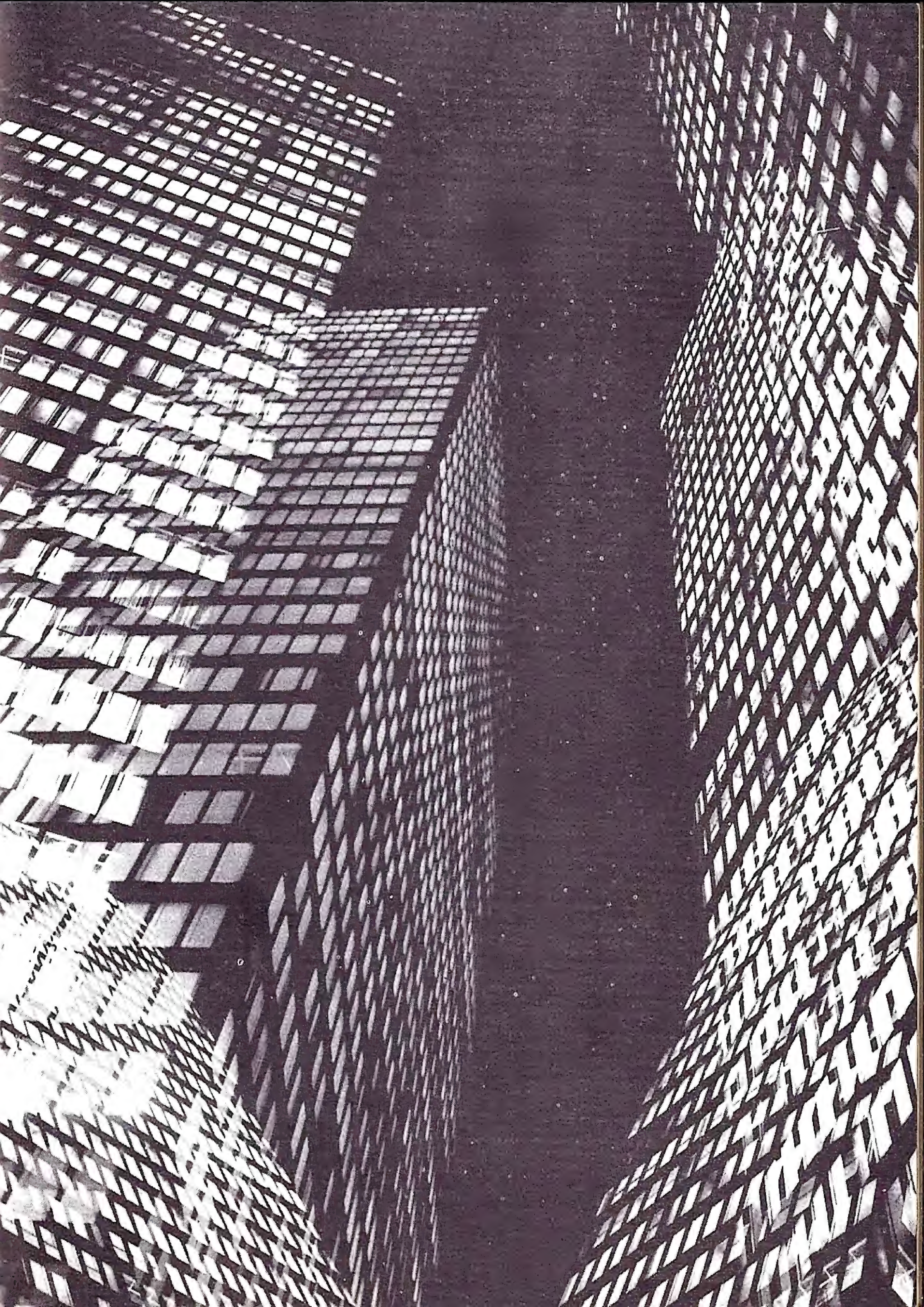
4. *Chichement :* pauvrement.

5. *Marâtre :* mauvaise mère.

6. *Alexis Carrel :* savant qui, effectivement, a prolongé la vie d'un cœur de poulet dans un bocal.

7. *Gastronomie :* art de bien manger.

(RAPHO)



La Brasserie 13 n'était qu'une succursale de la célèbre usine du bifteck-frites, qui connaissait une grande prospérité. Il n'était pas une boucherie parisienne qui ne vendît son plat populaire. Le sous-sol de la Brasserie abritait l'immense bac à sérum [8] où plongeait la « mère » [9], bloc de viande de près de cinq cents tonnes *.

Un dispositif automatique la taillait en forme de cube, et lui coupait, toutes les heures, une tranche gigantesque sur chaque face. Elle repoussait indéfiniment. Une galerie courait autour du bac. Le dimanche, le bon peuple consommateur était admis à circuler. Il jetait un coup d'œil attendri à la « mère » et remontait à la brasserie en déguster un morceau, garni de graines de soja [10] géant coupées en tranches, et frites à l'huile de houille. La fameuse bière 13, tirée de l'argile *, coulait à flots.

René BARJAVEL
Ravage
Éd. DENOEL (Folio)

8. *Sérum :* liquide qui constitue la base du sang. On peut le fabriquer artificiellement.
9. *Mère :* bloc à partir duquel la viande se reconstituait, naissait à nouveau.
10. *Graines de soja :* graines d'une sorte de haricot très apprécié en Chine.

I. LE RÉCIT

1. Prédictions qui se réalisent déjà :

a) pour quelles raisons les trains bolides sont-ils si appréciés (introduction) ?
b) dans le 1er paragraphe, les Parisiens peuvent relever deux grands projets qui seront bientôt accomplis.
c) dans le centre des villes, on commence à interdire certaines voies aux autos (l. 21) : qu'en pensez-vous ?
d) pourquoi la navigation de plaisance devient-elle de plus en plus importante sur les fleuves ?

2. Quelles sont les prédictions...

a) que vous aimeriez voir se réaliser pour leur agrément ou leur utilité.
b) qui vous semblent inquiétantes pour le bonheur des gens.

3. D'après ce texte, aimeriez-vous vivre dans le Paris de l'an 2052 ? Pourquoi ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Imaginez un village, ou un grand ensemble, ou un quartier dans une ville pourvu de tous les agréments et de toutes les commodités que vous puissiez souhaiter.

(KEYSTONE) ▶

7| AVENTURES, EXPLOITS, EXPLORATIONS



56 | Ma frégate

1. *Frégate* : bâtiment à voiles de l'ancienne marine de guerre à une seule batterie couverte.

2. *Surate* : ville de l'Inde. Le canal de Suez n'était pas encore percé ; il fallait doubler le cap de Bonne-Espérance pour se rendre en Inde.

QU'ELLE était belle, ma frégate [1],
 Lorsqu'elle voguait dans le vent !
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate * ;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin ;
Sa quille *, mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate.
Sur vingt-quatre canons cachés ;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate *,
En cent jours du Havre à Surate [2]
Elle nous emporta souvent.
Qu'elle était belle ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !

Alfred DE VIGNY
Poèmes antiques et modernes
(Le livre de poche classique)

I. LE POÈME

1. Pourquoi le poète présente-t-il la frégate en pleine course et « *au soleil levant* » ?
2. Expliquez les comparaisons contenues dans les vers 4 et 6.
3. *a*) quels détails soulignent l'élégance du navire ?
   b) à quoi voyons-nous que c'est un navire de guerre ?
   c) pour quelle raison pouvait-elle échapper aux pirates ?
4. Sur la carte, reconnaissez la voie maritime suivie par la frégate « *du Havre à Surate* » (ou Surat, sur la côte occidentale de l'Inde).
5. Relevez les vers qui vous ont particulièrement plu.

II. A PARTIR DU POÈME

6. Tracez la silhouette d'un voilier.
7. Que savez-vous sur les anciens pirates ?

57 | DES GÉANTS ou des moulins à vent ?

Don Quichotte, un Espagnol noble mais pauvre, passait son temps à lire des romans de chevalerie. Pour vivre comme les héros de ses livres préférés, il se mit un beau jour en tête de quitter son village de la Manche et d'aller redresser les torts et châtier les méchants.

DON Quichotte resta quinze jours dans sa maison, très calme, pendant lesquels il eut de fort gracieux [1] entretiens avec le curé et le barbier. Mais, secrètement, il sollicita [2] un paysan du nom de Sancho Pança, son voisin, homme de bien (si toutefois on peut donner ce titre à celui qui est pauvre) mais de peu de plomb dans la cervelle. Il lui promit que s'il le suivait il se pourrait qu'en un tour de main il gagnât quelque île dont il le ferait gouverneur sa vie durant. Séduit par ces promesses, Sancho Pança planta là sa femme et ses enfants et s'enrôla * pour écuyer * de son voisin.

Don Quichotte, vendant une chose, engageant [3] l'autre, ramassa une raisonnable somme d'argent. Il avisa Sancho de se munir du nécessaire et surtout il lui recommanda d'emporter un bissac *. L'autre ajouta qu'il pensait aussi emmener un très bon âne qu'il avait. Don Quichotte réfléchit un peu, cherchant à se rappeler si quelque chevalier errant [4] s'était fait suivre d'un écuyer monté comme au moulin. Jamais sa mémoire ne put lui en fournir un seul. Cependant, il consentit à lui laisser emmener la bête, se proposant d'enlever pour lui le cheval du premier chevalier discourtois * qui se trouverait sur son chemin.

Un beau soir, ils sortirent du pays et ils cheminèrent toute la nuit. Il était de grand matin et les rayons du soleil frappant de biais ne les gênaient point encore lorsque Sancho Pança dit à son maître :

— Si par un de ces miracles que raconte votre grâce, j'allais devenir roi, ma femme, Juana Gutierrez, deviendrait reine aussi, et mes enfants infants * ?

1. *Gracieux :* ici, aimables.
2. *Sollicita :* ici, alla chercher.
3. *Engageant :* mettant en dépôt pour obtenir un prêt.
4. *Chevalier errant :* chevalier en quête d'aventures.

— Qui en doute ? répondit Don Quichotte. Surtout ne te rapetisse pas l'esprit au point de te contenter d'être moins que gouverneur de province !

En ce moment, ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent * et Don Quichotte dit à son écuyer :

— Regarde, ami Sancho, voilà trente démesurés géants auxquels je pense livrer bataille. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir, car c'est prise de bonne guerre.

— Quels géants ? demanda Sancho Pança.

— Ceux que tu vois là-bas, avec leurs grands bras.

— Prenez donc garde ! Ce ne sont pas des géants mais des moulins à vent !

— On voit bien, répondit Don Quichotte, que tu n'es pas expert [5] en fait d'aventures. Ce sont des géants, te dis-je. Si tu as peur, ôte-toi de là et va te mettre en oraison [6] pendant que je livrerai une inégale et terrible bataille.

Parlant ainsi, il donna de l'éperon à son cheval et, la lance en arrêt, il se précipita contre le premier moulin, mais au moment où il en perçait l'aile, le vent se leva et la fit tourner avec tant de furie qu'elle mit la lance en pièces et emporta le cheval et le chevalier, qui s'en alla rouler dans la poussière.

Sancho Pança accourut de tout le trot de son âne et trouva son maître qui ne pouvait plus remuer tant le coup et la chute avaient été rudes.

— Miséricorde ! s'écria-t-il, n'avais-je pas bien dit à votre grâce que c'était des moulins à vent ?

— Paix, paix ! ami Sancho, ce doit être cet enchanteur * Freston qui a changé les géants en moulins pour m'enlever la gloire de les vaincre !

Sancho aida son maître à remonter sur Rossinante qui avait les épaules à demi déboîtées et ils s'en allèrent, conversant sur l'aventure. Don Quichotte était tout chagrin de ce que sa lance lui manquât.

Sancho, cependant, fit remarquer qu'il était l'heure de dîner. Don Quichotte ne se sentait point d'appétit mais l'écuyer s'arrangea du mieux qu'il put sur son âne et tirant du bissac les provisions qu'il y avait mises, il s'en allait mangeant et cheminant au petit pas. De temps en temps, il portait une outre* à sa bouche de si bonne grâce qu'il aurait fait envie au plus galant [7] cabaretier de Malaga.

5. *Expert* : connaisseur.

6. *Te mettre en oraison* : prier.

7. *Galant* : élégant.

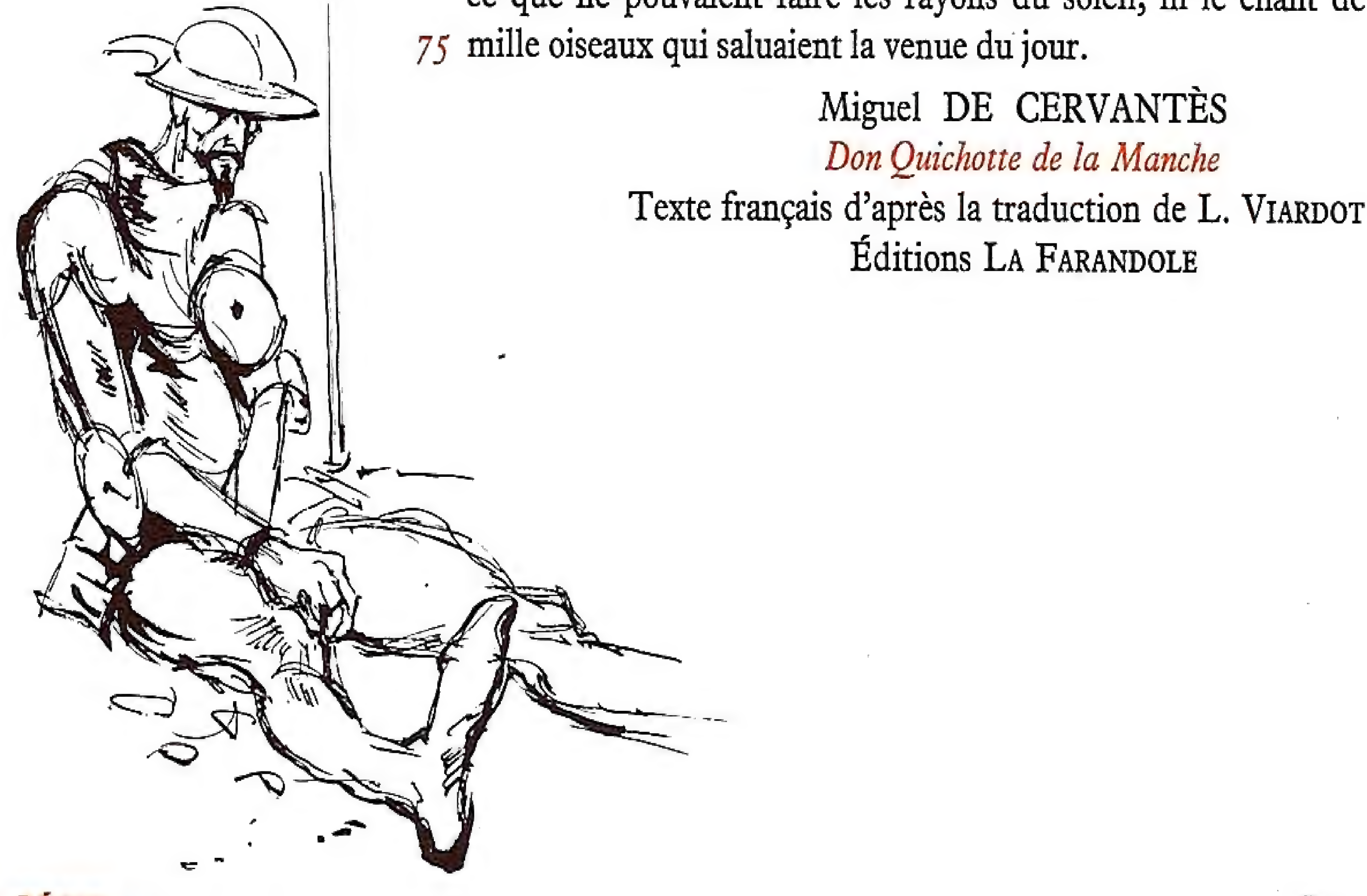


Le rêve de Don Quichotte : devenir un vaillant chevalier (GIRAUDON).

Ils passèrent la nuit sous un massif d'arbres de l'un desquels Don Quichotte rompit une branche sèche à laquelle il ajouta le fer de sa lance brisée. Il ne dormit pas de toute la nuit, pensant à sa dame Dulcinée [8], pour se conformer à ce qu'il avait lu dans ses livres. Sancho Pança, lui, ne fit d'un bout à l'autre qu'un somme ; au matin, il fallut la voix de son maître pour l'éveiller ce que ne pouvaient faire les rayons du soleil, ni le chant de mille oiseaux qui saluaient la venue du jour.

Miguel DE CERVANTÈS
Don Quichotte de la Manche
Texte français d'après la traduction de L. VIARDOT
Éditions LA FARANDOLE

8. *Dame Dulcinée* : un chevalier errant devait être amoureux d'une dame à laquelle il offrait ses exploits et ses souffrances.



I. LE RÉCIT

1. *a*) distinguez les différents épisodes de ce récit.
b) comment s'explique la présence d'un si grand nombre de moulins à vent ?

2. Don Quichotte :

a) à votre avis, ses promesses à Sancho Pança sont-elles sincères ?
b) pourquoi est-il contrarié que son écuyer soit monté sur un âne ?
c) montrez que son combat est à la fois héroïque et ridicule.
d) en quoi consiste sa folie ?

3. Sancho Pança :

a) où voit-on qu'il est crédule (il croit tout ce qu'on lui raconte), bon mari et bon père, dévoué à son maître ?
b) montrez que sa naïveté ne l'empêche pas d'agir avec bon sens.

4. Quel contraste comique y a-t-il entre Don Quichotte et Sancho Pança ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Avez-vous lu une histoire qui vous a fait rêver d'aventures ? Racontez-la et dites vos rêves.

6. Rêvez-vous d'aventures ? Lesquelles ?

58 | Effrayante empreinte

Au temps des grands voiliers, le bâtiment de Robinson Crusoé s'échoue sur un banc de sable. Tout l'équipage périt. Seul, Robinson parvient à gagner une île inconnue et apparemment déserte. Les provisions et les outils retrouvés sur le navire abandonné et, surtout, son énergie et son imagination permettent à Robinson de vivre comme un civilisé.

Un jour, en allant à mon canot, je découvris très distinctement sur le sable les marques d'un pied nu : jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur. Je m'arrête tout court comme si j'avais eu quelque apparition, je me mets aux écoutes et regarde, mais sans rien voir, sans rien entendre. Je monte sur une petite éminence [1] pour étendre ma vue au loin ; j'en descends et vais au rivage : rien de nouveau, point d'autre vestige [2] d'homme que celui dont je viens de parler. J'examine de nouveau le fatal * vestige : c'est bien un pied nu, avec les orteils, le talon. Que conjecturer [3] de là ? Je m'enfuis vers ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas, et prenant tous les buissons pour des hommes ; il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles et de pensées bizarres me sont venues à l'esprit pendant que je courais vers ma forteresse.

Je n'y fus pas plutôt arrivé que je m'y jetai comme un homme poursuivi, et je ne puis me souvenir si j'y entrai par l'échelle ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte, j'étais trop effrayé pour que le souvenir m'en soit resté. Jamais lapin ni renard ne se terra avec plus de frayeur que moi dans mon château, car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit ; à mesure que la cause de ma frayeur s'éloignait, mes craintes s'augmentaient davantage, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire à tous les animaux effrayés. La terreur troublait fort mes idées ; aussi, quoique très éloigné de l'endroit où j'avais pris l'alarme [4], mon imagination ne me représentait que des choses épouvantables.

1. *Éminence :* hauteur, monticule.
2. *Vestige :* trace.
3. *Conjecturer :* supposer.
4. *J'avais pris l'alarme :* j'avais eu peur.

Revenant à des idées plus saines *, je pensai enfin que ce ne pouvaient être que des sauvages du continent qui, ayant mis en mer avec leurs canots, avaient été portés dans l'île par les vents contraires ou par les courants, et qui avaient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert que j'en avais moi-même de les y voir.

Pendant que ces réflexions roulaient dans mon esprit, je remerciai le ciel de ne m'être pas trouvé alors dans cet endroit de l'île. Heureusement aussi ma chaloupe * avait échappé aux yeux des sauvages qui, autrement, s'apercevant que l'île était habitée, auraient fait des recherches et m'auraient peut-être découvert.

Dans certains moments, je m'imaginais que ma chaloupe avait été vue, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle ; je m'attendais à voir les sauvages revenir en plus grand nombre, et je craignais, même si je pouvais me dérober à leur barbarie, qu'ils ne trouvassent mon enclos : en effet, si ce malheur m'était arrivé, ils auraient détruit mon blé, emmené mon troupeau, et je me serais vu exposé à mourir de faim.

Daniel DEFOE
Robinson Crusoé
Éd. DENOEL

I. LE RÉCIT

1. *a*) n'est-il pas triste que Robinson soit effrayé par l'empreinte d'un pied sur le sable ?
b) dans les deux premiers paragraphes, relevez les mots et les expressions qui expriment ses craintes.

2. *a*) pour quelle raison sa frayeur augmenta-t-elle quand il fut dans son abri ?
b) pourquoi est-ce le contraire qui arrive aux animaux ?

3. **Dans les trois derniers paragraphes :**
a) quand se montre-t-il optimiste (voit-il tout en beau) ?
b) quand se montre-t-il pessimiste (voit-il tout en mal) ?

4. *a*) montrez que, dans son île, Robinson vivait comme un civilisé.
b) qu'appelait-il sauvages ?
c) pour quelles raisons les redoutait-il ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Si vous avez lu Robinson Crusoé, racontez la suite et la fin de ses aventures.

6. Aimeriez-vous vivre, pendant plus ou moins longtemps, comme Robinson ? dites pourquoi.

59 | « CÔTE DÉSERTE »

*Nous sommes au début du siècle dernier. Depuis six jours la tempête fait rage. L'équipage a quitté son navire en perdition, abandonnant à bord une famille de passagers suisses. Le bateau s'échoue sur un écueil *. Le père raconte...*

A l'aube, le vent tomba, le ciel se découvrit, et les premiers rayons du soleil illuminèrent une côte déserte qui s'étendait à un mille [1] ou deux de notre récif *. C'était pour nous le salut, mais encore fallait-il y parvenir.

— Visitons d'abord le bâtiment, proposai-je. Il n'y a plus une seule embarcation à bord, et il importe avant tout de réunir des planches et des madriers * pour construire un radeau assez grand pour nous tous.

A tout hasard, je me rendis dans la chambre [2] pour m'assurer qu'il restait quelques provisions. Ma femme et mon petit Fritz allèrent à la recherche de la volaille et des animaux domestiques du bord qui, oubliés depuis deux jours au milieu du désastre, mouraient de faim et de soif. Frédéric courut à la chambre [2] des munitions, Ernest au magasin [3] du charpentier et Jacques à la cabine du capitaine ; mais à peine en eut-il ouvert la porte que deux grands dogues * en sortirent et renversèrent le petit garçon en l'accablant de bruyantes caresses. Il les prit chacun par une oreille et les amena sur le pont, où je venais de remonter. Ses frères arrivaient aussi de divers côtés ; Frédéric apportait deux fusils de chasse, du plomb et un petit baril de poudre ; Ernest tenait une hache, un marteau, des tenailles, un sac de clous et d'autres outils.

— Pour moi, dit ma femme, je n'apporte que de bonnes nouvelles : en plus de ces volailles, j'ai trouvé dans l'entrepont une vache, un âne, deux chèvres, sept moutons et une truie *. Nous ne mourrons pas de faim.

— Sans doute, leur dis-je, vous apportez tous de bonnes choses, mais cela ne résout pas la grande difficulté : il nous faut arriver jusqu'à la côte.

1. *Mille :* mille anglais = 1 609 m.
2. *Chambre :* ici, un compartiment du navire.
3. *Magasin :* ici, entrepôt.



— Ah! s'écria Jacques, si j'avais seulement la grande cuve où maman faisait la lessive, et que je faisais voguer sur le lac, je me ferais fort de vous transporter tous au rivage. J'allais bien plus loin que cela avec mon bateau!

Ce fut pour moi une illumination : nous descendîmes à fond de cale *, où j'avais vu des tonneaux flotter sur l'eau qui remplissait la coque. Nous en choisîmes quatre ; je les sciai par la moitié, ce qui nous donna huit petites cuves de trois pieds [4] de diamètre sur quatre de hauteur qui furent réunies par deux au moyen d'un assemblage de planches clouées. A la fin de la journée, cette bizarre embarcation était achevée ; nous la fîmes glisser à l'eau par une brèche de la coque, et elle se révéla parfaitement maniable.

Le lendemain, au point du jour, la mer nous apparut complètement calmée, et j'en profitai pour ordonner le départ. Le chargement de notre esquif * consistait en un baril de poudre et toute une collection d'armes de chasse. De plus, ma femme et mes enfants portaient chacun une gibecière bien garnie. J'avais fait également placer une caisse de tablettes de bouillon, une autre de biscuits [5], un baril de harengs et d'autres comestibles ; nous y joignîmes une marmite en fer, une ligne à pêcher, une caisse de clous, des outils, et une pièce de toile à voile.

4. *Pieds* : ancienne mesure de longueur, d'environ 33 cm.

5. *Biscuits* : ici, galette de farine de blé, séchée au four, et qui pouvait se conserver.

Au moment de descendre dans la barque, nous entendîmes tout à coup le chant des coqs et des autres volailles, qui semblaient nous dire un triste adieu. Nous allâmes aussitôt les chercher : je plaçai dans une cuve du radeau dix poules avec deux coqs, en ayant soin de les couvrir d'une toile pour les empêcher de s'envoler. Quant aux oies, canards et pigeons, nous leur donnâmes aussitôt la liberté, persuadés qu'ils se rendraient à terre mieux et plus tôt que nous, les uns par l'air et les autres par l'eau.

Je coupai le câble qui retenait encore notre embarcation, et nous partîmes. Ma femme occupait la première cuve, Fritz était dans la seconde à côté d'elle, Frédéric était placé dans la troisième pour surveiller nos munitions qui se trouvaient dans la quatrième, ainsi que les poules et la toile à voile ; nos provisions de bouche emplissaient la cinquième ; Jacques, avec les ustensiles de ménage, occupait la sixième ; Ernest, entouré de toutes sortes d'outils, était blotti dans la septième ; et moi, debout dans la huitième cuve, je dirigeais de mon mieux ce fragile esquif, sur lequel était réuni tout ce que j'avais de plus cher au monde.

Les chiens de Jacques, voyant que nous partions sans eux, sautèrent à la mer et nous suivirent en nageant avec vigueur. La traversée s'effectua sans incident sur une mer tranquille. En approchant du rivage, la contrée vers laquelle nous voguions se montra sous un aspect moins sauvage. Frédéric nous dit qu'il voyait des arbres parmi lesquels il distinguait des palmiers.

Johann WYSS
Les Robinsons Suisses
Éd. O. D. E. J. Collection « Junior »

I. LE RÉCIT

1. Pourquoi, jadis, les naufrages étaient-ils fréquents et y avait-il de nombreuses îles encore désertes ?
2. Quels sont les deux grands moments de ce récit ? Donnez-leur un titre.
3. Recherchez toutes les circonstances favorables aux naufragés.
4. Énumérez les membres de cette famille ; de quelles qualités font-ils preuve dans ce désastre ?
5. Montrez que le titre, « *Les Robinsons suisses* », convient parfaitement à ce roman.
6. Quelle leçon nous donne cette famille ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

7. Illustrez par un dessin un passage de ce récit.
8. Aimeriez-vous partager le sort de cette famille de naufragés ? Pourquoi ?
9. Aimez-vous — ou aimeriez-vous — camper ? Pourquoi ?

60 FAR WEST (1)

Bill Cody — Bill est le diminutif de William — surnommé Buffalo-Bill, est né en 1846 dans une ferme du Kentucky. Il allait devenir un des héros du Far West — l'Ouest lointain. C'est ainsi que les pionniers américains appelaient autrefois les territoires situés à l'Ouest du Mississipi. Dès son plus jeune âge, il étonne par son courage et son adresse.

SUR la route rocailleuse qui grimpe à flanc de coteau, une carriole haute sur roues lentement chemine. Le conducteur n'est pas pressé. C'est un homme d'un certain âge, légèrement voûté, qui, tout en tenant les rênes, semble perdu dans de lointaines pensées. Près de lui, un garçon d'une dizaine d'années, éveillé et fort attentif, regarde tout ce qui l'environne. Un large sourire se dessine sur son visage. Il contemple ces terres nouvelles, offertes depuis peu aux pionniers [1].

Sa famille, venue de Le Clair à l'est du Missouri, s'est installée récemment dans la Salt Creek Valley, à quelques miles [2] du poste militaire de Fort Leavenworth

Isaac Cody — ainsi se nomme le vieil homme — visite régulièrement ses voisins, les Indiens Kickpoos, qui ont planté leurs tipis dans une vaste plaine, sur l'autre rive du Missouri.

Chaque fois que son père s'en va commercer avec ses amis Peaux-Rouges, le jeune Bill ne manque pas de l'accompagner. Il aime se trouver en compagnie de ces gens simples, proches de la nature, d'une absolue franchise. Il les regarde façonner de longs et légers canoës en écorce de bouleau ou tanner les peaux de bêtes qu'ils font sécher sur des claies [3] en bois

Tandis que son père discute avec les notables * de la tribu *, il partage les jeux des jeunes garçons, frappant avec une crosse en coudrier * sur une balle de cuir bourrée de crin. William parle presque aussi bien que sa langue maternelle celle de ses amis Kickpoos et arrive à converser comme eux par signes, rien qu'avec les mains. A chacune de ses visites, il passe au village indien des moments magnifiques et étonnants.

Au sommet de la côte, au croisement de deux routes, il y a trois cabanes en bois. La plus importante est le « trading-post » de Riverley. On peut y acheter de tout, des salaisons comme des

1. *Pionniers :* colons défricheurs de terres.

2. *Mile(s) :* mesure anglaise de longueur valant 1 609 m.

3. *Claies :* treillages en bois.

Buffalo Bill et Sitting Bull (ROGER VIOLLET) ▶


Copyright by

outils de ferme, des légumes secs comme des pièces de tissus. Il y a un comptoir où les clients sont plus nombreux. On peut y boire du Bourbon [4], tout en échangeant les derniers potins de la région.

Isaac Cody arrête sa voiture au bas de l'escalier aux trois marches de planches. Il a des achats à faire pour la maison. Il descend et pénètre dans le magasin, suivi de William. Dans le fond de la pièce, près du comptoir — une simple table — se trouve un groupe de clients qui discutent ferme. L'un d'eux, son verre à la main, se retourne et s'exclame :

— Tiens, voilà notre anti-esclavagiste !

Le problème des Noirs est déjà aux États-Unis une question de brûlante actualité. Le pays est divisé en deux clans : ceux qui sont pour le maintien de cette honteuse tradition ; ceux qui souhaitent sa suppression. Hélas, dans le Missouri, les premiers sont en grand nombre. Isaac Cody ne cesse de réclamer la liberté totale pour les nègres. Mais la plupart de ses voisins ne sont pas de cet avis.

Une sourde hostilité se manifeste envers Isaac Cody.

Le père de William s'avance, regarde bien en face celui qui l'a interpellé et lui lance :

— Pour moi, un Noir est un homme comme les autres. Je considère...

L'assistance ricane.

— Pourquoi es-tu venu t'installer chez nous ?

— Personne ne peut m'empêcher de vivre au Kansas. L'esclavage est une institution honteuse !

Des murmures s'élèvent. Un homme, alors, se glisse sournoisement derrière le fermier et le frappe dans le dos avec un couteau.

Isaac s'écroule. Son fils se précipite vers lui, angoissé.

Charles Dunn, le meurtrier, s'exclame :

— Il faut aussi supprimer le gamin !

A ce moment, Riverley, le patron du magasin, entre, voit la scène et se précipite pour désarmer Charles Dunn qui, hébété *, s'enfuit.

Les autres forcenés *, à la demande de Riverley, s'éloignent.

Un médecin est alerté. Isaac Cody est dans un état grave. Il a été touché près des reins. Il est transporté chez lui où il demeure alité de longues semaines.

4. *Bourbon* : whisky.

Mais ses ennemis n'ont pas désarmé. Dans leurs conversations, il est souvent question du père du jeune William. La famille Cody vit dans une continuelle inquiétude. Un jour que le blessé a moins de fièvre, on en profite pour le transporter à Grasshopper Falls, à 25 miles de là, où il compte des amis dévoués.

Mais bientôt sa nouvelle cachette est découverte. Les pro-esclavagistes décident d'entreprendre un raid [5] contre Grasshopper Falls. William l'apprend et enfourche aussitôt son poney *. Un des lascars * le reconnaît et s'écrie : « Attention ! voilà le fils d'Isaac. Il va avertir son père ! »

William réussit à rentrer chez lui et son père est emmené à Lawrence, petite ville où les partisans de l'abolition de l'esclavage sont en très forte majorité.

Isaac Cody revient auprès de sa famille au printemps 1857, mais son état empire. Quelques jours plus tard, il rend le dernier soupir.

William, qui a onze ans, prend brusquement conscience de ses responsabilités. La situation des siens est assez précaire *. Il est en âge de travailler. Il est bien bâti, sait monter à cheval et se servir d'un Colt [6] et d'une Winchester [7].

(à suivre)

5. *Raid :* mot anglais : expédition.

6. *Colt :* pistolet américain de fort calibre.

7. *Winchester :* célèbre fusil américain à répétition.

I. LE RÉCIT

1. Far West :

a) situez sur la carte des États-Unis, le Missouri, la région à l'ouest du Mississipi et l'État du Kansas.
b) relevez les détails qui permettent de vous représenter le paysage et la vie dans cette région.

2. Les Peaux-Rouges :

a) dans leur marche vers l'ouest, quels peuples les pionniers rencontraient-ils ?
b) que vous apprend ce récit sur leur caractère, leurs mœurs, leurs activités ?

3. Les pionniers :

a) l'ami des Indiens, Isaac Cody pouvait-il être partisan de l'esclavage des Noirs ? De quelles qualités fait-il preuve ?
b) d'après ce que vous avez appris (livres, bandes dessinées, films...), tous les Américains ont-ils traité les Indiens comme Isaac Cody ?
c) montrez que la haine et la violence règnent sur cette région ; quelle est la scène la plus dramatique ?
d) comment se montre Bill Cody tout au long de ce récit ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Isaac Cody n'est pas un raciste : dites pourquoi.

5. Aimeriez-vous ressembler à Bill Cody ? Pourquoi ?

6. Si vous avez vu des westerns, rappelez-vous une bagarre dans un saloon (bar) du Far West et racontez-la.

61 FAR WEST (2)

*Bill Cody travaille maintenant, depuis quatre ans, à la compagnie de transports Russel, Majors et Waddell. Il surveille les chevaux dans les corrals *, protège les troupeaux de bœufs sur les pistes, escorte des convois de voyageurs et de marchandises.*

WILLIAM H. RUSSEL envisage de créer un service spécial pour la transmission des plis *, des dépêches et des nouvelles urgentes, cela dans un délai restreint, afin qu'ils ne perdent pas de leur intérêt.

Il veut mettre en place, sur tous les territoires de l'Ouest, des parcours précis, avec des relais [1] et des étapes bien organisés. Il a l'intention d'engager les meilleurs cavaliers et d'acheter les chevaux les plus rapides. Tout doit être, partout, impeccable.

Son projet bien au point, il en parle à Alexander Majors et à William Waddell, ses associés. Les trois hommes se penchent sur les cartes, tracent des itinéraires partant du Missouri et fonçant vers le Pacifique, les corrigeant, les modifiant, les améliorant. Lorsque les trois associés sont tout à fait d'accord, la ligne est définitivement établie. Elle comporte 200 relais, 300 chevaux de remonte et 80 cavaliers.

C'est le Pony Express.

William Cody va désormais travailler pour cette nouvelle et fantastique entreprise, qui est entrée en service le 3 avril 1860. Ce jour-là, l'un des plus extraordinaires cavaliers que l'Ouest ait jamais connus, Johnny Fry, quitta Saint-Joseph, Missouri, pour la première étape. Après avoir passé d'un messager à l'autre, la première lettre arriva exactement 6 jours plus tard à Sacramento, la capitale de la Californie.

Le nouveau patron de William Cody est Joseph A. Slade. Il dirige le relais de la Station du Fer à Cheval et il est responsable du tronçon Jules - bourg - Rocky Ridge.

Un curieux homme, ce Slade. Il a un caractère bizarre et il est préférable d'exécuter ses ordres sans récriminer. Oui, un curieux homme, en effet. Il sera pendu, quelques années plus tard, par les Vigilants [2] de Virginia City, au Montana.

1. *Relais :* postes où l'on peut changer les chevaux fatigués contre des chevaux frais.

2. *Vigilants :* civils armés qui faisaient leur police.



Le cheval : coursier du Far West (SNARK INTERNATIONAL).

Rapidement, William Cody se familiarise avec son nouvel emploi. Il apprend à se servir de l'équipement spécial, minutieusement mis au point par William H. Russel : une selle d'un modèle nouveau, s'accompagnant d'un tapis de cuir, la mochila, dont les quatre coins portent une ouverture. C'est là qu'on place les cantinas, sacoches de cuir destinées à recevoir le courrier et qui sont fermées à clef. Seuls, certains chefs de stations sont habilités [3] pour les ouvrir. A l'étape, le changement de cheval peut être fait en moins de onze secondes.

Un matin, Joseph A. Slade demande William Cody de toute urgence. Il vient de recevoir une dépêche de première importance, qu'il faut porter au plus vite à Sweetwater Ridge. Or, il n'a pas un seul cavalier disponible. Ainsi, Bill se voit offrir une occasion unique de montrer ses capacités.

On sangle le meilleur cheval des écuries, on apporte les cantinas, on met en place la mochila et le jeune garçon monte en selle.

— Ouvre l'œil, mon gars, lui lance son patron, la région est peu sûre!

Aussitôt, Bill caresse de ses éperons les flancs de sa monture qui détale au galop. A moins d'un mile du relais, le messager du Pony Express s'engage dans un étroit sentier. Il est alors pris en chasse par quatre Indiens aux intentions belliqueuses. Bill accélère l'allure et réussit à les semer.

3. *Habilités :* ici, autorisés.

Sans ralentir un seul instant, William Cody atteint Sweetwater Ridge. Encore quelques foulées et il sera au terme de sa randonnée. Au détour de la piste, il constate que le relais n'est plus qu'un tas de cendres fumantes. Le chef de poste est étendu sans vie, le visage contre le sol de la cour. Les hangars ont été vidés de leurs réserves de fourrage et tous les chevaux ont disparu.

Bill doit poursuivre sa course jusqu'à Plain's Station, à plus de 12 miles de là. Heureusement, à ce relais, il ne fait aucune fâcheuse découverte. Il y trouve du monde et fait son rapport.

Aussitôt, une équipe est envoyée à Sweetwater Ridge pour réparer les dégâts et remettre le poste en état. Mais, comme il n'y a aucun cavalier disponible, c'est encore William Cody qui se charge d'assurer l'étape suivante. Avec un cheval frais, il gagne Horse Creek sans le moindre incident. Là, il trouve enfin un camarade pour assurer la relève. Harassé de fatigue, le jeune garçon, qui vient d'accomplir une véritable performance[4], se laisse tomber sur un lit et s'endort profondément.

Grâce à cet exploit, son nom prendra place sur la liste d'honneur du Pony Express.

4. *Performance* : mot d'origine anglaise ; ici, exploit.

Georges FRONVAL
Buffalo Bill
Éd. Fernand NATHAN

I. LE RÉCIT

1. Far West :

a) situez sur la carte l'État du Missouri et, si possible, la ville de Saint-Joseph — et Sacramento la capitale de la Californie.
b) d'après l'introduction et le texte, la région était-elle sûre ? industriellement développée ?

2. Pony Express :

a) pourquoi les dirigeants de la compagnie de transports ont-ils voulu « *créer un service spécial* » pour la transmission du courrier ?
b) montrez que l'organisation du Pony Express a été étudiée dans ses moindres détails.
c) en quoi le Pony Express est-il une « *nouvelle et fantastique entreprise* » ?

3. L'exploit de Bill Cody :

a) quelle a été la chance de sa vie ?
b) quels obstacles a-t-il trouvé sur sa route ? comment s'expliquent les intentions belliqueuses des Indiens ?
c) en quoi a consisté son exploit ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Avez-vous eu l'occasion d'aller à cheval ? Racontez...

5. Aimeriez-vous aller à cheval ? dites pourquoi.

62 LA BOITE *d'ananas*

*Trois jeunes gens ont besoin de changer d'air, et de repos. Ils décident de remonter la Tamise * en canot.*

Nous accostâmes à l'île des Singes pour déjeuner. En attendant le bœuf froid, nous découvrîmes que nous avions oublié la moutarde. Je ne crois pas avoir de mon existence ressenti aussi cruellement que ce jour-là le manque de moutarde. En général, je n'y tiens guère, et il est rare que j'en prenne, mais alors j'aurais donné des mondes pour en avoir. Telle est ma prodigalité * lorsque je désire une chose que je n'ai pas.

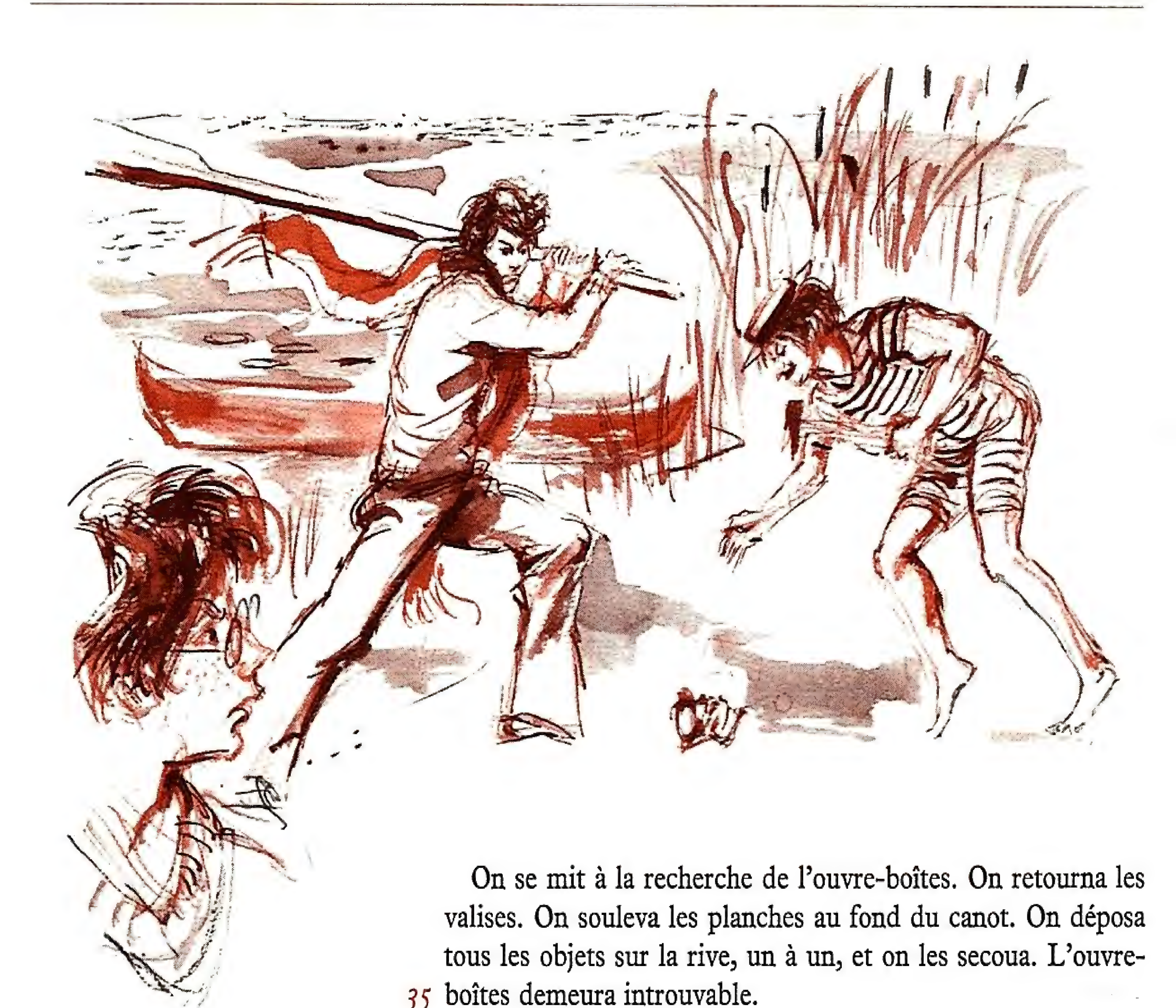
Harris également dit qu'il aurait donné des mondes pour de la moutarde. L'affaire eût été bonne pour un marchand de moutarde qui se serait trouvé là avec un seau...

Mais voilà! je crains fort que Harris et moi n'ayons tenté de renier le marché une fois en possession de la moutarde. On fait de ces offres extravagantes en des heures d'enthousiasme, mais, comme de juste, lorsqu'on vient à y réfléchir, on s'aperçoit qu'elles sont disproportionnées à la valeur de l'article requis [1]. J'ai une fois entendu un copain qui gravissait une montagne en Suisse dire qu'il donnerait des mondes pour un verre de bière, et une fois arrivé à un petit débit * qui en tenait, il fit un raffût de tous les diables parce qu'on lui comptait cinq francs une bouteille...

Cette absence de moutarde jeta un froid sur le canot. Nous mangeâmes notre bœuf sans mot dire. L'existence nous paraissait vaine et dépourvue d'intérêt. Nous songions, le cœur gros, aux jours heureux de notre enfance. La tarte aux pommes toutefois nous ranima un peu, et lorsque Georges eut tiré du panier une conserve d'ananas qu'il fit rouler au milieu du canot, la vie nous parut de nouveau digne d'être vécue.

Nous aimons beaucoup l'ananas tous les trois. Nous regardions l'image de l'étiquette ; nous pensions au jus. Nous échangeâmes un sourire et Harris apprêta sa cuiller.

1. *Requis :* ici, voulu, désiré.



On se mit à la recherche de l'ouvre-boîtes. On retourna les valises. On souleva les planches au fond du canot. On déposa tous les objets sur la rive, un à un, et on les secoua. L'ouvre-boîtes demeura introuvable.

Harris alors tenta d'ouvrir la boîte avec son couteau de poche, mais la lame se cassa et il se coupa profondément. Georges essaya d'une paire de ciseaux, mais les ciseaux lui échappèrent et faillirent l'éborgner. Cependant que l'un et l'autre pansaient leurs blessures, je m'efforçai de faire un trou dans l'objet avec le bout pointu de la gaffe [2], mais la gaffe en glissant me projeta entre le canot et la rive, dans deux pieds d'eau vaseuse, et la boîte de conserves alla rouler intacte sur la tasse à thé qu'elle cassa.

Alors, nous perdîmes la tête. Nous portâmes cette boîte sur la berge. Harris alla chercher une grosse pierre, je retournai au canot dont je rapportai le mât, et Georges tint la boîte et Harris posa sur le couvercle l'extrémité aiguë de sa pierre et je pris le mât que je levai en l'air, et rassemblant toutes mes forces, je l'abattis.

2. *Gaffe :* perche à pointe de métal pour diriger un bateau.

Ce fut le chapeau de paille de Georges qui lui sauva la vie ce jour-là. Il l'a conservé (ce qui en reste), et les soirs d'hiver, quand les pipes sont allumées et que les copains débitent des galéjades * sur les dangers qu'ils ont couru, Georges le décroche du mur et le montre à la ronde, et l'effroyable histoire est contée de nouveau, avec des exagérations inédites [3] chaque fois.

Harris s'en tira avec une éraflure sans gravité.

Après cela, j'emportai la boîte, et la martelai à coups de mât jusqu'à n'en pouvoir plus et Harris à son tour s'en empara.

Nous la battîmes à plat ; nous la rebattîmes en cube ; nous la battîmes selon toutes les formes de la géométrie, mais sans parvenir à y faire un trou. Georges alors l'attaqua à grands coups et en fit quelque chose d'un aspect si étrange, si biscornu *, si repoussant dans sa monstrueuse hideur *, que d'épouvante il laissa choir son mât.

Alors, nous nous assîmes autour de la boîte à la considérer. Un grand renfoncement dans le haut offrait l'aspect d'un rictus dérisoire [4], et cela nous mit dans une rage telle que Harris s'élança sur l'objet, le brandit et l'envoya voler au milieu du courant où il sombra sous une bordée de malédictions *.

Jerome-K. JEROME
Trois hommes dans un bateau
Éd. GALLIMARD

3. *Inédites :* nouvelles.

4. *Rictus dérisoire :* grimace moqueuse ; la boîte avait l'air de rire des trois jeunes gens.

I. LE RÉCIT

1. Moutarde :

a) quel effet produit la disproportion entre le manque de moutarde et le cruel chagrin qui en résulte ? citez des passages à l'appui de votre réponse.

b) « *il aurait donné des mondes* » : remplacez « *des mondes* » sans changer le sens de l'expression, et montrez-en l'exagération.

2. Ananas :

a) montrez que la boîte d'ananas arriva à point.

b) énumérez brièvement les épisodes de la lutte entre la boîte et les jeunes gens.

c) relevez les passages les plus amusants de cette scène.

d) à la fin, la boîte se transforme en un être monstrueux qui semble se moquer des jeunes gens ; à quels endroits ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

3. Avez-vous été le témoin d'une scène entre une personne (un membre de votre famille... un camarade... etc.) et un objet rebelle (outil, véhicule, meuble... etc.) ? Racontez la scène.

4. Le marteau (ou tout autre objet) et moi ; je raconte...

63 « ENERGIE retrouvée »

En mai 1947, Louison Bobet s'engage dans le circuit des « Boucles de la Seine » : c'est sa première grande course cycliste.

Au cours d'une défaillance due à la fatigue et à la tension nerveuse, il apprend qu'il est bien placé pour gagner la course.

MON « coup de pompe » était sévère mais j'étais en excellente position. L'essentiel était de ne pas m'affoler. Tout en roulant, je sortis le petit bidon contenant le café très fort préparé par ma mère et l'avalai d'un trait.

Comme je ne bois jamais de café, ce breuvage n'en eut que plus d'effet sur moi pour me fouetter. De mes poches arrière, je sortis le dernier sandwich au pain brioché et au miel. Posément, sans m'énerver, je le mangeai tranquillement. Pour me délasser je m'étais redressé en lâchant mon guidon. Je bus ensuite une gorgée d'eau tiède pour faire passer le sandwich. Enfin, je croquai quelques morceaux de sucre.

Mon repas achevé, je repris mon guidon et sans trop forcer, j'entrepris d'accélérer l'allure. Le résultat ne fut pas bien fameux. J'avais toujours mal aux jambes mais je recommençais à y voir clair. Pas de doute, le « coup de pompe » s'évanouissait.

Bientôt je sentis un mieux sensible et aux portes de Pontoise j'avais retrouvé la cadence [1].

C'est alors qu'une voiture vint à ma hauteur. Sur la banquette arrière, je reconnus le crâne chauve de Léo Véron. Le directeur de l'Équipe de France me fit un petit clin d'œil en tendant vers moi la main, le pouce levé en l'air pour m'exprimer sa satisfaction.

Ce « coup de chapeau » de Léo Véron acheva de dissiper les derniers vestiges * de ma défaillance et j'entamai à folle allure la longue descente pavée vers Pontoise.

Maintenant j'étais à nouveau déchaîné. Non seulement j'entrevoyais la victoire mais aussi une place dans le Tour de France. C'était trop beau, trop merveilleux. J'estimai que je

1. *Cadence* : régularité du mouvement, rythme.

n'en avais pas encore assez fait. Je me fouettai : « Allez, Louison, plus vite, encore plus vite. »

Je pédalai comme un enragé, passai le pont sur l'Oise en trombe et tellement décidé à « épater la galerie » qu'au lieu d'attaquer normalement la côte pavée de Saint-Ouen-l'Aumône sur la chaussée, ayant remarqué que les trottoirs étaient en terre battue et que derrière la double file des spectateurs j'avais la place pour passer, je sautai avec un culot monstre * sur le trottoir et avalai la côte en trombe derrière les spectateurs qui, surpris, ne m'aperçurent qu'un peu plus haut, une fois passé. Au sommet, je regagnai la route en sautant le trottoir au risque de casser une roue.

Mais ce jour-là les dieux devaient être avec moi car je pus réussir sans incident mon imprudente et stupide manœuvre. A toutes pédales, mon énergie totalement retrouvée, j'entamai allégrement * les ultimes [2] cinquante kilomètres de cette course interminable.

Un peu avant Bezons, à 30 kilomètres de l'arrivée, j'appris que j'étais passé à Pontoise avec 4′ d'avance sur le groupe animé par Teisseire et Thiétard. J'avais peut-être connu la défaillance, mais les autres, derrière, devaient être encore plus malades que moi.

Du rond-point de la Défense jusqu'à la porte Maillot, ce fut un rêve pour moi. Avertis par les haut-parleurs précédant les coureurs, les spectateurs avaient déjà appris mon nom. Ils ne disaient plus « c'est le 135 » mais « c'est Bobet » et mon nom mille fois prononcé traînait derrière moi comme un écho grisant *.

Mais il ne s'agissait pas de se laisser aller. Bien au contraire. La foule de plus en plus dense et indisciplinée me frôlait à me toucher et un photographe amateur voulant réussir un cliché historique faillit me faire tomber en s'avançant brusquement en avant. J'eus très peur mais, en même temps, je pus constater que mes réflexes [3] restaient bons.

« Ça va, me dis-je, tu n'es pas encore trop mort. » Car bien qu'arrivé porte Maillot, je savais qu'il me restait encore 20 kilomètres à couvrir par les boulevards extérieurs avant d'atteindre Montrouge et le vélodrome Buffalo.

Je savais que bien souvent les courses se jouent dans les ultimes kilomètres et qu'une défaillance est vite arrivée ;

2. *Ultimes :* derniers.

3. *Réflexes :* réactions.



Un dernier effort... avant la victoire (PRESSE SPORTS).

j'aurais bien voulu savoir ce qui se passait à l'arrière. Un groupe s'était peut-être détaché du gros peloton avec des hommes encore frais et décidés à jouer leur « va-tout * ».

Ah! ces boulevards extérieurs mal pavés, comme ils me semblaient longs! J'en avais plein le dos des pavés, mes reins me faisaient rudement souffrir et mes poignets durement secoués me donnaient à peine la force de serrer mon guidon.

« Aïe! Aïe! Louison, ça y est, un nouveau coup de pompe! » voilà ce que je pensais sur le boulevard Suchet. Je serrai les dents, mais il n'y avait rien à faire, mon coup de pédale se faisait plus raide. En songeant à la côte du boulevard Lefebvre, je me demandai si je n'allais pas m'écrouler là, bêtement, presque aux portes du vélodrome.

Sans m'énerver et par prudence, je passai un plus petit braquet[4], croquai quelques morceaux de sucre, lâchant un instant le guidon pour reposer mes pauvres reins afin de me ménager pour mieux avaler cette côte du boulevard Lefebvre, obstacle final.

4. *Braquet* : développement d'une bicyclette.

Comme avant Pontoise, cette prudente tactique[5] eut un excellent effet. En arrivant au pied de la côte, à dix kilomètres du but, j'étais presque retapé. Avec sagesse et pour la première fois de la journée, je passai le 48 × 19 (mon plus petit braquet) pour gravir ce dernier obstacle. Au sommet, je poussai un grand soupir et jetai un coup d'œil en arrière : pas un coureur à l'horizon. Cette fois, je la tenais, la victoire.

A partir de là, tout se passa comme dans un rêve. J'entrai sur le vélodrome et les cris de la foule m'électrisèrent au point que je fis l'ultime tour de piste au sprint[6] pour bien montrer que je n'étais pas encore au bout de mes forces.

Le reste est demeuré dans ma mémoire comme un beau rêve bleu un peu brumeux. Je revois mon père en larmes me serrant dans ses bras, je me revois bafouillant bêtement dans un micro « je suis bien content d'avoir gagné », le bouquet de fleurs, le tour d'honneur, les tapes dans le dos, les dizaines de questions des journalistes et enfin le vestiaire et la douche si bienfaisante pour mon corps douloureux.

5. *Cette prudente tactique* : cette prudente exécution de mon plan.

6. *Sprint* ; mot anglais : allure la plus rapide possible à la fin d'une course.

Louison BOBET
Champion cycliste
Éd. HACHETTE -
Bibliothèque Verte

I. LE RÉCIT

1. « Coup de pompe » :

a) d'après l'introduction et le récit, qu'appelle-t-on un « *coup de pompe* » ?
b) pour quelle raison Louison Bobet commença-t-il à reprendre confiance (1er paragraphe) ?
c) comment lutta-t-il contre son « *coup de pompe* » ?
d) qui lui rendit son courage et son espoir ?

2. Énergie retrouvée :

a) comment se manifesta son énergie nouvelle ?
b) par quoi était-il stimulé ? menacé ?

3. Nouvelle défaillance :

a) à quel moment et pourquoi eut-il « *un nouveau coup de pompe* » ?
b) comment en vint-il à bout ?

4. Victoire :

a) quel effet eurent sur lui les cris de la foule ?
b) pourquoi garde-t-il de cette victoire un souvenir « *un peu brumeux* » ?

5. Le champion :

a) où se manifeste l'affection de ses parents ?
b) de quelles qualités a-t-il fait preuve dans cette course ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. A bicyclette... Racontez...

7. J'ai assisté à une course cycliste, je vais vous en parler.

64 « CAVERNE GLACÉE »

*Jean et Nicole, deux spéléologues * débutants, explorent une grotte des Pyrénées. Ils se glissent le long d'un étroit boyau, apparemment sans issue. Mais un léger courant d'air soufflant à travers la pierre les avertit que la caverne continue. Ils détachent quelques moellons et reçoivent en plein visage un souffle d'air glacé. Jean s'engage dans le trou.*

— OH ! ça c'est formidable[1] !

— Mais quoi donc, s'inquiéta la jeune fille restée en deçà * de la paroi et plongée dans l'obscurité.

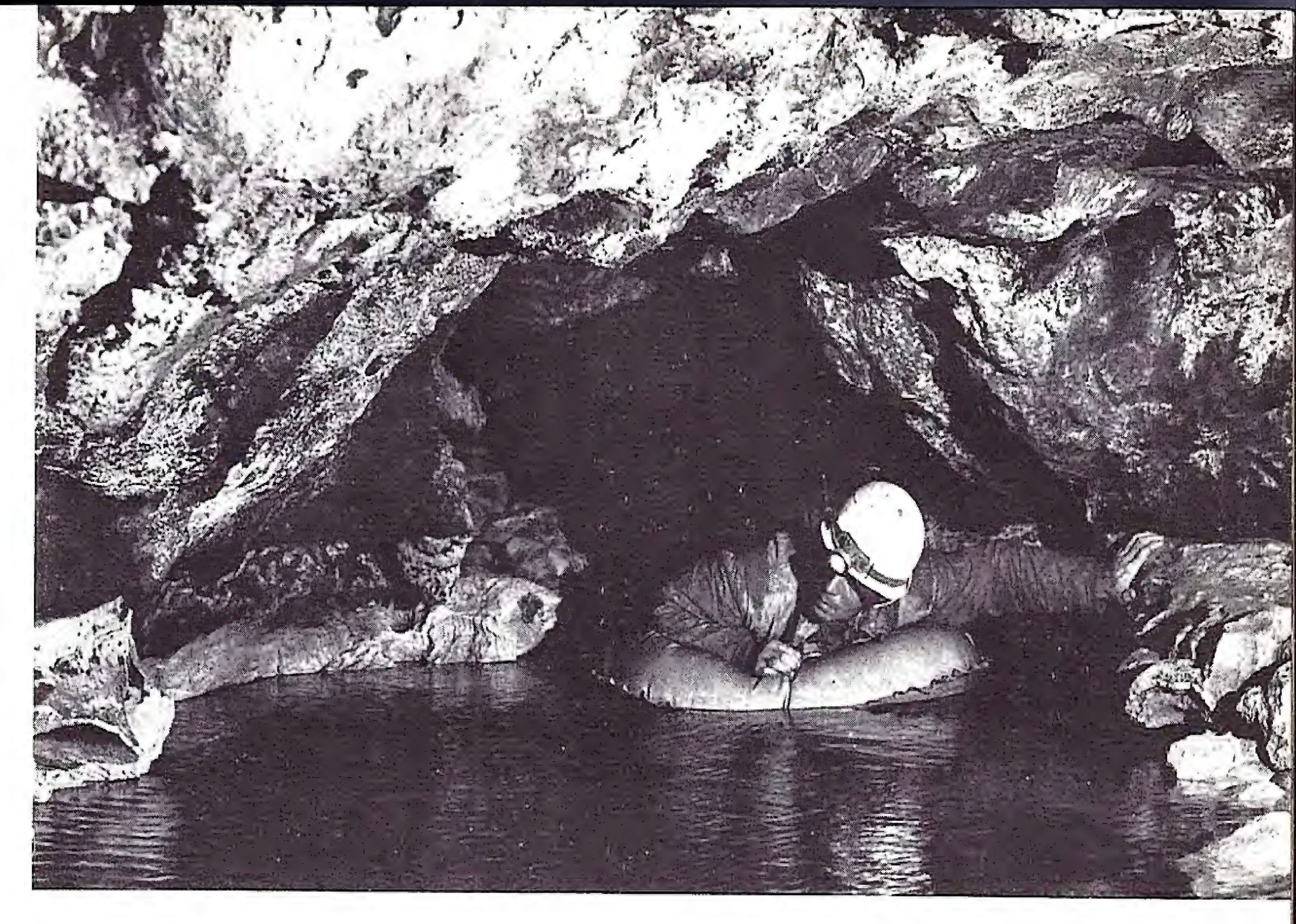
— Je dis que c'est formidable, répéta la voix. Ici, il n'y a plus de courant d'air, tout est calme, silencieux.

— Eh bien ! moi je suis toujours en pleine trombe * glacée et le vent rugit plus que jamais, assura Nicole recevant de plein fouet le courant d'air dont elle n'était plus protégée par le corps de son compagnon.

Les deux spéléologues novices * expérimentèrent là un des phénomènes souterrains parmi les plus surprenants, encore que très explicable, à savoir, que lorsqu'on franchit ainsi un goulet[2] étroit, une chatière, ces courants d'air rugissants — forcément intenses parce que localisés dans ces passages rétrécis — deviennent à peine sensibles voire[3] imperceptibles * dans les salles qui précèdent ou suivent ces étranglements. Le phénomène[4] émerveille toujours les débutants, mais il est constant[5] et bien connu des spéléologues ; c'est une loi de la météorologie * souterraine.

Cependant, éclairée et aidée par Jean, la jeune fille s'engagea dans la brèche et la franchit. Dans l'atmosphère redevenue calme, ils rallumèrent leurs lanternes à acétylène * et s'avancèrent, non plus dans un couloir exigu, ni dans un vestibule, mais dans une salle aux vastes proportions dont les parois et les voûtes étaient par endroits indiscernables *.

1. *Formidable :* ici, extraordinaire.
2. *Goulet :* couloir étroit.
3. *Voire :* même.
4. *Le phénomène :* le fait.
5. *Constant :* ici, toujours le même.



Découverte des splendeurs souterraines (BONNARDEL).

Tandis que Jean, retardé un instant par un caprice de sa lampe, en réglait le pointeau [6], Nicole, attirée par un groupe de belles stalactites * qui scintillaient, hâta le pas dans cette direction, impatiente de les contempler de près. Mais elle n'arriva pas à destination, car soudain elle glissa et tomba brutalement à terre. Instinctivement, elle avait paré la chute avec ses mains et se releva confuse tandis que sa lampe, éteinte sous le choc, avait roulé à quelques mètres.

— Mon Dieu, que ce sol est glissant et froid! s'exclama-t-elle, on dirait de la glace.

— Ce n'est pas une vaine comparaison, précisa Jean, en survenant à la rescousse et en tombant à son tour aux pieds de la jeune fille. C'est véritablement un plancher de glace sur lequel nous venons de chuter avec un ensemble touchant et une grâce incomparable.

— Oh! s'écria Nicole, mais les stalactites aussi sont de glace pure.

— Et cette énorme colonne, grosse comme un pilier de cathédrale que je vois là-bas, elle est aussi de glace ; c'est un monument d'eau congelée, s'émerveilla Jean.

6. *Pointeau :* l'extrémité de la tige qui livre passage à l'acétylène.

Les deux spéléologues qui venaient de prendre contact (un peu rudement) avec ce phénomène exceptionnel : la glace souterraine, n'étaient pas au bout de leur étonnement, car ils venaient de pénétrer dans une de ces rarissimes et somptueuses cavernes glacées dont il existe quelques spécimens dans les Pyrénées, dans les Alpes et au Caucase *.

Avec beaucoup de difficultés et une grande circonspection [7], ils avançaient maintenant sur la surface unie et heureusement plane d'un glacier souterrain qui occupait une enfilade de vestibules et de salles. Leurs chaussures fortement cloutées et armées de ces ferrures dites « ailes de mouches » leur étaient désormais d'un grand secours pour évoluer sur ces obscures patinoires.

Autour d'eux, des paysages arctiques *, plongés dans une nuit éternelle combien plus obscure que la nuit polaire, apparaissaient à la lueur de leurs lanternes. Piliers géants, icebergs *, cascades tout en glace pure et translucide * sortaient de l'ombre à leur approche et se montraient à leurs yeux éblouis, stupéfaits. Des oubliettes *, des gouffres, s'ouvraient traîtreusement sous leurs pas. Ils les contournaient prudemment, craintivement, se contentant d'y précipiter des morceaux de glace qui rebondissaient et se pulvérisaient à d'effrayantes profondeurs.

7. *Circonspection* : prudence.

Norbert CASTERET
La montagne creuse
Éd. Marabout Junior

I. LE RÉCIT

1. **Le courant d'air :** pourquoi est-il violent dans le couloir et à peine sensible dans la salle ?
2. **La salle souterraine :**
   a) à quoi les deux jeunes gens comprennent-ils qu'elle est très vaste ?
   b) généralement, comment sont formées les stalactites ?
   c) qu'est-ce qui fait la rareté de cette caverne ?
3. **Le glacier souterrain :**
   a) pourquoi peut-on parler d'un « *glacier souterrain* » ?
   b) à quoi servent les chaussures ferrées ?
   c) qu'est-ce qui fait le mystère de ce glacier ? sa splendeur ? ses dangers ?
4. Relevez les mots ou les expressions qui se rapportent au monde souterrain.

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. J'ai vu (en réalité ou en images) une grotte (ou une caverne, ou un gouffre) ; je vais en parler...
6. Aimeriez-vous être spéléologue ? dites pourquoi.

Le goût du risque.
(BONNARDEL).



65 EN RADEAU, sur le PACIFIQUE (1)

Un jeune savant norvégien, Thor Heyerdahl, a constaté que, jadis, les Incas du Pérou, en Amérique du Sud, et les Polynésiens des îles du Pacifique, ont adoré le même dieu-soleil, Kon-Tiki. Il suppose que d'anciens habitants du Pérou sont partis en radeau vers la Polynésie, poussés par les vents et les courants.

*Avec l'aide de cinq compagnons, il construit un radeau semblable aux anciens modèles. Les six navigateurs quittent le Pérou le 28 avril 1947 à bord de leur radeau appelé Kon-Tiki. Le 7 août, ils échouent sur un récif * près de Tahiti. Le jeune savant pense avoir raison.*

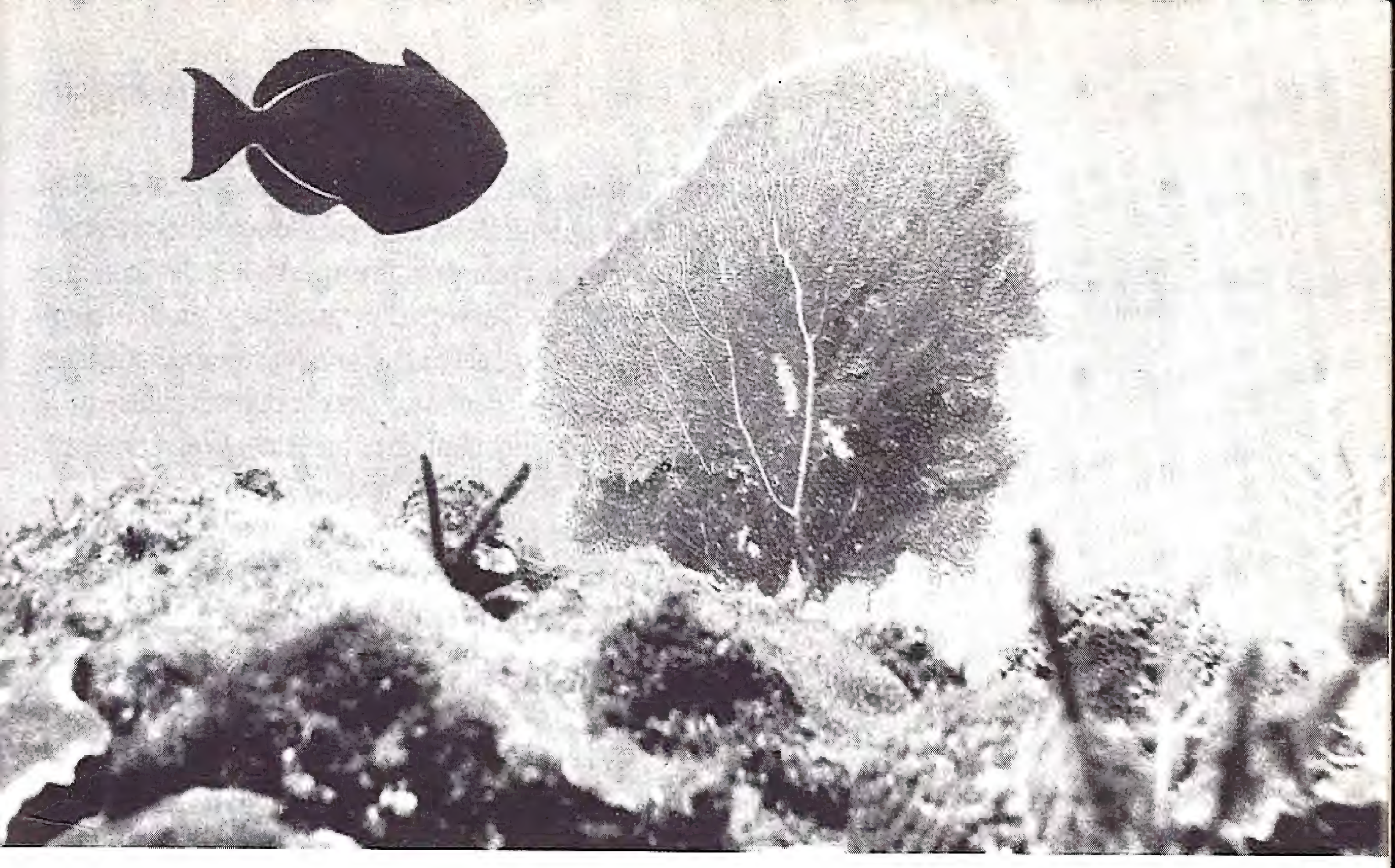
Vivons quelque temps sur le Kon-Tiki en leur compagnie.

La mer contient beaucoup de surprises pour celui dont le plancher est au niveau de l'eau et qui avance lentement, sans faire de bruit. Un chasseur qui se fraie un chemin dans les bois en brisant des branches peut revenir sans avoir vu de gibier. Si, au contraire, il s'assoit doucement sur une souche et attend, il ne tardera sans doute pas à ouïr des susurrements et des craquements, comme à voir des yeux curieux le regarder entre les feuilles. Il en est ainsi en mer. Nous avons l'habitude de la sillonner avec des rugissements de moteur et des coups de piston, avec l'eau écumant autour de notre proue. Et, à notre retour, nous disons qu'il n'y a rien à voir sur l'Océan.

Aucun jour ne passait sans que nous ayons la visite d'hôtes poussés par la curiosité, qui se tortillaient autour de nous et certains, comme les dorades [1] et les pilotes [2] devenaient si familiers qu'ils accompagnaient le radeau jour et nuit.

Quand les étoiles scintillaient dans le ciel foncé des tropiques *, la phosphorescence * de la mer rivalisait avec elles. Ce plancton [3] ressemblait tellement à des morceaux ronds de braise enflammée, qu'involontairement nous retirions nos jambes nues, dès que les boulettes luisantes se déversaient autour de nos pieds sur l'arrière du radeau. En les attrapant, nous nous sommes aperçus que c'étaient des espèces de petites crevettes lumineuses. Plus d'une fois, en de telles nuits, nous avons sursauté parce que deux yeux ronds et brillants, sur-

1. *Dorades :* ici, dorades des mers chaudes, grands poissons aux reflets verts et dorés.
2. *Pilotes :* poissons des mers chaudes qui accompagnent les navires et les requins.
3. *Plancton :* ensemble de minuscules organismes vivants qui sont en suspension dans les eaux douces et marines. Dans la mer, il est phosphorescent.



Merveilles des fonds marins (J.J. MEVSY-PITCH).

gissant soudain de la mer à côté du radeau, nous fixaient sans faire un mouvement, comme pour nous hypnotiser [4].

Nos visiteurs étaient souvent des pieuvres géantes, qui venaient flotter à la surface de l'eau, avec leurs yeux verts diaboliques, luisant dans l'obscurité comme du phosphore. Mais quelquefois les yeux brillants appartenaient à des poissons de grandes profondeurs, qui montaient seulement la nuit et restaient fascinés par la lueur de notre lampe. Plusieurs fois, quand la mer était calme, l'eau noire autour du radeau se remplissait soudain de têtes rondes de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de diamètre qui, sans bouger, nous regardaient de leurs grands yeux de feu. En d'autres nuits, des boules lumineuses de mêmes dimensions devenaient visibles dans l'eau, lançant des éclairs à intervalles réguliers, comme des lampes électriques qu'on aurait allumées ou éteintes tour à tour.

Nous nous habituâmes peu à peu à la présence sous notre plancher de ces animaux des mers profondes, mais néanmoins nous étions toujours aussi surpris chaque fois qu'un nouveau spécimen [5] surgissait. Vers deux heures, par une nuit nuageuse, où l'homme de barre * avait du mal à distinguer la mer noire du ciel noir, il aperçut une faible lueur qui bientôt prit la forme d'un grand animal. Il était impossible de dire si c'était du

4. *Hypnotiser :* endormir en nous magnétisant.

5. *Spécimen :* ici, un poisson d'une nouvelle espèce.

plancton qui brillait sur son corps ou si l'animal lui-même avait une surface phosphorescente, mais le scintillement dans l'eau noire donnait à cette créature spectrale[6] des contours vagues et ondoyants. Tantôt elle paraissait ronde, tantôt ovale ou triangulaire, ou encore elle se divisait en deux parties qui allaient et venaient séparément sous le radeau. Finalement, il y eut trois de ces grands fantômes brillants, décrivant lentement des cercles au-dessous de nous.

C'étaient de véritables monstres, car les parties visibles avaient déjà de six à huit mètres, et nous nous hâtâmes de nous grouper sur le pont pour suivre leur danse fantastique, qui dura pendant des heures. Mystérieux et silencieux, nos compagnons luisants se tenaient à une bonne distance sous la surface de la mer, surtout du côté tribord *, où se trouvait le falot[7], mais il leur arrivait aussi de rester sous le radeau ou d'apparaître du côté bâbord *. Le scintillement de lumière sur leur dos laissait voir qu'ils dépassaient la taille des éléphants, mais ce n'étaient pas des baleines, car ils ne montaient jamais pour respirer. Étaient-ce des raies géantes, dont la forme changeait quand elles se tournaient sur le côté ? Ils ne se troublaient pas si nous tenions la lumière à la surface de l'eau pour les attirer, afin d'essayer de distinguer quel genre de créatures c'était. Et, comme tous les gnomes[8] et fantômes authentiques *, ils disparaissaient dans les profondeurs dès que pointait l'aube.

(à suivre)

6. *Créature spectrale :* créature effrayante comme une apparition ; fantôme.

7. *Falot :* grande lanterne.

8. *Gnomes :* nains difformes et surnaturels que l'on rencontre dans les légendes.

I. LE RÉCIT

1. **En radeau :** quels sont les avantages d'un radeau pour explorer la mer ?
2. **Lumière :**
   a) pourquoi la mer est-elle lumineuse pendant la nuit ?
   b) quel effet produisent « *les boulettes luisantes* » sur les navigateurs ?
3. **Visiteurs nocturnes :**
   a) énumérez les visiteurs nocturnes des navigateurs.
   b) quels sont ceux qui les ont le plus étonnés ? pourquoi ?
4. Relevez les mots et les expressions qui se rapportent au monde de la mer.

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. J'ai pêché des crevettes — ou j'ai récolté des moules (ou des bigorneaux, ou des équilles) ; je vais vous en parler.
6. Racontez une promenade — ou une partie de pêche — en mer ou en rivière.

66 | EN RADEAU, sur le PACIFIQUE (2)

Nous n'eûmes d'explication acceptable de la visite nocturne des trois monstres brillants qu'après avoir reçu un jour et demi plus tard en plein midi une autre visite. C'était le 24 mai et nous flottions sur une houle agréable par 95 degrés ouest et 7 degrés sud [1]. Nous venions de jeter par-dessus bord les déchets de deux grandes dorades que nous avions pêchées de bonne heure le matin. Je prenais un petit bain rafraîchissant à l'avant du radeau, suspendu à un bout de corde et l'œil aux aguets, quand j'aperçus soudain un gros poisson brun d'environ deux mètres de long, qui avançait vers moi dans l'eau cristalline. Je sautai vivement sur le bord du radeau et, assis au soleil, je regardai ce poisson passer tranquillement, mais un cri sauvage de Knut, qui se trouvait à l'arrière, derrière la cabine, me fit tressaillir. Il beuglait : « Un requin! Un requin! » de telle sorte que sa voix finit pas se fêler sur une note aiguë, et, comme la présence quotidienne des requins autour de nous ne provoquait d'habitude aucune émotion, nous comprîmes qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire et nous nous précipitâmes au secours de Knut.

Notre camarade, accroupi au bord du radeau, était en train de laver son pantalon dans les vagues, quand, levant un instant les yeux, il vit devant lui la face la plus grande et la plus hideuse [2] qu'aucun de nous eût jamais aperçue. Cette tête monstrueuse atteignait une telle grosseur et une telle laideur qu'un spectre n'aurait pas pu nous impressionner davantage. Elle était large et plate comme celle d'une grenouille, avec de petits yeux placés latéralement et des mâchoires de crapaud d'un mètre et demi d'ouverture, agrémentées de longues franges aux coins. Un corps énorme la prolongeait, mais la longue queue pointue et la mince nageoire caudale [3], dressée en l'air, prouvaient que l'animal n'appartenait à aucune espèce de baleine. Il semblait brunâtre dans l'eau, bien qu'il fût entièrement couvert de petites taches blanches.

1. 95 degrés de longitude ouest, à partir du méridien de base 0, près de Londres; 7 degrés de latitude sud, à partir de l'équateur.

2. *Hideuse* : difforme, horrible à voir.

3. *Caudale* : située à la queue.



« Une gueule terrifiante nous regardait de ses petits yeux » (JACANA).

Le monstre s'approchait sans hâte, par derrière, nageant paresseusement. Il grimaçait comme un bouledogue et battait l'air avec sa queue. La grande et ronde nageoire dorsale sortait de l'eau et de temps en temps aussi la nageoire caudale. Quand l'animal se trouvait dans le creux d'une lame, l'eau bouillonnait autour du large dos comme autour d'un écueil * immergé. Devant cette gueule fabuleuse [4] nageaient en éventail une foule de pilotes zébrés ; à l'énorme corps s'accrochaient fermement de grands rémoras [5] et d'autres parasites [6], qui voyageaient ainsi à travers les flots ; l'ensemble avait l'air d'une collection zoologique * rassemblée autour de quelque chose qui paraissait un écueil flottant.

4. *Fabuleuse :* comme inventée dans un récit imaginaire, une fable.

5. *Rémoras :* poissons munis d'un disque adhésif ; ils se fixent au corps d'autres poissons.

6. *Parasites :* ici, des poissons qui vivaient aux dépens du requin.

Une dorade de dix kilos, accrochée à six de nos plus gros hameçons, pendait à l'arrière du radeau comme appât pour les requins, et un essaim de pilotes s'étaient élancés pour la flairer, sans y toucher, puis ils étaient retournés précipitamment vers leur seigneur et maître, le roi de la mer. Tel un monstre automatique, ce dernier déclencha son mécanisme et, à une allure tranquille, glissa vers l'appât, misérable bout de proie pour sa gueule. Nous essayâmes de haler * la dorade, et le monstre marin la suivit lentement jusqu'au bord du radeau. Bien qu'elle lui heurtât la gueule, il ne desserrait pas les mâchoires, comme s'il avait hésité à se donner du mal pour un si maigre morceau. Une fois arrivé au radeau, il se frotta contre le lourd aviron de gouverne, que le barreur [7] venait à peine de soulever hors de l'eau, et nous eûmes alors l'ample occasion d'étudier l'animal de tout près — et je crus que nous devenions fous, car nous poussions des éclats de rire idiots et des cris délirants devant la vue qui s'offrait à nous. Walt Disney [8] lui-même, malgré toute sa puissance d'imagination, n'aurait pu créer un monstre marin plus hallucinant [9] que celui qui, soudain, sa gueule terrifiante au bord du radeau, nous regardait de ses petits yeux.

(à suivre)

7. *Barreur :* l'homme qui tient la barre, le gouvernail.

8. *Walt Disney :* cinéaste américain, auteur de dessins animés.

9. *Hallucinant :* si extraordinaire qu'on aurait cru à une apparition.

I. LE RÉCIT

1. Faites le point (cherchez la position) du radeau sur une mappemonde, ou un globe terrestre.
2. **Un monstre :**
   a) à votre avis, pourquoi, d'habitude, les navigateurs ne craignaient-ils pas les requins ?
   b) relevez les détails qui font de l'énorme poisson un véritable monstre marin.
   c) en quoi ressemble-t-il à « *un écueil flottant* » ? « *une collection zoologique* » ?
   d) à quoi servait la dorade accrochée à l'arrière du navire ?
   e) quelles furent les réactions des navigateurs lorsqu'ils virent le monstre de tout près ?
3. Relevez les passages qui donnent des indications sur la vie des navigateurs à bord de leur radeau.
4. Relevez les mots etl es expressions qui se rapportent au monde de la mer.

II. A PARTIR DU RÉCIT

Dans un film, ou dans une bande dessinée, ou dans un livre, vous avez vu un monstre ; dessinez ou décrivez son portrait.

67 EN RADEAU, sur le PACIFIQUE (2)

Le monstre était un requin-baleine, le plus grand requin et le plus grand poisson connu actuellement. Il est extrêmement rare, mais des spécimens * dispersés ont pu être observés çà et là dans les mers tropicales. Sa longueur moyenne est de quinze mètres et selon les zoologues * il pèse quinze tonnes *. On dit que de grands spécimens peuvent atteindre une longueur de vingt mètres ; un « bébé » pris au harpon * avait un foie de trois cents kilos et une collection de trois mille dents dans sa vaste gueule.

La taille de celui-là était telle qu'aux moments où il se mettait à nager en cercles autour et au-dessous du radeau, sa tête apparaissait d'un côté tandis que sa queue émergeait de l'autre. Et il avait l'air si incroyablement grotesque *, inerte et stupide, que nous ne pouvions nous empêcher de rire aux éclats, tout en nous rendant compte qu'il avait assez de force dans la queue, s'il nous attaquait, pour réduire en miettes à la fois les troncs de balsa [1] et les cordes qui les reliaient. Il décrivait des cercles de plus en plus petits, juste au-dessous du radeau, mais nous ne pouvions faire autre chose qu'attendre les événements. Puis il passa gentiment sous l'aviron de gouverne, qu'il souleva en le faisant glisser le long de son dos. Nous étions tout prêts, des harpons à la main, mais nos dards [2] nous semblaient des cure-dents par rapport à l'énorme bête. Rien n'indiquait que ce requin-baleine aurait jamais l'idée de nous quitter ; il nous suivait comme un chien fidèle, tout près du radeau. Aucun de nous n'eût songé à la possibilité d'une chose pareille ; toute cette aventure avec le monstre marin nageant derrière nous semblait tellement irréelle que nous n'arrivions pas à la prendre au sérieux.

En réalité, le requin-baleine ne continua que pendant une heure à tourner autour de nous, mais la visite nous parut durer une journée entière. A la fin, cela devint trop énervant pour Érik, qui se tenait à un bout du radeau avec un harpon de

1. *Balsa :* arbre dont le bois est très léger. le radeau est construit en troncs de balsa.

2. *Dards :* piques.

huit pieds[3] ; entraîné par nos cris malencontreux, il leva très haut le harpon. Au moment où l'animal glissait lentement vers lui et où la large tête arrivait juste au-dessous d'un coin du radeau, Érik abaissa le harpon entre ses jambes de toute sa force d'ours, l'enfonçant profondément dans le crâne cartilagineux[4]. Il fallut une seconde ou deux au requin géant pour comprendre ce qui lui arrivait. Alors, avec la rapidité de l'éclair, le paisible idiot se transforma en une masse de muscles d'acier. La ligne siffla en passant par-dessus bord, et nous vîmes une cascade quand le géant leva la tête pour replonger dans l'abîme. Les trois hommes qui se trouvaient le plus près d'Érik furent lancés pêle-mêle à la renverse, et deux d'entre eux écorchés et brûlés par la ligne qui filait à toute vitesse. Cette ligne épaisse, assez solide pour tirer un canot, s'accrocha au bord du radeau et se cassa instantanément comme un bout de ficelle.

Quelques secondes plus tard, le manche brisé du harpon remontait à la surface à deux cents mètres de là. Nous nous attendions à ce que le monstre revînt en arrière comme un sous-marin furieux, mais nous ne le revîmes jamais.

Thor HEYERDHAL
L'expédition du « Kon-Tiki »
traduit du norvégien par
Marguerite GAY et Gerd DE MAUTORT
Éd. Albin MICHEL (Le livre de poche)

3. *Pieds :* ancienne mesure de longueur valant 33 cm environ.

4. *Cartilagineux :* tissu résistant mais souple à l'opposé du tissu osseux.

I. LE RÉCIT

1. *a*) que savez-vous au sujet des requins et des baleines ?
b) « *Le monstre était un requin-baleine* » : à votre avis, pour quel caractère le nom de baleine est-il associé à celui de requin ?
c) relevez au sujet de celui-ci des détails étonnants.

2. *a*) pourquoi l'énorme poisson a-t-il « *l'air grotesque, inerte et stupide* » ?
b) montrez que son attitude est à la fois rassurante et inquiétante.

3. *a*) pourquoi l'aventure semblait-elle « *irréelle* » aux navigateurs ?
b) comment s'explique le geste d'Érik ? quelles en furent les conséquences ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

4. Avez-vous vu au cinéma, à la télévision, ou en photos, une partie de chasse sous-marine ? Racontez.

5. Dessinez un chasseur sous-marin.

6. Avez-vous eu l'occasion de voir un paisible animal rendu furieux par de mauvais traitements ? Racontez.

68 | Rencontre avec les **Indiens Guahibos** (1)

Des explorateurs, Alain, celui qui fait le récit de l'expédition, Pierre, Luis et Jean, se proposent d'étudier les Indiens du Brésil et de les filmer.

Partis à leur recherche, ils descendent dans un petit bateau à moteur le cours du Vichada, affluent de l'Orénoque. Un gros orage les menace.

LE fleuve traverse un long couloir de forêt inondée et il est impossible d'aborder. Le soleil tombe vers l'horizon. Enfin, alors qu'il l'atteint, apparaît une trouée de savane [1]. Au fond de celle-ci, à un kilomètre de la rive, deux cases * se silhouettent en plus sombre au sommet d'une petite colline. Nous abordons. La savane se révèle inondée. Il est impossible d'y camper. Nous décidons de monter chercher un abri aux cases. La nuit est tombée, noire à ne rien distinguer à un mètre. Nos lampes-torches sont vides. Je prends la lampe de marine du bord, une énorme lampe étanche * qui éclaire aussi mal qu'elle pèse lourd et pars dans la direction supposée des cases. Mes camarades me suivent à la file indienne. Pendant une heure, nous pataugeons pieds nus, le pantalon relevé sur les cuisses, enfonçant jusqu'aux genoux dans une boue liquide et tiède où des herbes coupantes se glissent entre les doigts de pied et déchirent la peau. Je me demande quelle tête nous pouvons bien avoir vacillant ainsi au milieu de ce marécage, nos hamacs * et nos moustiquaires * autour du cou comme un énorme col blanc. A tout hasard, j'ai emporté une machette [2]. Enfin nous atteignons la première case. Deux silhouettes se dessinent dans l'encadrement de la porte ; pieds nus, vieux pantalon, vieille chemise sans couleur, un chapeau mou surmontant le tout, ce sont les silhouettes classiques du llano [3] :

— *Buenas noches, señores* [4] !

1. *Savane* : vaste prairie aux grandes herbes.
2. *Machette* : grand coutelas.
3. *Les silhouettes classiques du llano* : les silhouettes que l'on a l'habitude de voir dans cette immense plaine de l'Amérique du Sud.
4. *Buenas noches, señores*, espagnol : Bonne nuit, messieurs.



« Un long couloir de forêt inondée... » (ATLAS PHOTO).

Tout en prononçant ces mots d'un ton nasillard, ils ont relevé la tête et nous présentent deux visages reluisants de peinture rouge pareille à des balafres sanglantes. Ce sont des Indiens guahibos, de ce type intermédiaire entre les civilisés et les sauvages qui inquiétait le plus nos hôtes de Carimagua [5]. Étaient-ils tout à l'heure nus et viennent-ils de passer un pantalon et une chemise pour nous recevoir ou bien sont-ils des péons [6] de San José de Ocuné [5] ou d'une autre fondation [7] qui viennent, rentrant chez eux, de se peindre le visage pour ne pas faire trop mauvaise figure parmi les leurs ? Qui pourrait le dire ? Pour entamer la conversation, nous leur demandons de nous vendre une poule et quelques œufs. Après s'être consultés, ils répondent que la chose est possible, mais qu'il faudra leur donner une

5. *Carimagua, San José de Ocuné :* villages situés au bord du fleuve.

6. *Péon :* ouvrier agricole.

7. *Fondation :* exploitation agricole.

pièce de cotonnade — soit environ dix fois ce que vaut la poule seule. Tout marché, avec les Indiens, doit se faire patiemment, en prenant son temps ; aussi, au lieu de répondre immédiatement, entrons-nous dans la case. L'intérieur n'est fait que d'une seule grande pièce rectangulaire. Dans le haut toit de palme sont piqués, par-ci, par-là, des arcs, des flèches, des machettes, une hache. Deux hamacs sont accrochés dans le fond et le reste est désert. Mais dans un coin, près de la porte, rougeoie un petit feu. Nous nous asseyons autour. Nous avons froid aux mains. Nous nous chauffons et allumons une cigarette. Autour de nous, depuis la porte, les murs se peuplent silencieusement de deux, trois, dix hommes en chapeaux mous, couverts de peinture rouge. Nous ne savons déjà plus avec lesquels nous avons parlé.

Luis dit à la cantonade [8] :

— Combien d'œufs me donnez-vous ? et une main s'approche montrant trois œufs.

— Combien voulez-vous des œufs seuls ?

— Dix cigarettes, répond l'homme.

— D'accord, dit Luis ; et la poule seule combien ?

L'homme se gratte la tête :

— Je ne sais pas, répond-il tristement, elle n'est pas à moi...

Luis a pris les trois œufs. Il s'apprête à les faire bouillir au-dessus du feu, dans une petite marmite de terre qu'il a trouvée à côté de lui. Nous nous demandons ce que nous allons faire. Il n'est peut-être pas prudent de coucher là.

(à suivre)

8. *A la cantonade :* ici, sans s'adresser à personne en particulier.

I. LE RÉCIT

1. Inondation :

a) à travers ce récit, comment la région vous apparaît-elle ?
b) pourquoi les explorateurs décident-ils « *de chercher un abri aux cases* » ?
c) quelles sont leurs difficultés ?
d) pourquoi ont-ils emporté leurs hamacs, leurs moustiquaires et une machette (coutelas) ?

2. Les Indiens Guahibos :

a) en quoi sont-ils civilisés ? sauvages ?
b) comment comprennent-ils le commerce ?
c) que contient leur case ?
d) ont-ils l'air menaçants ?
e) cependant, comment s'explique l'inquiétude des explorateurs ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

3. Dessinez le portrait d'un Indien d'Amérique.

69 | Rencontre avec les Indiens Guahibos (2)

Dans la case, les Indiens observent les Blancs en silence. Jean n'en peut plus ; il prend la lanterne et annonce qu'il va dormir à bord du bateau.

Tout à coup, des cris s'élèvent, hors de la case, et traversent les murs jusqu'à nous. On entend des bruits de pas précipités, des voix hautes et pressées claquent comme des fouets. Deux hommes bondissent vers nous :

— L'autre monsieur s'est trompé de chemin. Au lieu d'aller vers le port, il est parti tout droit dans le monte [1] !

Le monte ! Il peut y courir toute la nuit et, au bout de la nuit, être définitivement perdu. En un clin d'œil, nous sommes dehors et Luis, les mains en porte-voix, crie à tue-tête :

— Jean ! Jean !

Sa voix descend la colline en cercle, rasant les herbes, et disparaît dans l'immense savane. Nous tendons l'oreille vers le vent, il ne nous apporte rien d'autre que le grésillement des lucioles [2] qui viennent de s'allumer dans la plaine. Luis crie de nouveau. Enfin une lumière s'agite et se détache des cent mille petites lampes scintillant * dans l'herbe. La savane est semblable à un ciel plein d'étoiles et la lampe de Jean qui a entendu et revient vers nous n'y est longtemps qu'un astre indistinct au milieu des autres. Enfin on entend son pas et il apparaît :

— Pourquoi n'as-tu pas écouté les Indiens qui te disaient que tu te trompais de chemin !

— Vous auriez eu confiance en eux, à ma place ? répond-il.

Ce petit incident cristallise [3] une décision. Nous allons tous quatre rentrer dormir à bord.

— Viens avec nous, dit Luis à l'homme aux œufs, on te donnera des cigarettes au bateau.

L'Indien hoche la tête et, se courbant près du feu, commence à retrousser son pantalon au-dessus des genoux. Mais voilà que derrière lui, sur dix autres jambes, vingt autres mains suivent le

1. *Monte* : colline.

2. *Lucioles* : insectes lumineux.

3. *Cristallise* : ici, fait naitre...



mouvement. Nous serons bien escortés. L'un, avant de partir, décroche du toit une grande lance de bois sombre, et un autre un arc et trois flèches.

Nous partons. L'homme aux œufs tient la tête de la colonne et je le suis élevant la lanterne au-dessus de ma tête. N'y a-t-il pas encore un traquenard [4] là derrière ? Malgré tout ce que nous pouvons croire, au fond de nous-mêmes, nous ne sommes pas encore tout à fait rassurés : on nous a dit tant de choses sur les Indiens...

Mais au bout d'un quart d'heure seulement et sans avoir cette fois-ci enfoncé plus qu'aux mollets dans l'eau, nous distinguons devant nous le miroir du fleuve et la forme noire de l'*Oram*. A l'avant, affalé parmi les marmites et les cordages, Elie [5] s'est endormi comme touché par une baguette au milieu d'un geste. Il se réveille en sursaut :

— Eh bien, dit-il, vous m'avez fait peur ! Ils en ont une tête ces gens avec du sang plein la figure !

4. *Traquenard* : piège.

5. *Elie* : leur marin et domestique.

Mais les gens éclatent tous de rire devant sa mine effarée et cela le rassure. Montés à bord, nous allumons la lampe à pression [6] et donnons ses cigarettes à l'homme aux œufs. Tous les Indiens s'entassent contre le bateau pour apercevoir nos trésors. Ils forment, vus du bord, un étrange amas de chemises sales et de peau sombre dans le clair-obscur de la nuit et la lampe. Notre geste fait immédiatement surgir une autre main qui tend trois autres œufs :

— A moi aussi, donne-moi des cigarettes, dit une voix.

Bientôt tout le monde fume, tandis que nous faisons griller quelques morceaux de vache sur notre réchaud à alcool. Les Indiens surveillent nos moindres gestes et les commentent [7] entre eux à mi-voix, puis de plus en plus fort, et enfin rient tous en chœur de telle ou telle chose étrange qu'ils nous voient faire. Leurs yeux sont dilatés dans l'ombre, tout ouverts vers le monde nouveau dont nous leur donnons le spectacle. Ils s'amusent, s'enhardissent, se rapprochent. La confiance naît.

Alain GHEERBRANT
L'expédition Orénoque-Amazone
Éd. GALLIMARD (Le livre de poche)

6. *Lampe à pression :* lampe à gaz.

7. *Commentent :* expliquent.

I. LE RÉCIT

1. **La région :** quels détails en font voir les dangers, l'immensité, la beauté ?
2. **Les explorateurs :**
   a) comment s'est traduit le manque de confiance de Jean envers les Indiens ? a-t-il eu raison ? pourquoi ?
   b) devant ses craintes, que décident ses compagnons ?
   c) montrez que Luis se conduit honnêtement avec « *l'homme aux œufs* ».
3. **Les Indiens :**
   a) au moment du départ, relevez des détails amusants, des détails inquiétants.
   b) où voit-on qu'ils connaissent la région beaucoup mieux que les explorateurs ?
   c) comment s'expliquent leur rire, leur curiosité ?
4. A votre avis, comment est née la confiance ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Votre famille a reçu un jeune étranger (ou une jeune étrangère) ; qu'avez-vous fait pour la mettre à l'aise et devenir de bons camarades ?
6. Je suis allé (allée) chez des gens très différents de mes parents ; je vais vous en parler.

70 | Marche dans l'espace

Le 18 mars 1965 marque une étape dans la conquête de l'espace. Ce jour-là, pour la première fois, un astronaute soviétique, Alexei Leonov, réalisa le fabuleux exploit imaginé par des hommes : il sortit de son vaisseau spatial et évolua pendant vingt minutes dans le cosmos. Leonov a raconté son extraordinaire expérience.

1. *Antennes :* de radio et de télévision.
2. *Cosmos :* l'univers avec les planètes, le soleil, les étoiles et le vide qui les sépare.

« VOSK-HOD 2 » voguait solennellement, majestueusement. Ses antennes [1], telles les moustaches de quelque monstre, palpaient le vide du cosmos [2]. Les hublots ressemblaient à d'énormes yeux fixant chacun de mes mouvements. Les objectifs des caméras de télévision me regardaient.

Devant moi, tout était noir, un ciel noir et des étoiles luisantes, mais qui ne scintillaient pas, elles semblaient immobilisées.

Le soleil n'apparaissait pas non plus comme vu de la terre. Il n'y avait aucune auréole autour, aucune couronne. Il rappelait un énorme disque incandescent * qui semblait fixe dans le velours noir du ciel cosmique. Le cosmos lui-même ressemblait à un puits sans fond. L'espace était tel qu'on n'en verra jamais sur la terre.

En bas voguait notre planète bleu ciel. Vue du cosmos, elle paraissait non pas ronde mais tout à fait plate, telle une énorme carte physique. Seule la courbure de l'horizon témoignait qu'elle est ronde.

A l'avenir, les vaisseaux cosmiques se trouveront dans l'espace cosmique plus longtemps encore. Ils ne seront probablement pas solitaires à l'envol. Le nombre de membres de l'équipage augmentera. Les savants travaillent à résoudre le problème des stations orbitales [3] permanentes.

3. *Orbitales :* mises sur orbite autour d'une planète, comme un satellite.

Mais la sortie de l'homme dans l'espace ouvert est-elle possible ? Et si oui, pourra-t-il travailler ? Pourra-t-il, par exemple y réaliser des travaux de montage indispensables pour la jonction des vaisseaux ?

C'est au commandant du vaisseau « Vosk-hod 2 », Pavel

Beliaiev et à moi-même, qu'est échu [4] le grand bonheur, le 18 mars, d'apporter les premières réponses à ces questions.

Au-dessus du Kamtchatka *, Pavel Beliaiev commença les préparatifs pratiques en vue de ma sortie du vaisseau. Il m'aida à mettre le sac à réserve d'air. J'ai vérifié la livraison du mélange respiratoire du sac au scaphandre [5]. Beliaiev ouvrit l'écoutille [6] du sas *. Nous avons branché ensemble à mon scaphandre la drisse-câble * qui devait me fixer au vaisseau.

Je me détachai de mon siège et entrai dans le sas en flottant. Je fis un geste de la main au commandant. L'écoutille, derrière moi, se ferma. Beliaiev commença à faire sortir l'air du sas afin d'égaliser la pression dans la chambre de sas avec la pression hors du vaisseau. Je l'ai ressenti par l'enflement du scaphandre. Soudain, l'écoutille s'ouvrit dans l'espace cosmique. Une gerbe aveuglante de lumière solaire remplit le sas.

Je m'avançai dans le sas vers la sortie et en émergeai un peu de la tête. Nous survolions la Méditerranée. Je voulais sortir plus vite du sas et regarder la Terre à partir du cosmos, voir le vaisseau. Le commandant me donna le signal de sortie. D'impatience, je me repoussai plus qu'il ne le fallait du bord du sas et sortis du vaisseau comme un bouchon d'une bouteille. En bas, sous moi, se trouvait la Crimée *. Je vis la mer Noire *, la coupe bleue de la baie près de Novorossiisk, les montagnes du Caucase * recouvertes de nuages.

En bas, voguaient les majestueux massifs verts du sud de l'U.R.S.S. J'ai reconnu la Volga *. Puis j'ai vu la chaîne de montagnes du vieil Oural *, les cours d'eau sibériens , l'Obi et l'Ienissei.

J'enlevai l'obturateur de l'appareil cinématographique qui devait fixer sur la pellicule tous mes mouvements dans l'espace cosmique libre. Il était installé sur un support spécial, près du bord du sas. Un moment après, je m'étirai assez énergiquement en me tenant à la drisse et fus contraint de me protéger des mains contre le vaisseau qui commençait à avancer impétueusement sur moi. J'aurais pu heurter au bord le casque hermétique [7], c'est pourquoi j'étendis les mains et amortis le choc.

Me trouvant hors du vaisseau, je m'entretenais en permanence par téléphone avec Pavel Beliaiev et la Terre. Je me suis, en particulier, entretenu avec Youri Gagarine qui veillait au poste de commande du cosmodrome [8].

4. *Échu* : donné.

5. *Scaphandre* : vêtement pourvu d'une bouteille à air.

6. *Écoutille* : petite ouverture.

7. *Hermétique* : absolument fermé, étanche.

8. *Cosmodrome* : base du départ de la fusée qui a lancé le vaisseau dans l'espace.



Au-dessus de l'Ienissei, le commandant me donna le signal de rentrer dans le vaisseau. Je me sentais à merveille et je ne voulais pas quitter le cosmos. C'est pourquoi je me repoussai encore une fois du bord du sas...

Je voulais rentrer directement dans le sas ; or ce ne fut pas chose tellement facile. Le scaphandre gonflé limitait mes mouvements. Il me fallut faire des efforts physiques assez sérieux pour pénétrer dans le sas. Mais bientôt je me trouvais dans la cabine.

L'expérience de sortie de l'homme du vaisseau dans l'espace cosmique était achevée. J'avais passé vingt minutes hors de la cabine. Nous nous approchions de l'océan Pacifique.

Alexei LEONOV
« *Courrier de l'Unesco* », août-septembre 1969

I. LE REPORTAGE

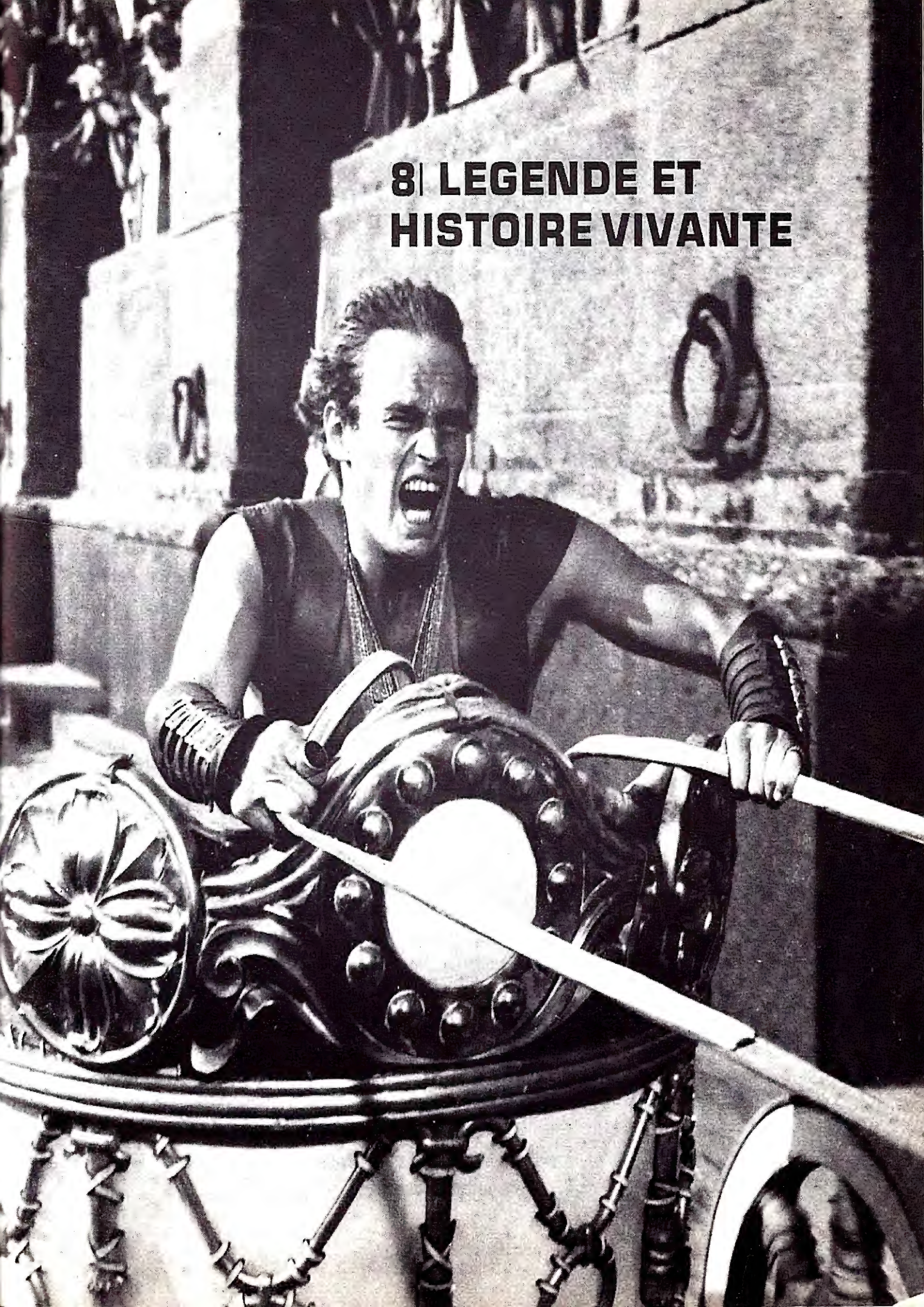
1. « *Vosk-hod 2* » : pour Alexei Leonov, le vaisseau spatial est un être animé : expliquez le 1er paragraphe.
2. Relevez toutes les différences entre le ciel de l'astronaute et le ciel vu de la Terre.
3. Pour quelles raisons pratiques a eu lieu l'expérience de Leonov ?
4. Suivez sur un globe le trajet du vaisseau spatial autour de la Terre, à partir du moment où Leonov s'apprête à aller dans l'espace — au-dessus du Kamchatka, au nord-est de la Sibérie — jusqu'au nord du Pacifique.
5. Avez-vous compris à quoi sert le sas ?
6. Pourquoi l'astronaute voulut-il sortir le plus rapidement possible ?
7. Énumérez tout ce qu'il a fait hors de la cabine spatiale.
8. Était-il pressé de rejoindre son vaisseau ? Pourquoi ?

II. A PARTIR DU REPORTAGE

9. En vous inspirant de la bande dessinée « *Satellite d'Adonis* », dessinez le cosmonaute hors de sa cabine.

(CAHIERS DU CINÉMA) ▶

8| LEGENDE ET HISTOIRE VIVANTE



71 | Notre ancêtre, la femme de Roquebrune

Un squelette datant de plus d'un million d'années, découvert dans une grotte, près de Roquebrune, pittoresque village perché au-dessus de la Côte d'Azur, a inspiré à l'auteur cette page.

LA, tout au bas, la Méditerranée roule ses eaux grises, glacées. Parfois, mêlée aux vagues, la masse noire d'une baleine. Il fait si froid que, l'hiver, sur les grèves, les galets éclatent.

Un vallon *, non loin de l'actuel Roquebrune. Un ravin * plutôt, aux pentes mollement inclinées. Au fond, un ruisseau. A mi-pente, dans le roc, une ouverture. Trop étroite, cette fissure *, pour livrer passage aux grands fauves qui hantent * la contrée, semant l'effroi et la mort pour eux-mêmes se perpétuer [1].

Par la cassure du roc, une forme vient de se glisser. Un animal ? Non. Une femme. Elle jette autour d'elle un regard. Craintif. Perçant. Depuis sa naissance, cette femme affronte d'incroyables dangers. Tout, dans la nature, lui est hostile. Voilà qui aiguise l'attention. Au moindre péril, elle ferait retraite dans son abri. Libre, cette fois, le chemin. Alors elle s'avance à rapides enjambées. On a bien lu : des enjambées. Cette femme marche *debout*. Elle appartient à la race des premiers mammifères verticaux. Les habitants de la grotte de Roquebrune sont des hommes. Enfin, presque.

Regardons-la progresser au fond du vallon, cette femme qui vient de se hasarder hors de sa caverne. Elle est petite : moins d'un mètre vingt. De longs cheveux, mais guère de poils sur le corps : une différence avec le singe. Jambes musclées, soutenant le bassin *; colonne vertébrale à peu près droite, sur quoi prennent appui le thorax *, les épaules ; crâne posé en équilibre au sommet. Pas de doute : cette configuration [2] est unique dans la nature animale. C'est celle d'un bipède [3]. Le poids de cette personne : trente à quarante kilos.

Mais la tête, le visage ?

1. *Se perpétuer :* pour vivre et faire vivre leurs petits et faire durer ainsi leur espèce.

2. *Configuration :* forme.

3. *Bipède :* qui marche sur deux pieds.

Disons-le : cela n'est pas beau à voir. La dame n'a pas de front, son crâne plonge sur des arcades sourcilières énormes. Les yeux, à l'abri de sourcils en forme de forêt, s'aperçoivent à peine. Le nez est large, plat, avec des narines béantes [4], éminemment [5] favorables à un odorat aiguisé. La mâchoire — au vrai, un museau — pointe en avant. Mais si cette mâchoire s'entrouve, on n'y aperçoit point les canines énormes, démesurées, qui sont l'apanage [6] des grands singes. La denture de la dame de Roquebrune ressemble à la nôtre. Cela, c'est le signe.

Les préhistoriens [7] sont formels : la dame de Roquebrune appartient à l'espèce humaine.

La première Française vivait dans une caverne, à Roquebrune, il y a plus d'un million d'années.

Alain DECAUX
Histoire des Françaises
Librairie Académique PERRIN

4. *Béantes :* largement ouvertes.
5. *Éminemment :* au plus haut point.
6. *Apanage :* ici, la propriété, la caractéristique.
7. *Préhistoriens :* savants qui étudient la préhistoire, période pendant laquelle les hommes n'ont pas laissé de textes écrits.

I. UN PORTRAIT

1. **Le climat :** il y a un million d'années, au bord de notre Méditerranée, était-il le même que celui de maintenant ? Justifiez votre réponse.

2. **La caverne :**
   a) où est-elle située ?
   b) pour quelles raisons cette femme l'a-t-elle choisie ?

3. **La femme de Roquebrune :**
   a) grâce à quelles qualités — physiques et morales — pouvait-elle échapper aux terribles dangers qui la menaçaient ?
   b) relevez tous les caractères qui l'apparentent à la race humaine.
   c) relevez les différences entre notre lointaine ancêtre et une Française de nos jours.
   d) selon vous, pourquoi l'historien peut-il dire que c'est la première Française ?

II. A PARTIR DE CE PORTRAIT

4. Documentez-vous sur les hommes de la préhistoire ;
   a) comment vivaient-ils à l'époque des grands glaciers ?
   b) savez-vous quels étaient les grands fauves dont il est question dans le texte ?
   c) dessinez quelques outils et armes préhistoriques.

72 | Caverne abandonnée

Cette scène se situe dans les temps préhistoriques, quand les hommes ne savaient pas écrire. On a volé le feu aux Oulhamr, « la fleur rouge » conservée précieusement. Trois des meilleurs guerriers de la Tribu partent à sa reconquête. Altérés par une longue marche, ils arrivent au bord d'un abreuvoir naturel.

LES guerriers acclamèrent la nappe [1]. Orangée par le soleil mourant, elle apaisait la soif des grêles saïgas [2], des petits chevaux trapus, des onagres [3] aux sabots fins, des mouflons * à la face barbue, de quelques chevreuils * plus furtifs que des feuilles tombantes, d'un vieil élan * dont le front semblait produire un arbre. Un sanglier brutal, querelleur et chagrin, était le seul qui bût sans crainte. Les autres, l'oreille mobile, les prunelles sautillantes, avec de continuels gestes de fuite, décelaient [4] la loi de la vie, l'alerte infinie des faibles.

Brusquement, toutes les oreilles se dressèrent, les têtes scrutèrent l'inconnu. Ce fut rapide, sûr, avec un air de désordre : chevaux, onagres, saïgas, mouflons, chevreuils, élan, fuyaient par la passe * du couchant, sous l'averse des rayons écarlates. Seul, le sanglier demeura, ses petits yeux ensanglantés virant entre les soies des paupières. Et des loups parurent, de grande race, loups de forêt autant que de savane *, hauts sur pattes, la gueule solide, les yeux proches, et dont les regards jaunes, au lieu de s'éparpiller comme ceux des herbivores, convergeaient vers la proie. Naoh, Nam et Gaw tenaient prêts l'épieu et la sagaie [5], tandis que le sanglier levait ses défenses crochues et ronflait formidablement. De leurs yeux rusés, de leurs narines intelligentes, les loups mesurèrent l'ennemi : le jugeant redoutable, ils prirent la chasse vers ceux qui fuyaient.

Leur départ fit un grand calme et les Oulhamr, ayant achevé de boire, délibérèrent. Le crépuscule était proche ; le soleil croulait derrière les rocs ; il était trop tard pour poursuivre la route : où choisir le gîte ?

1. *La nappe* : la nappe d'eau.
2. *Saïgas* : antilopes d'Europe et d'Asie.
3. *Onagres* : ânes sauvages.
4. *Décelaient* : révélaient.
5. *Sagaie* : javelot, lance.



Les hommes préhistoriques peignaient les animaux qu'ils chassaient, sur les parois des grottes (YAN-RAPHO).

— Les aurochs [6] approchent ! fit Naoh.

Mais, au même instant, il tournait la tête vers la passe de l'ouest ; les trois guerriers écoutèrent, puis ils se couchèrent sur le sol.

— Ceux qui viennent là ne sont pas des aurochs ! murmura Gaw.

Et Naoh affirma :

— Ce sont des mammouths ! [7]

Ils examinèrent hâtivement le site : la rivière surgissait entre la colline basaltique * et une muraille de porphyre * rouge où montait une saillie assez large pour admettre le passage d'un grand fauve. Les Oulhamr l'escaladèrent.

Au gouffre de la pierre, l'eau coulait dans l'ombre et la pénombre * éternelles ; des arbres, terrassés par l'éboulis ou arrachés par leur propre poids, s'étalaient horizontalement sur l'abîme ; d'autres s'élevaient de la profondeur, minces, et d'une longueur excessive, toute l'énergie perdue à hisser un bouquet de feuilles dans la région des lueurs pâles ; et tous, dévorés par une mousse épaisse comme la toison des ours, étranglés par les lianes, pourris par les champignons, déployaient la patience indestructible des vaincus.

Nam aperçut le premier une caverne. Basse et peu profonde, elle se creusait irrégulièrement. Les Oulhamr n'y pénétrèrent pas tout de suite ; ils la fouillèrent longtemps du regard. Enfin Naoh précéda ses compagnons, baissant la tête et dilatant les narines : des ossements se rencontraient, avec des fragments de

6. *Aurochs :* bœufs sauvages.

7. *Mammouths :* gigantesques éléphants dont l'espèce a disparu.

peau, des cornes, des bois d'élan, des mâchoires. L'hôte se décelait * un chasseur puissant et redoutable ; Naoh ne cessait d'aspirer ses émanations :

— C'est la caverne de l'ours gris... déclara-t-il. Elle est vide depuis plus d'une lune.

Nam et Gaw ne connaissaient guère cette bête formidable, les Oulhamr rôdant aux régions que hantaient le tigre, le lion, l'aurochs, le mammouth même, mais où l'ours gris était rare. Naoh l'avait rencontré au cours d'expéditions lointaines ; il savait sa férocité, aveugle comme celle du rhinocéros, sa force presque égale à celle du lion géant, son courage furieux et inextinguible [8]. La caverne était abandonnée, soit que l'ours y eût renoncé, soit qu'il se fût déplacé pour quelques semaines ou pour une saison, soit encore qu'il lui fût arrivé malheur à la traversée du fleuve. Persuadé que la bête ne reviendrait pas cette nuit, Naoh résolut d'occuper sa demeure.

8. *Inextinguible :* inépuisable.

J.-H. ROSNY AINÉ
La guerre du feu
Éditions G. P. -
Bibliothèque Rouge et Or

I. LE RÉCIT

1. **Le feu :** à votre avis, pourquoi les Oulhamr l'avaient-ils précieusement conservé ?

2. **Les herbivores :**
   a) énumérez-les.
   b) pourquoi sont-ils craintifs ? relevez les mots et les expressions qui traduisent leur perpétuel état d'alerte.
   c) devant qui prirent-ils la fuite ?
   d) pourquoi le sanglier, seul, demeura-t-il face au danger ?

3. **Les guerriers :**
   a) montrez que ce sont des chasseurs.
   b) pourquoi doivent-ils chercher « un gîte » ?

4. **La caverne :**
   a) où est-elle située et comment se présente-t-elle ?
   b) à quoi Naoh reconnaît-il que c'est la caverne de l'ours gris et qu' « *elle est vide depuis plus d'une lune* » ?

5. **Le paysage :**
   a) relevez les passages qui en disent la beauté et la sauvagerie.
   b) l'heure (laquelle ?) n'ajoute-t-elle pas à sa splendeur ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

6. Les hommes préhistoriques dessinaient les animaux qu'ils chassaient sur les parois de leurs cavernes ; à votre tour, dessinez-en un ou plusieurs cités dans le texte.

73 « Là, aujourd'hui, s'élève MARSEILLE... »

Comment les Grecs fondaient-ils des colonies sur les bords de la Méditerranée ? Cette légende va nous l'apprendre. Ici, il s'agit de grecs originaires de la ville de Phocée, en Asie Mineure.

LES Phocéens arrivèrent à l'embouchure d'un grand fleuve. A la vérité, ils n'en avaient jamais vu d'aussi beau. Habitués aux petits torrents qui se jettent dans la mer Égée *, de misérables ruisseaux où, dès le mois de mai, les chèvres ne se mouillent même pas la barbiche, ils considérèrent avec respect les tourbillons limoneux [1] de ce fleuve étranger. Les eaux se divisaient en plusieurs branches qui serpentaient à travers un désert de cailloux et d'osiers. L'eau, çà et là, affleurait en étangs sur lesquels se pressaient des nuages d'oiseaux. Des flamants roses * se tenaient immobiles et graves sur une patte. Au loin, on devinait des collines verdoyantes. Les Grecs se jetèrent le front contre terre et adorèrent le dieu du fleuve. Ils désiraient offrir en son honneur un sacrifice, mais comment l'invoquer [2] puisqu'ils ignoraient son nom ?

Enfin ils aperçurent des huttes installées sur pilotis et des indigènes qui les observaient de loin. Ils s'approchèrent, et eux, impressionnés par ces jeunes gens bien découplés [3] et couverts d'armes brillantes, ne tentèrent ni de s'enfuir, ni de résister.

— Ce sont des Ligures, dit un des Grecs qui avait un peu navigué. Nous sommes au pays des Ligures.

Et, rassemblant quelques mots de leur langue barbare [4], le Grec interrogea les paysans qui demeuraient farouches et réticents *.

— Ils racontent que ce fleuve s'appelle le Rhône, que leur tribu est celle des Ségobriges et que leur roi se nomme Nannos. Il habite assez loin d'ici, au bord d'un golfe.

1. *Limoneux* : boueux.

2. *L'invoquer* : le prier en l'appelant par son nom.

3. *Découplés* : bien bâtis, de belle taille.

4. *Barbare* : pour les Grecs, toutes les autres langues étaient barbares, en dehors du grec.

Les Grecs pensèrent peut-être que ces indigènes * seraient difficiles à réduire. Quoi qu'il en soit, après avoir poussé une reconnaissance * le long des côtes, ils revinrent à Phocée. Ils demandèrent son aide à la grande déesse de la côte d'Ionie [5] : Artémis d'Éphèse. Celle-ci ordonna en songe à une dame de la ville, du nom d'Aristarké, de se munir d'une statuette de sa déesse et de suivre l'expédition comme prêtresse. Les Phocéens choisirent comme chefs un gros marchand de la ville, Protis, et un de ses amis, Simos, puis ils repartirent.

Ils jugèrent plus sage d'aborder le roi Nannos et de tâcher d'en obtenir de bon gré un terrain pour fonder leur ville. Ce chef habitait, au centre d'une enceinte en pierres sèches [6], une hutte de rondins *, somptueuse pour un Ligure. Si l'on passait à travers les porcs et les chiens qui évoluaient en liberté dans la cour, on ne pouvait manquer de remarquer les étoffes et les fourrures qui décoraient l'immense salle, percée d'un trou dans le toit pour que s'échappât la fumée du foyer.

L'aspect de Nannos n'était pas redoutable, au moins au premier coup d'œil. Petit et brun, les yeux gris, le chef ligure ne payait pas de mine *. Un observateur plus attentif aurait remarqué sa musculature redoutable, l'agilité de ses mouvements, l'impression de robustesse animale qui émanait de lui. Il portait au cou un collier d'ambre * et de pierres vertes.

Nannos reçut les voyageurs avec courtoisie, s'étonna du long voyage qu'ils avaient accompli, et quand ils eurent formulé leur demande :

— Mes hôtes, dit-il, en frappant du poing sur la table, nous discuterons plus tard d'affaires. Demain, je célèbre les noces de ma fille. Ne manquez pas, je vous prie, en ce grand jour, de vous asseoir à ma table avec mes guerriers.

— Grand Prince, répondit doucement Protis, nous acceptons avec reconnaissance. Nous serons heureux d'offrir à la noble vierge, ta fille, quelques modestes parures comme en portent les femmes de nos pays. Sans doute épouse-t-elle quelque grand chef ?

— Eh, mes hôtes, répliqua le roi, vous ignorez la coutume de nos pays. Gyptis choisira son époux elle-même. Elle passera autour de la table où je réunis la fleur des guerriers et offrira à boire à celui qui lui plaira.

5. *Ionie :* Grèce d'Asie.

6. *Pierres sèches :* pierres non cimentées.

« Étrange coutume ! » pensèrent les Grecs, habitués à mener eux-mêmes leurs filles dans la maison d'un époux choisi par eux. Mais ils se gardèrent d'exprimer leurs réflexions.

Le lendemain, ils s'assirent à la table du roi et attendirent avec curiosité le moment décisif. La fiancée entra. Elle était petite et bien faite. Une coupe remplie d'eau à la main, elle se tenait immobile et le silence s'établit quand on la vit paraître. Elle se mit doucement en marche, s'approcha de la table et lentement en fit le tour. A mesure qu'elle dépassait chaque convive, de son pas mesuré et prudent, l'étonnement et le regret grandissaient dans les yeux de plus d'un jeune homme.

Soudain, Protis vit la coupe devant lui. Il sursauta. Quelle était cette erreur ? ou cette raillerie *. Gyptis, debout à son côté, se taisait, les yeux baissés. Elle avait les mains vides.

Nannos *ratifia*[7] volontiers le choix de la jeune fille. Il lui donna en dot * un vaste emplacement au bord de la mer. La rade était profonde et facile à aménager. Protis n'eut qu'à remercier les dieux. Là, aujourd'hui, s'élève Marseille...

Marguerite DESMURGER
Récits tirés de l'histoire grecque.
Éd. Fernand NATHAN

7. *Ratifia* : approuva.

I. LA LÉGENDE

1. Le pays et ses habitants :

a) montrez que le pays avait de quoi étonner les Phocéens.
b) savez-vous comment se nomme la région décrite dans le 1er paragraphe ?
c) pour quelle raison les habitants vivaient-ils dans des huttes sur pilotis ?
d) comment s'explique leur attitude devant les Grecs ?

2. Les Grecs :

a) sont-ils venus en conquérants ou en marchands ?
b) que vous apprend cette légende sur leur religion et leurs mœurs (manières de vivre) ?

3. A la cour de Nannos :

a) que pensez-vous de la demeure royale ?
b) quelle est l'attitude de Nannos envers les Grecs ?
c) pourquoi la coutume ligure concernant le mariage surprit-elle les Grecs ? ne nous étonne-t-elle pas aussi ? en quoi a-t-elle arrangé les affaires des deux peuples ?

4. Que nous apprend cette légende sur les Ligures ?

II. A PARTIR DE LA LÉGENDE

5. Dessinez la demeure royale.

6. Que savez-vous sur Marseille ?

74 « POTION MAGIQUE »

Les Gaulois participent aux jeux olympiques; ils comptent sur leur potion magique pour remporter toutes les épreuves. Les Romains l'apprennent; découragés, ils s'adonnent à la bonne chère et à la boisson. Leurs excès de table sont contagieux; dans le camp des Grecs, les Spartiates habituellement sobres et disciplinés se révoltent.

Extrait de " Astérix aux Jeux Olympiques " par Goscinny et Uderzo - (Éd. DARGAUD).

I. LA BANDE DESSINÉE

1. Au camp des Grecs :

a) cherchez dans le dictionnaire : Sparte, Artémis, Zeus.
b) dans les 5 premières vignettes : à quoi voit-on la violence de la révolte des athlètes grecs ?
c) que veut dire « *décadents* » ? Le verbe « *décader* » n'existe pas : quel effet produit-il ? Burdigala est le nom latin de Bordeaux : à votre avis, que peut être le *bœuf burdigalais* ?
d) dans la dernière vignette : quelle impression produit Zeus, le roi des dieux ? pourquoi ?

2. Au camp des Romains :

a) qui était Jules César ?
b) dans les 7 premières vignettes : comment se traduit l'ivresse des Romains ?
c) dans la vignette 4 : la menace de Garmonparnas n'est-elle pas valable de nos jours ? n'est-ce pas ici une ruse de sa part ?
d) expliquez la vignette 8.

3. Au camp des Gaulois :

a) dans les vignettes 9 et 10 : que font le druide Panoramix, Astérix, Obélix et le petit chien Idéfix ?
b) comment se traduit leur surprise ?
d) dans la vignette 11 (dernière) : dans quelle intention Garmonparnas leur pose-t-il cette question ?

II. A PARTIR DE LA BANDE DESSINÉE

4. Que savez-vous des Jeux Olympiques ?

5. Pendant les épreuves sportives, les athlètes ont-ils le droit d'absorber n'importe quelle drogue ? Dites ce que vous savez à ce sujet.









C'EST VOTRE DERNIER MOT ?

TU VEUX L'ENTENDRE MON DERNIER MOT ?

PAR ZEUS ! IL FAUT QUE JE PRÉVIENNE LES AUTORITÉS !

PEU APRÈS...

23 B

À CAUSE DE CES ROMAINS DÉCADENTS, NOS JEUX SONT AU BORD DU RIDICULE !

ON NE VERRA SUR LE STADE QUE QUELQUES ATHLÈTES VENTRIPOTENTS ET AVINÉS !

JE PROPOSE QUE L'ON ENVOIE GARMONPARNAS CHEZ LES BARBARES POUR LES RAISONNER !


N'AVEZ-VOUS PAS HONTE, ROMAINS ? QUE DIRAIT JULES CÉSAR EN VOUS VOYANT ?

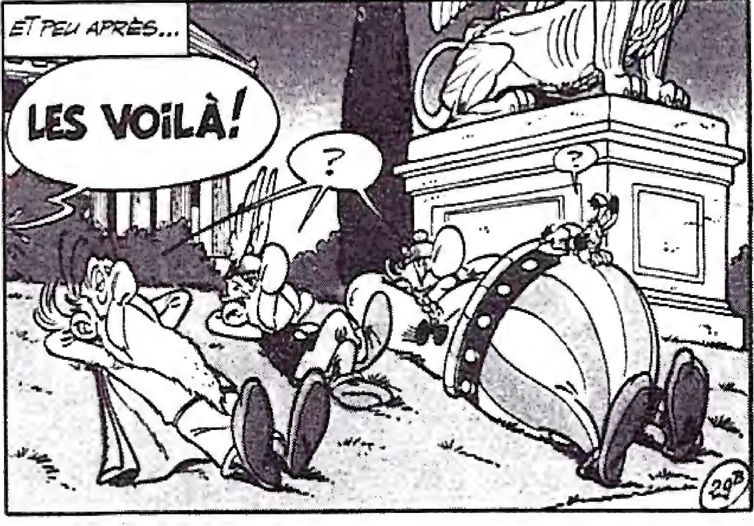
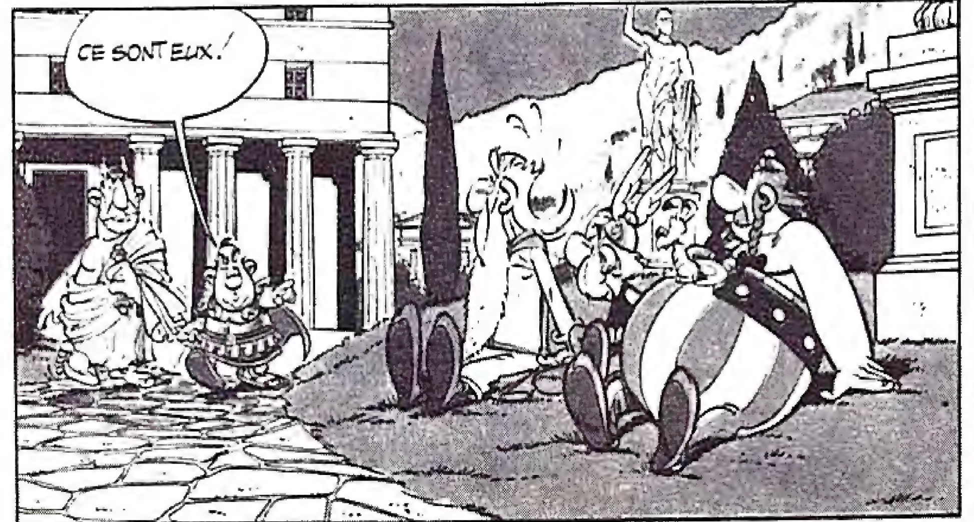
IL NE SERAIT PAS CONTENT, HEIN ?

VOUS CROYEZ PEUT-ÊTRE QUE LE VIN VOUS DONNERA DES FORCES SUPPLÉMENTAIRES...
HIHIHIHIHIHIHIHI !
29A

MAIS N'OUBLIEZ PAS NOS LOIS OLYMPIQUES : IL EST INTERDIT D'ABSORBER TOUTE SUBSTANCE QUI DONNE DES FORCES SUPPLÉMENTAIRES, SOUS PEINE DE DISQUALIFI--CATION !

C'EST ÇA, C'EST ÇA, BON VENT...


PFFUCH !

PAR JUPITER ! TOI, LÀ-BAS ! ATTENDS-MOI !
?

ET PEU APRÈS...
LES VOILÀ !
?
?
29B

CE SONT EUX !

EST-IL VRAI QUE VOUS POSSÉDEZ UNE POTION MAGIQUE ET QUE VOUS COMPTEZ L'UTILISER AVANT LES ÉPREUVES ?

75 « Une fille ! »

C'était en 1356, au début de la Guerre de Cent Ans.

*« Thierry de Janville, jeune seigneur de Sologne, dépossédé de ses terres par la félonie de son intendant, messire Florent, était devenu Thierry la Fronde, hors-la-loi * redoutable. Plus d'une fois, son petit groupe de compagnons avait fait trembler l'armée anglaise. Malheur au soldat qui s'écartait un peu du convoi, malheur au convoi lui-même s'il était trop faiblement escorté!*

En revanche, il n'était aucune misère que Thierry ne fût prêt à secourir, aucune détresse qui le laissât indifférent : le hors-la-loi était resté chevalier... »

Dans chaque village, Thierry a ainsi ses partisans qui le renseignent et aident sa bande de compagnons. Parmi eux, « une frêle jeune fille, presque une enfant, Isabelle ». Un jour, Isabelle doit, très vite, porter des renseignements à Thierry qui s'est éloigné.

PENDANT que son oncle sellait et bridait * son cheval, Isabelle revêtait à la hâte ses habits de garçon qui lui permettaient de chevaucher à l'aise; une courte tunique de daim et de longues bottes. Elle préférait laisser cette tenue au camp des compagnons car il était interdit aux femmes de revêtir des vêtements masculins et elle n'aurait pu traverser le village ainsi habillée.

Isabelle, dans sa hâte de rejoindre le chevalier, commit l'imprudence de suivre la route. Elle n'était pas assez bonne cavalière pour se lancer à travers bois et marais.

Un groupe d'archers *, alertés par le galop du cheval, se porta à sa rencontre en la sommant de s'arrêter. Au lieu d'obéir, Isabelle talonna son cheval et le lança contre les soldats qui s'écartèrent. Une flèche siffla à ses oreilles, puis une autre. La redoutable précision des archers gallois et leur prodigieuse vitesse de tir étaient connues de tous. Isabelle comprit qu'elle n'allait pas assez vite pour échapper aux archers. Elle tira violemment sur les rênes pour faire obliquer sa monture vers la forêt. L'animal renâcla[1], se cabra et désarçonna Isabelle. Elle roula dans les fourrés qui amortirent sa chute. Avec un cri de joie les soldats anglais se précipitèrent vers elle.

La jeune fille n'avait été que très légèrement étourdie par sa chute. Elle se releva aussitôt et plongea plus profond dans

1. *Renâcla* : renifla en signe de mécontentement.



les buissons. Elle commença à ramper entre les branches épineuses qui s'accrochaient à ses cheveux, lui griffaient le visage.

Les soldats avaient perdu un temps précieux en essayant de s'emparer du cheval. La noble bête ruait et refusait de se laisser approcher. Finalement elle s'enfuit et ils renoncèrent à la poursuivre pour concentrer leurs efforts sur le cavalier.

Isabelle haletait * ; elle ressentait maintenant la fatigue de sa course épuisante avec son oncle Martin. Les soldats avançaient tranquillement, sûrs de leur victoire. Ils s'interpellaient, se désignaient les endroits suspects et y décochaient leurs flèches à tout hasard. Ils les reprenaient ensuite au cours de leur progression. Seuls deux soldats ne tiraient pas. Ils portaient des arbalètes * et non des arcs et gardaient leur arme bandée, le dard * bien en place dans la rigole du fût [2], pour ne tirer qu'à bon escient.

La fiancée de Thierry cherchait à regagner la rivière. Là était le salut. Alourdis par les cottes de mailles, les soldats n'oseraient certainement pas se jeter à l'eau. En plongeant et nageant sous la surface, Isabelle pouvait espérer échapper aux flèches.

Un repli de terrain, sorte de fossé tracé par la dernière crue, lui permit de se redresser et de courir. Il ne lui restait plus

2. *Fût :* ici, le montant de bois de l'arbalète.

qu'à traverser une bande de terrain nu pour atteindre le but quand un soldat l'aperçut.

« Là! » cria-t-il en la désignant.

Isabelle réunit ses dernières forces et se jeta dans la rivière. Les archers furent les premiers sur le bord, mais les fers plats des flèches les firent ricocher * et passer au-dessus de la tête d'Isabelle. Changeant de tactique [3] et comprenant qu'elles seraient déviées en pénétrant dans l'eau, les archers tirèrent quelques flèches en l'air.

Elles retombèrent en sifflant, encadrant la jeune fille.

Elle plongea et nagea sous l'eau aussi longtemps qu'elle put. Les oreilles bourdonnantes, à demi-asphyxiée, elle fut bien obligée de remonter pour respirer.

Un arbalétrier s'était mis en position et suivait froidement le sillage de bulles laissé par la jeune fille. Un remous lui indiqua qu'elle allait bientôt apparaître. Il leva légèrement son arme, prêt à faire partir le dard. Les cheveux d'Isabelle, dénoués par la course et la plongée, flottèrent autour d'elle.

« Une fille! » s'écria un soldat.

La surprise fit manquer son coup à l'arbalétrier. Le dard siffla trop haut. Les soldats jurèrent, mais déjà le courant emportait Isabelle...

3. *Tactique* : ici, procédé.

J.-C. DERET,
Thierry la Fronde,
Éditions des deux Coqs d'Or

I. UN ÉPISODE D'UN ROMAN DE CAPE ET D'ÉPÉE

1. **Un hors-la-loi** (voir l'introduction) :
   a) qu'est-ce qu'un hors-la-loi ?
   b) cependant, où voit-on que Thierry était resté fidèle à son serment de chevalier ?
   c) en 1356, par qui la France était-elle envahie ? quelle sorte de guerre Thierry menait-il contre les envahisseurs ? donnez-en des exemples. Pourquoi avait-il de nombreux partisans ?
2. **Isabelle** : montrez
   a) son dévouement à Thierry et à sa cause.
   b) son imprudence ; comment s'explique-t-elle ?
   c) son courage et son sang-froid.
   d) pourquoi les archers et l'arbalétrier l'ont-ils manquée ?
3. *a*) quelle est la scène la plus dramatique de cet épisode ?
   b) vous attendiez-vous à cette fin ?
   c) cette lecture vous a-t-elle plu ? Pourquoi ?

II. A PARTIR DE CET ÉPISODE

4. Si vous connaissez le roman de Thierry la Fronde, racontez la suite... Si vous ne l'avez pas lu, imaginez-la.
5. Dessinez un arc et une flèche.

76 TERRE !

*En 1492, Christophe Colomb a reçu mission du roi et de la reine d'Espagne, d'aller à la découverte des terres situées à l'ouest, sur l'autre rive de l'océan Atlantique. Après des semaines de traversée, les équipages de ses trois caravelles *, terrifiés de ne voir que la mer, envoient des délégués à leur amiral. Il les reçoit au milieu de ses officiers.*

CHRISTOPHE COLOMB

QUE voulez-vous, Messieurs?

LE DÉLÉGUÉ

La farine est presque épuisée.

CHRISTOPHE COLOMB

Vous mangerez du bœuf salé.

LE DÉLÉGUÉ

Le bœuf salé est pourri.

CHRISTOPHE COLOMB

Eh bien, pour vous consoler, buvez un bon coup de vin à la santé du Roi d'Espagne.

LE DÉLÉGUÉ

Il n'y a plus de vin.

CHRISTOPHE COLOMB

En ce cas, buvez de l'eau.

LE DÉLÉGUÉ

Il n'y a plus d'eau.

CHRISTOPHE COLOMB

Bravo! Comme il n'y a plus d'eau, tant mieux qu'il n'y ait pas non plus de bœuf salé. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais il n'y a rien qui fait peler la langue comme cette carne du Guadalquivir [1].

1. *Carne* : viande dure; *Guadalquivir* : fleuve d'Espagne qui arrose une plaine où l'on élève des troupeaux.

LE DÉLÉGUÉ

Les équipages disent qu'ils ne veulent plus marcher.

LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE

(Ils crient confusément pendant la discussion.)

Nous voulons revenir! Il faut l'obliger à revenir! Il est fou! Au fou! au fou! il faut l'obliger à revenir! C'est un traître! c'est un fou! c'est un assassin! Toujours la mer! Toujours rien! il n'y a plus rien! il n'y a plus rien! nous sommes perdus au milieu de Rien!

CHRISTOPHE COLOMB

Ce n'est pas les équipages qui marchent, c'est le vent qui les fait marcher.

LE DÉLÉGUÉ

C'est précisément le vent qui leur fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB

Pourquoi? depuis que nous sommes partis le vent souffle dans la bonne direction, une jolie brise * sans interruption vers l'ouest.

LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE *(confusément)*

La mer! la mer! la mer! Toujours vers l'ouest! toujours ce souffle vers l'ouest! Nous mourrons tous! Nous ne reviendrons jamais! Christophe Colomb! Christophe Colomb! Que nous veux-tu? Pourquoi nous as-tu emmenés avec toi? pourquoi veux-tu nous faire mourir? Nous en avons assez!

LE DÉLÉGUÉ

C'est précisément ce vent-là qui leur fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB

Christophe, mon saint patron! voilà des gens difficiles à contenter!

LE DÉLÉGUÉ

Ils veulent revenir chez eux. [...]

CHRISTOPHE COLOMB

Je refuse.



L'OFFICIER

Nous vous supplions de ne pas nous pousser au désespoir !

CHRISTOPHE COLOMB

Je refuse.

L'OFFICIER

En ce cas, il ne nous reste plus qu'à vous faire connaître nos conditions.

CHRISTOPHE COLOMB

J'écoute vos conditions.

L'OFFICIER

Nous vous accordons trois jours.

CHRISTOPHE COLOMB

Et pendant trois jours je resterai le seul maître des bateaux ?

L'OFFICIER

Pendant trois jours, vous resterez le seul maître des bateaux.

CHRISTOPHE COLOMB

Il suffit, et puisque je suis le seul maître, je vais vous faire connaître mes ordres. Combien dites-vous qu'il reste d'eau ?

L'OFFICIER

Il en reste pour un mois à la ration d'un verre par jour et par personne.

CHRISTOPHE COLOMB

Buvez-en tant que vous voudrez et jetez le reste aux poissons. Combien reste-t-il de tonneaux de bœuf et de biscuit ?

L'OFFICIER

Assez pour le même temps.

CHRISTOPHE COLOMB

Défoncez tout ! Donnez tout à l'équipage !

L'OFFICIER

Nous le ferons quand tu nous auras donné un signe.

CHRISTOPHE COLOMB

Regardez!

LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE

Un oiseau! un oiseau! Une colombe! une colombe!

CHRISTOPHE COLOMB

« Et la terre était couverte d'eau. Et la colombe revint vers Noé, portant un rameau vert dans son bec [2]. »

UNE VOIX EN HAUT DANS LA HUNE [3]

Terre!

Tous se précipitent à l'avant du bateau

Terre à l'avant! terre, terre à l'avant!
Terre! terre! terre! terre!

2. D'après la Bible, ce fut une colombe portant un rameau dans son bec, qui indiqua à Noé et à sa famille la fin du déluge.

3. *Hune* : plate-forme arrondie à l'avant d'un navire.

Paul CLAUDEL
Le Livre de Christophe Colomb
Éd. GALLIMARD

I. UNE SCÈNE DRAMATIQUE

Indications : les hommes de l'équipage crient en sourdine pendant toute la discussion entre Christophe Colomb et leur délégué.

1. Le délégué : d'après lui, énumérez tout ce qui ne va pas à bord.

2. Les hommes d'équipage :

a) que veulent-ils ? ont-ils raison d'être affolés ?
b) que reprochent-ils à leur amiral ? sur quel ton ?

3. Christophe Colomb et le délégué :

a) à votre avis, pourquoi est-il si calme ?
b) où se moque-t-il de son équipage ? quel effet doit produire son ironie ?

4. L'officier : montrez qu'il est beaucoup plus ferme que le délégué.

5. Christophe Colomb et l'officier :

a) pourquoi, à votre avis, accepte-t-il les conditions de l'officier ?
b) les ordres qu'il donne ne paraissent-ils pas fous ? quel espoir les lui dicte ?

6. Que signifie, pour Christophe Colomb et son équipage, la présence de la colombe (ou de tout autre oiseau) ?

II. A PARTIR DE CETTE SCÈNE

7. Auriez-vous aimé faire partie de l'équipage de Christophe Colomb ?

8. Dessinez une caravelle (bateau).

77 | *Le madrigal* [1] *de* LOUIS XIV

Au siècle de Louis XIV, on ne connaissait pas nos moyens rapides de communication. Madame de Sévigné, une grande dame de la cour, ne peut que rarement voir sa fille et ses amis éloignés de Paris, aussi leur écrit-elle souvent. Cette lettre est adressée à M. de Pomponne.

Lundi 1er décembre 1664.

IL faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers ; MM. de Saint-Aignan et Dangeau [2] lui apprennent comme il s'y faut prendre [3]. Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont : « Monsieur le Maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent [4]. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fait *? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement [5] ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le Maréchal : les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a fort ri de cette folie [6], et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

Madame DE SÉVIGNÉ
Lettres

1. *Madrigal :* courte poésie pour exprimer ses sentiments à une dame ; très à la mode à la cour de Louis XIV.
2. *MM. de Saint-Aignan et Dangeau :* nobles courtisans.
3. *Comme il s'y faut prendre :* aujourd'hui, comment il faut s'y prendre.
4. *Impertinent :* choquant.
5. *Bonnement :* naturellement, simplement.
6. *Folie :* ici, bon tour.



Révérence au « Roi Soleil » (B. N.). (SNARK INTERNATIONAL).

I. UNE HISTORIETTE

1. Le cadre : où se situe cette scène ?

2. Les personnages : le roi (il a 26 ans)

a) que son madrigal fût bon ou mauvais, pouvait-il s'attendre à une réponse sincère ? pourquoi ?
b) où voit-on qu'il a pris plaisir à embarrasser le vieux maréchal ?
c) pourquoi n'a-t-il éprouvé aucune rancune envers Gramont ?

Le maréchal de Gramont (il a 60 ans)

a) que peut-on lui reprocher ?
b) vous est-il antipathique ? justifiez votre réponse.

La Cour

pourquoi a-t-elle plaint le vieux courtisan ?

Madame de Sévigné

quelle leçon tire-t-elle de la plaisanterie royale ?

II. A PARTIR DE CETTE HISTORIETTE

3. Est-il toujours facile d'être sincère ?

78 TRAHISON

Pendant la Révolution française, de nombreux paysans de l'ouest de la France, poussés par leurs maîtres nobles, ont pris le parti du roi contre la République. Les partisans du roi, les Chouans, ainsi nommés parce que le cri de la chouette était leur signe de ralliement, luttent contre les Bleus, soldats de la République. Pour mener leur combat, ils ont besoin d'argent. Deux de leurs chefs, Pille-miche et Marche-à-terre, s'embusquent dans un endroit favorable et attendent la voiture qui assure le service entre Mayenne et Fougères. Ni Chouan, ni Bleu, Coupiau, le postillon, a promis à son mystérieux voyageur de le mener sain et sauf à Fougères.

A trois ou quatre portées de fusil du plateau désert, il se passait une de ces scènes qui, pendant quelque temps encore, devinrent assez fréquentes sur les grandes routes. Au sortir du petit village de la Pèlerine, Pille-miche et Marche-à-terre avaient arrêté la voiture dans un enfoncement du chemin. Coupiau était descendu de son siège après une molle résistance. Le voyageur taciturne [1], exhumé * de sa cachette par les deux Chouans, se trouvait agenouillé dans un genêt *.

— Qui es-tu? lui demanda Marche-à-terre d'une voix sinistre *.

Le voyageur gardait le silence, lorsque Pille-miche recommença la question en lui donnant un coup de crosse.

— Je suis, dit-il alors en jetant un regard sur Coupiau, Jacques Pinaud, un pauvre marchand de toile.

Coupiau fit un signe négatif, sans croire enfreindre [2] ses promesses. Ce signe éclaira Pille-miche, qui ajusta le voyageur, pendant que Marche-à-terre lui signifia catégoriquement * ce terrible ultimatum [3] : — Tu es trop gras pour avoir les soucis des pauvres! Si tu te fais encore demander une fois ton véritable nom, voici mon ami Pille-miche qui par un seul coup de fusil acquerra * l'estime et la reconnaissance de tes héritiers. — Qui es-tu? ajouta-t-il après une pause [4].

— Je suis d'Orgemont de Fougères.

1. *Taciturne* : muet; il n'avait pas dit un mot pendant la première partie du voyage.

2. *Enfreindre* : ne pas respecter... désobéir.

3. *Ultimatum* : dernier avertissement.

4. *Pause* : arrêt, silence.

— Ah! ah! s'écrièrent les deux Chouans.

— Ce n'est pas moi qui vous ai nommé, monsieur d'Orgemont, dit Coupiau. La sainte Vierge m'est témoin que je vous ai bien défendu.

— Puisque vous êtes monsieur d'Orgemont de Fougères, reprit Marche-à-terre d'un air respectueusement ironique *, nous allons vous laisser aller bien tranquillement. Mais comme vous n'êtes ni un bon Chouan, ni un vrai Bleu, quoique ce soit vous qui ayez acheté les biens de l'abbaye de Juvigny [5], vous nous payerez, ajouta le Chouan en ayant l'air de compter ses associés, trois cents écus de six francs pour votre rançon. La neutralité * vaut bien cela.

— Trois cents écus de six francs! répétèrent en chœur le malheureux banquier, Pille-miche et Coupiau, mais avec des expressions diverses.

— Hélas! mon cher monsieur, continua d'Orgemont, je suis ruiné. *L'emprunt forcé* de cent millions fait par cette République du diable, qui me taxe à une somme énorme, m'a mis à sec.

— Combien t'a-t-elle donc demandé, ta République?

— Mille écus, mon cher monsieur, répondit le banquier d'un air piteux en croyant obtenir une remise *.

— Si ta République t'arrache des emprunts forcés si considérables, tu vois bien qu'il y a tout à gagner avec nous autres, notre gouvernement est moins cher. Trois cents écus, est-ce donc trop pour ta peau?

— Où les prendrai-je?

— Dans ta caisse, dit Pille-miche. Et que tes écus ne soient pas rognés [6], ou nous te rognerons les ongles au feu.

— Où vous les paierai-je, demanda d'Orgemont.

— Ta maison de campagne de Fougères n'est pas loin de la ferme de Gibarry, où demeure mon cousin Galope-Chopine, autrement dit le grand Cibot, tu les lui remettras, dit Pille-miche.

— Cela n'est pas régulier, dit d'Orgemont.

— Qu'est-ce que cela nous fait? reprit Marche-à-terre. Songe que, s'ils ne sont pas remis à Galope-Chopine d'ici à quinze jours, nous te rendrons une petite visite qui te guérira de la goutte [7], si tu l'as aux pieds.

— Quant à toi, Coupiau, reprit Marche-à-terre, ton nom désormais sera *Mène-à-bien*.

5. *Les biens de l'abbaye de Juvigny* : les biens du Clergé (des prêtres) avaient été mis en vente par le gouvernement révolutionnaire. Seuls, les partisans de la République les avaient achetés.

6. *Rognés* : grattés sur les bords pour récupérer l'argent.

7. *Goutte* : maladie, inflammation du gros orteil.

A ces mots les deux Chouans s'éloignèrent. Le voyageur remonta dans la voiture, qui, grâce au fouet de Coupiau, se dirigea rapidement vers Fougères.

— Si vous aviez eu des armes, lui dit Coupiau, nous aurions pu nous défendre un peu mieux.

— Imbécile, j'ai dix mille francs là, reprit d'Orgemont en montrant ses gros souliers. Est-ce qu'on peut se défendre avec une si forte somme sur soi ?

Mène-à-bien se gratta l'oreille et regarda derrière lui, mais ses nouveaux camarades avaient complètement disparu.

H. DE BALZAC
Les Chouans



I. LE RÉCIT

1. Le cadre : relevez les passages qui le représentent.

2. Les Chouans :

a) sont-ils de vrais bandits ? pourquoi attaquaient-ils les voyageurs (introduction) ?
b) relevez les surnoms ; à quoi servaient-ils ? que signifient-ils ?
c) que reprochent-ils au voyageur ?
d) où se montrent-ils brutaux, pleins de bon sens, résolus et impitoyables, ironiques (moqueurs) ?

3. Le voyageur :

a) cette scène révèle quelques traits de son caractère : lesquels ?
b) vous attendiez-vous à sa dernière réplique ?

4. Coupiau :

a) où se montre-t-il hypocrite ?
b) à votre avis, pourquoi trahit-il son voyageur ?
c) mérite-t-il son récent surnom ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Rançon : qu'est-ce que ce mot représente pour vous ?

6. Avez-vous vu — au cinéma, ou à la télévision — ou lu — dans un roman ou un illustré — l'attaque d'une diligence ? Racontez.

79 « A la porte de MOSCOU »

Grenadier dans la Garde impériale de Napoléon Ier, le sergent Bourgogne fut blessé en Allemagne et fait prisonnier. Au cours de sa captivité, il nota ses souvenirs en vue d'écrire ses Mémoires. Ici, il raconte l'arrivée de la Grande Armée devant Moscou.

LE 12 septembre [1], à une heure de l'après-midi, après avoir traversé une grande forêt, nous aperçûmes de loin une éminence. Une demi-heure après, nous y arrivâmes. Les premiers, qui étaient déjà sur le point le plus élevé, faisaient des signaux à ceux qui étaient encore en arrière en leur criant :

— Moscou! Moscou!

En effet, c'était la grande ville qu'on apercevait, c'était là que nous pensions nous reposer de nos fatigues ; car, nous, la garde impériale, nous venions de faire plus de 1 200 lieues [2] sans nous arrêter.

Nous fûmes tous saisis d'admiration à la vue de cette grande ville. Les premiers qui arrivèrent sur le point culminant, où l'on pouvait la voir dans toute son étendue, jetèrent de grands cris et s'arrêtèrent sans ordre. Ceux qui étaient en arrière, quoique fatigués, coururent en désordre. Les blessés mêmes, malgré la peine qu'ils avaient à marcher, firent un dernier effort pour gagner le sommet de la montagne, afin de contempler l'endroit qui devait mettre un terme à leurs souffrances.

Alors, ce fut un cri général répété par toute l'armée :

— Moscou! Moscou!

Tels on nous dépeint les soldats de Bouillon au temps des croisades à la vue de la Ville sainte s'écriant : « Jérusalem! Jérusalem! »

C'était par une belle journée d'été. Le soleil se reflétait sur les dômes *, les clochers et les palais dorés, qui s'offraient sans nombre à notre vue. La construction de monuments asiatiques, le quartier des Chinois, tout cela était nouveau pour nous ; plusieurs capitales de l'Europe que j'avais vues, telles que Paris, Berlin, Varsovie, Vienne et Madrid n'avaient produit en moi

1. *Le 12 septembre : 1812.*

2. *1200 lieues :* ils venaient du Portugal et avaient traversé l'Europe.

que des sensations ordinaires ; mais, ici, c'était différent, il y avait pour moi, ainsi que pour tout le monde, quelque chose de magique *.

Dans ce moment, peines, dangers, fatigues, privations, tout fut oublié pour ne plus penser qu'au plaisir d'entrer dans Moscou, et d'y prendre de bons quartiers d'hiver [3].

Pendant que nous étions à contempler cette ville immense, l'objet de tous nos vœux et le terme de nos souffrances, l'ordre de se mettre en grande tenue arriva. Comme je l'ai dit plus haut, ce jour-là j'étais d'avant-garde avec quinze hommes et, depuis un moment, on m'avait donné à garder plusieurs officiers russes faits prisonniers lors de la grande bataille de la Moskowa [4], dont quelques-uns parlaient français. Parmi eux, se trouvait aussi un pope [5], probablement aumônier d'un régiment, qui parlait aussi très bien le français.

J'avais remarqué qu'en arrivant sur la colline où nous étions, et à la vue de la ville, tous les prisonniers s'étaient inclinés en faisant à plusieurs reprises le signe de la croix. Je m'approchai du pope et lui demandai pourquoi cette manifestation du signe de la religion.

— Monsieur, me dit-il, la montagne sur laquelle nous sommes, s'appelle le Mont-du-Salut, et tout bon Moscovite, à la vue de la ville sainte, de la nouvelle Jérusalem, doit s'incliner et se signer.

Comme je voyais que nous restions encore quelque temps dans la position où nous étions, je le priai de vouloir bien me donner quelques détails sur cette ville. Un officier, qui était de Moscou même, s'approcha de nous pour aider le pope à répondre aux questions que j'allais lui faire. Voici ce qu'ils me dirent.

Moscou était autrefois la capitale de l'Empire, avec un patriarche [6] et un palais, où la Cour faisait souvent sa résidence ; mais depuis que Saint-Pétersbourg [7] est bâtie, le souverain et la Cour ne l'habitent plus que rarement. Elle contient près de 500 églises dont un grand nombre sont richement ornées.

« Les monuments, ainsi que les palais sont au milieu d'une grande enceinte, qu'on appelle le Kremlin [8]. La ville a dix lieues * de tour et l'on y compte 300 000 âmes. Le Bazar, lieu où se tiennent les marchands fut fondé par les Tartares [9]. La ville contient 1 500 palais ou châteaux. Tous ces bâtiments, ainsi que les édifices publics, les maisons des particuliers et

3. *Quartiers d'hiver :* Endroits où logeaient les troupes pendant l'hiver ; cantonnement.

4. *Moskowa :* rivière de l'U.R.S.S. qui arrose Moscou et a donné son nom à la ville.

5. *Pope :* prêtre, de la religion chrétienne orthodoxe.

6. *Patriarche :* chef religieux.

7. *Saint-Pétersbourg :* aujourd'hui Léningrad.

8. *Kremlin :* forteresse de Moscou.

9. *Tartares :* un des peuples russes.

autres sont tous couverts en cuivre, en plomb ou en tôle, coloriés et vernis, mais les dômes et les clochers sont dorés ou argentés.

Il allait continuer à me donner encore d'autres détails ; mais un grand mouvement se fit remarquer. L'on cria : « Aux armes ! » C'était pour nous mettre en marche vers la ville et y faire notre entrée. En un instant, nous descendons le Mont-du-Salut et, après un quart d'heure de marche, nous sommes à la porte de la ville.

L'Empereur y était déjà avec son état-major.

Mémoires du Sergent Bourgogne
grenadier de la Garde impériale
Adaptation de Louis SAUVEL
Éd. Fernand NATHAN



I. LE RÉCIT

1. *a*) de quel endroit les soldats de Napoléon aperçurent-ils Moscou ?
b) pour quelles raisons furent-ils si heureux à cette vue ?
c) comment s'exprima leur joie ?

2. *a*) « *quelque chose de magique* » : que signifie ici, le mot « *magique* » ?
b) pourquoi cette grande ville de la Russie d'Europe produisit-elle cette impression sur l'auteur ?

3. *a*) qu'est-ce qui étonna le sergent Bourgogne dans l'attitude des Russes prisonniers ?
b) quelle explication lui en donna l'aumônier ?

4. *a*) d'après les renseignements de l'officier et de l'aumônier, pourquoi Moscou méritait-elle d'être appelée « *la ville sainte* » ?
b) quels détails vous paraissent les plus étonnants ?

II. A PARTIR DU RÉCIT

5. Que savez-vous de Moscou, capitale de l'U. R. S. S. ?

80 Les premières machines

Nous vivons dans le monde des machines. Comment sont-elles nées ?

Au XVe, au XVIe siècle, les vieux châteaux se dressaient encore fièrement sur les sommets des montagnes, mais, en fait, la puissance des seigneurs avait décliné.

Les petits ateliers avaient dû céder la place à de plus grands dans lesquels les ouvriers travaillaient les uns à côté des autres en une longue file et touchaient pour leur travail un salaire régulier. Les machines étaient rares encore, presque tout était fait à la main. C'est pourquoi ces exploitations étaient appelées manufactures.

Imaginons maintenant que nous nous trouvons au XVIIIe siècle. Nous sommes à Paris. Des carrosses somptueux ont amené une foule d'invités élégants devant un palais illuminé. Les valets, des flambeaux à la main, conduisent les hôtes dans une grande salle. L'éclat de centaines de bougies disposées le long des murs et dans le grand lustre qui pend du plafond fait étinceler les bijoux, rehausse l'éclat de la soie et du velours.

Les invités sont assis et tous les visages reflètent une attention soutenue.

Enfin, le maître de la maison a frappé dans ses mains et les valets apportent une grande estrade qu'ils disposent dans un coin de la salle. Sur l'estrade, on voit un clavecin [1] devant lequel une fillette assise sur une chaise semble attendre que la rumeur s'apaise. Tous les yeux sont fixés sur la petite artiste, elle porte une belle robe, elle est coiffée selon la dernière mode, ses joues sont roses. Mais combien bizarres l'immobilité de son visage, la raideur de son attitude. Et voilà qu'à la plus grande stupéfaction des assistants, l'artiste se révèle n'être qu'une poupée. Sur un signe du maître de la maison, elle se lève, fait une gracieuse révérence, reprend sa place et commence à jouer. Et on constate bientôt qu'elle joue fort bien. Lorsqu'elle a terminé,

1. *Clavecin :* instrument de musique à claviers et à cordes, ancêtre du piano.

elle lève les mains, se met debout et elle s'incline, exactement comme le font les artistes qui attendent les applaudissements. Un murmure d'étonnement remplit la salle, et les invités supplient leur hôte d'animer encore une fois la poupée. Celui-ci s'exécute de bonne grâce [2] : il s'approche d'elle et tourne une clé qui se trouve sur l'estrade, du côté du mur. Aussitôt, la poupée recommence à bouger et à jouer.

On fabriquait beaucoup d'automates [3], poupées et figurines de ce genre, en ce temps-là. L'une jouait de la flûte, l'autre écrivait, la troisième dessinait. On construisit des serins qui chantaient, des canards qui caquetaient (notamment, le célèbre canard animé de Jacques de Vaucanson), des oiseaux qui gazouillaient, des poulets qui picoraient, des théâtres complets même, dont chaque acteur était en métal. Les boîtes et images à musique faisaient fureur. On en voit d'ailleurs encore de nos jours : en soulevant le couvercle de la boîte ou en tirant sur une ficelle, l'objet se met à jouer une douce mélodie.

Dans ces jouets animés, ces boîtes à musique, les constructeurs avaient dissimulé un tissu enchevêtré de mécanismes d'horloge, de touches, d'engrenages, de soufflets, de tuyaux, de ressorts, de leviers, de pendules, de pièces à coulisse, de roues dentées, de fils tordus qu'on mettait en marche en remontant un ressort ou en soulevant un poids.

Les hommes apprirent donc qu'en combinant des mécanismes on pouvait les amener à effectuer toutes sortes de mouvements. C'est ce qui leur donna l'idée d'en construire d'un autre genre, qui ne serviraient pas à l'amusement mais à exécuter des travaux utiles.

Les grands bateaux qui parcouraient les océans apportaient en Europe des quantités de matières premières * provenant des continents nouvellement découverts. L'Angleterre, par exemple, recevait de ses colonies d'outre-mer * de plus en plus de coton. Dans les usines, on en fabriquait des tissus. Les ouvriers filaient et tissaient, mais le tissage allant toujours plus vite que le filage, les tisserands devaient souvent attendre pour recevoir du fil. Pour filer plus vite, on aurait eu besoin d'une machine travaillant plus rapidement que les hommes.

Au bout de quelque temps, on réussit à construire une machine répondant à cette exigence, et la première filature mécanique, c'est-à-dire munie de machines, fut fondée. Elle ne tarda pas à

2. *S'exécute de bonne grâce* : obéit volontiers.

3. *Automates* : qui bougent par eux-mêmes parce qu'ils ont un mécanisme intérieur.

être suivie par le métier mécanique et, désormais, pour produire des tissus, il ne fallait plus que faire marcher les machines.

Les pièces détachées de ces machines étaient taillées par des charpentiers et assemblées par des menuisiers. Elles grinçaient, cliquetaient et s'usaient très rapidement. On eut alors l'idée de fabriquer d'abord les pièces les plus importantes, puis la machine tout entière, en fer.

Or, dans les régions où les hauts fourneaux[4] avaient été installés, les métallurgistes avaient coupé tant de bois que les collines et les montagnes finirent par être presque complètement pelées. C'est que la fonte du minerai de fer se faisait à l'aide de charbon de bois dont la préparation exigeait une énorme quantité de bois. Les hommes se virent donc obligés de se servir de la « pierre noire », la houille.

Laszlo DALA
La naissance des machines
Traduit du hongrois par Ève. R. SZILAGYI
Éd. La Farandole

4. *Hauts fourneaux* : grand four destiné à fondre le minerai de fer.

I. LE TEXTE

1. **De grands ateliers :** quelle est l'origine du mot « *manufactures* » ? qu'ont-elles remplacé (2e paragraphe) ?
2. **Une riche demeure :**
   a) relevez les détails qui en montrent la richesse et le luxe.
   b) cependant, comment est-elle éclairée ?
3. **Un jouet curieux :**
   a) à quoi voit-on qu'on a affaire à une poupée mécanique ?
   b) en quoi est-elle étonnante ?
   c) cherchez l'origine du mot « *automate* ».
   d) relevez le passage qui montre l'imagination et l'ingéniosité des fabricants d'automates.
4. **La première machine :** dans quel pays et dans quelle intention l'a-t-on construite ?
5. a) pour quelle raison le fer a-t-il remplacé le bois dans la construction des machines ?
   b) pourquoi, dans les hauts fourneaux, la houille a-t-elle remplacé le charbon de bois ?

II. A PARTIR DU TEXTE

6. Avez-vous eu un jouet mécanique ? Parlez-en.
7. a) avez-vous vu un (ou plusieurs) automate ? présentez-le.
   b) avez-vous vu fonctionner une boîte à musique ? parlez-en.
8. J'ai visité une usine ou un atelier, je vais vous en parler.

81 ÉCHEC OU SUCCÈS ?

C'est grâce à un chimiste, Pasteur, qu'au siècle dernier, la médecine a fait d'immenses progrès : il a compris le principe de la vaccination et l'a appliqué à de nombreuses maladies.

Les études de Pasteur sur le charbon, terrible maladie qui frappait les moutons, provoquaient les moqueries d'un vétérinaire, Rossignol, qui ne pouvait admettre que Pasteur réussît là où il avait échoué. Pour confondre Pasteur, il organisa, près de Melun, une vaste expérience : vingt-cinq moutons seront vaccinés — c'est-à-dire qu'ils recevront une culture microbienne affaiblie — puis, quelque temps après, on leur inoculera la maladie en leur injectant une culture virulente — en plein développement. Vingt-cinq autres ne seront pas vaccinés et recevront la même dose de culture virulente. A dix moutons, on ne fera rien.

LE dimanche 5 mai 1881, une foule de savants, de docteurs, de vétérinaires, de journalistes et de curieux, débarquait sur le quai de la gare de Melun. La ferme où les soixante moutons étaient parqués se trouvait non loin de là, à Pouilly-le-Fort. Pasteur et les docteurs Roux, Chamberland et Thuillier, ses fidèles [1], savaient parfaitement que la plupart des gens s'étaient déplacés avec le secret espoir d'assister à un échec. Les vétérinaires se montraient particulièrement goguenards [2] : ainsi, un simple chimiste prétendait leur faire des révélations sur une maladie qui depuis toujours les laissait impuissants ?

Mais les quatre amis avaient l'air parfaitement calmes. On procéda rapidement et sans incident à la première série d'injections de la culture affaiblie. La seconde série d'injections eut lieu le 17 mai. Pasteur écrivit à son gendre : « La troisième et dernière série d'injections aura lieu le mardi 31 mai. J'ai confiance... Le 5 juin, au plus tard, nous aurons le résultat de l'expérience. En principe, il doit y avoir vingt-cinq morts et vingt-cinq survivants. Si l'expérience réussit, ce sera le plus bel exemple de science appliquée de notre siècle. »

A mesure que les jours passaient, l'effervescence * devenait générale. Le 31 mai, une foule comme on n'en avait jamais vue, envahit la gare de Melun et prit le chemin de Pouilly-le-Fort.

1. *Fidèles :* ici, ceux qui partageaient ses idées.

2. *Goguenards :* moqueurs, narquois.



La vaccination des moutons (INSTITUT PASTEUR).

L'un des vétérinaires qui surveillaient le déroulement de l'expérience, décida d'administrer aux cinquante moutons une triple dose de la culture mortelle.

— Et agitez bien le mélange, lui recommanda un confrère [3], afin que la partie la plus virulente ne reste pas au fond du flacon et ne risque pas d'être injectée aux moutons non vaccinés.

— Aucun risque, répondit le vétérinaire. J'ai demandé à M. Pasteur de piquer alternativement * les moutons vaccinés et les moutons non vaccinés.

Pasteur écoutait ces absurdités sans mot dire. Il accéda [4] néanmoins sans difficulté à la demande qui lui était faite. Impassible *, parfaitement calme, il affichait presque un air d'ennui. La série de piqûres terminée, il déclara simplement à la commission :

— Je vous donne rendez-vous ici, le 2 juin, pour contrôler les résultats.

Mais, quand Pasteur fut de retour à Paris, son calme marmoréen [5] commença à l'abandonner. La nuit, assailli de doutes, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Pourquoi s'était-il lancé tête baissée dans cette expérience ? Pourquoi s'être imposé à lui-même des conditions aussi strictes, aussi rigoureuses ?

3. *Un confrère :* celui qui exerce la même profession.

4. *Il accéda... :* il accepta...

5. *Marmoréen :* de marbre.

Le lendemain, le docteur Roux vint lui annoncer que l'on avait déjà décelé chez les moutons non vaccinés les premiers symptômes[6] de la maladie. Mais trois des moutons vaccinés accusaient les mêmes troubles, accompagnés d'une forte fièvre.

Pasteur sentit sa confiance l'abandonner. Complètement découragé, il eut tout à coup le sentiment que l'expérience allait échouer. Le matin du 2 juin, épuisé par une nuit d'insomnie[7], il se préparait à partir pour la gare lorsqu'on sonna à la porte. C'était un télégramme. Ce fut finalement Mme Pasteur qui eut le courage de l'ouvrir : « J'étais tellement émue que j'ai dû passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel », écrivit-elle plus tard. Avant qu'elle eût le temps de lui tendre le télégramme, Pasteur en avait deviné le contenu à l'expression de son visage.

Les mots dansaient devant ses yeux. Il eut toutes les peines du monde à lire à haute voix : « Moutons vaccinés complètement rétablis. Moutons non vaccinés tous morts ou mourants. Succès étourdissant. » Le télégramme était signé : « Rossignol. »

Le vétérinaire ne songeait plus à ironiser[8].

Pasteur fit à Pouilly-le-Fort l'entrée triomphale d'un héros.

6. *Symptômes :* signes.

7. *Nuit d'insomnie :* nuit sans sommeil.

8. *Ironiser :* se moquer.

Ruth Fox HUME

Grands hommes de la médecine

Adapté par S. LANNES - Éd. Fernand NATHAN

I. UN DOCUMENT SCIENTIFIQUE

1. **Les témoins de l'expérience** : relevez les passages qui montrent...
   - *a*) l'intérêt soulevé par cette expérience.
   - *b*) la malveillance et la méfiance de certains témoins.
   - *c*) quand et comment rendit-on enfin justice à Pasteur ?
2. **Le déroulement de l'expérience** :
   - *a*) quand et comment procéda-t-on ?
   - *b*) à votre avis, dans quelle intention l'un des vétérinaires administra-t-il aux cinquante moutons une triple dose de la culture mortelle ?
   - *c*) à votre avis, pourquoi trois moutons vaccinés réagirent-ils par de la fièvre aux injections mortelles ?
3. **Pasteur et ses amis** :
   - *a*) montrez leur calme pendant le déroulement de l'expérience.
   - *b*) à quel moment « Pasteur sentit sa confiance l'abandonner » ? pour quelles raisons ?
   - *c*) de quelle façon apprit-il son succès ? quel effet produisit-il sur lui ?
4. « *Le plus bel exemple de science appliquée* » : d'après ce document quel est le principe de la vaccination ?

II. APRÈS LA LECTURE DE CE DOCUMENT

5. J'ai été vacciné contre... ; je vais vous en parler.

82 NAISSANCE d'HOLLYWOOD

Le cinéma a déjà une longue histoire. C'est à Hollywood, banlieue de Los Angeles, que l'on tourna les premiers grands films comiques.

La maison brûlait, ce qui désolait la grand-mère installée sur la pelouse, dans son fauteuil à bascule. La famille et les voisins sauvaient les meubles. Les pompiers étaient sur les lieux. Deux équipes même.

La première avait mis deux lances en batterie et maîtrisait l'incendie. Mais la deuxième était une drôle d'équipe. Ses hommes étaient tous ou trop grands ou trop petits, ou trop maigres ou trop gros. Certains avaient des nez rouges, ou d'énormes moustaches, ou des yeux qui louchaient. Ils paraissaient plus préoccupés de s'asperger avec leur pompe à bras que d'éteindre l'incendie. Une grosse dame arriva, avec son minuscule mari. Elle asséna * trois coups de parapluie sur la tête du capitaine des pompiers. De rage celui-ci sauta trois fois sur place, puis enfonça la tête du mari jusqu'au cou, dans son chapeau haut de forme. La grosse dame monta précipitamment au sommet d'une échelle, glissa, retomba sur un pompier. Elle resta assise sur le malheureux qui hurlait.

De la maison incendiée, sortit un pâtissier à longue barbe blanche qui tenait au-dessus de sa tête un plateau couvert de tartes à la crème. Il se prit les pieds dans sa barbe, chancela, avança, recula et finit par tomber, mais sans renverser une seule tarte à la crème.

Un pompier s'empara d'une tarte et barbouilla de crème la figure de la grosse dame. Son petit mari écrasa une autre tarte sur le visage du capitaine. Les pompiers ripostèrent.

Pendant leur combat, la première équipe de pompiers avait maîtrisé l'incendie. Le capitaine de la seconde équipe ordonna la retraite. Et la pompe partit en zigzaguant, traînant la grosse dame accrochée aux tuyaux.

Un monsieur grave descendit d'une voiture automobile très haute sur ses roues et que conduisait un chauffeur en livrée *.

Il s'approcha et demanda :

« Que se passe-t-il ? Et que font les pompiers ? »

« Il y a eu un vrai incendie, lui répondit-on, mais sans trop de dégâts. Il y a eu aussi de faux pompiers qu'on filmait : ceux de la troupe *Keystone*. »

« Quelle honte, ce cinéma ! Le Président Wilson[1] devrait faire chasser ces clowns qui déshonorent notre Hollywood. »

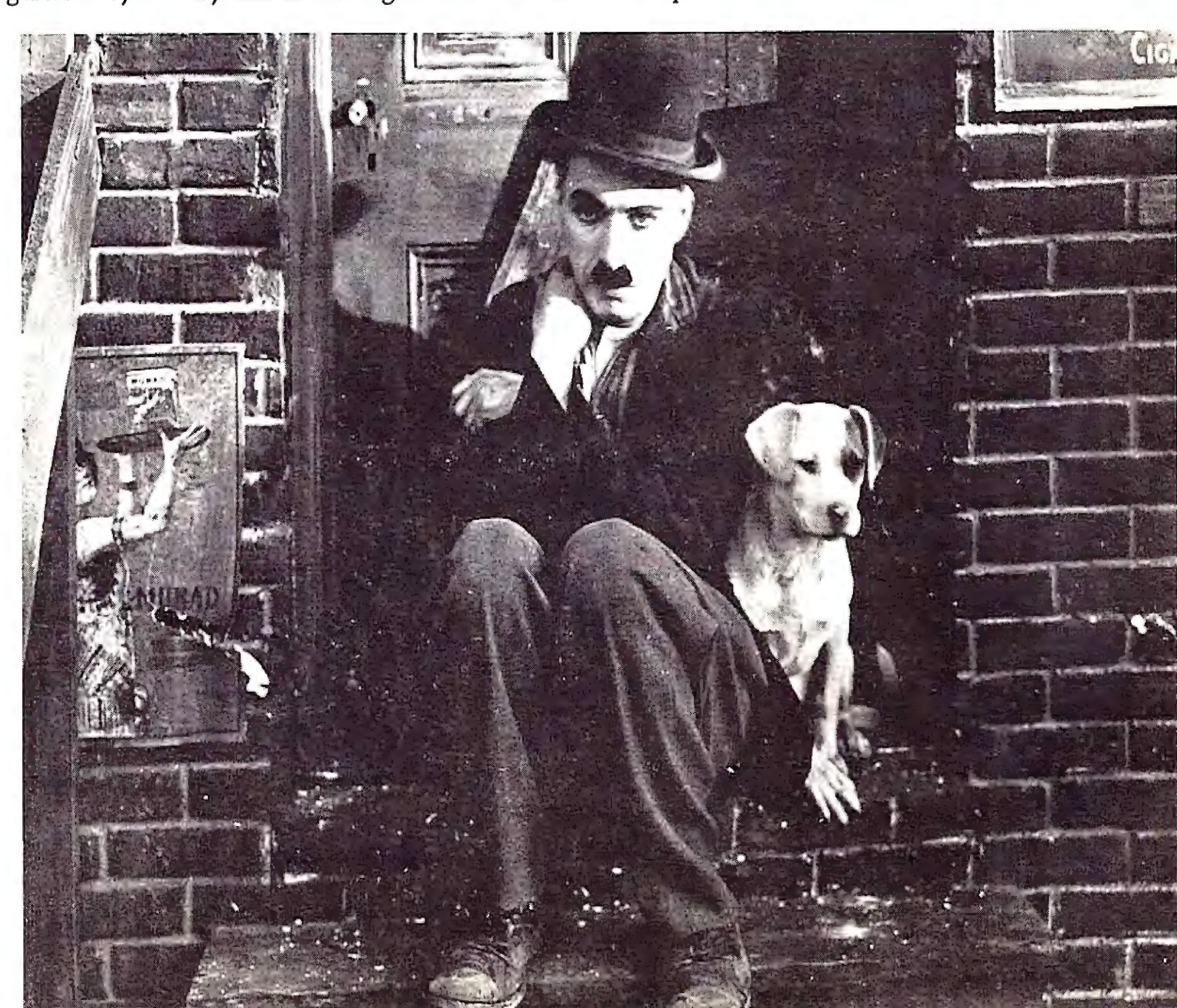
Hollywood se trouve à douze kilomètres de Notre-Dame la Reine des Anges, ville plus communément appelée *Los Angeles* ou même *LOS* ou L.A. par les Américains.

Vers 1914, les principaux producteurs avaient établi à Hollywood des studios. Sennett, spécialiste des comiques avait engagé des clowns[2] pour jouer les *Flics Keystone* et les *Pompiers Keystone*. Pour corser ses mises en scène par de vrais incendies, il avait passé un accord avec les pompiers, qui le prévenaient quand une maison prenait feu.

Kessel et Bauman, propriétaires des *Studios Keystone*, engagèrent un jour un jeune clown anglais nommé Charles Chaplin.

1. *Le Président Wilson* : alors président des États-Unis.

2. *Clowns* : artistes comiques.



Charlot dans le film : « Une vie de chien » (SNARK INTERNATIONAL).

(JACANA)

Il eut pour partenaire, dans ses premiers films, l'énorme Fatty (22 ans et 145 kilos), le grand et brutal Ford Sterling, la jolie Mabel Normand aux grands yeux noirs. Le nouveau venu s'affubla d'un melon, d'un pantalon trop grand, d'une moustache trop petite, d'une canne souple et il commença à marcher en canard avec des énormes chaussures. Ce déguisement le rendit en six mois universellement célèbre sous le nom de Charlie ou Charlot.

Mack Sennett engagea aussi de jolies filles qui portaient des bas, de hautes bottines à lacets, de grands chapeaux et des costumes de bain garnis de volants, de dentelles et de fourrures. Ces baigneuses n'entraient jamais dans l'eau qui aurait abîmé leurs vêtements.

Mack Sennet, lui, passait le plus clair de son temps dans une baignoire à discuter et travailler avec ses collaborateurs. Les plus précieux lui trouvaient des *gags* (effets comiques). Il n'était pas rare de rencontrer un *gagman* [3], installé dans une épicerie par exemple, pour réfléchir à ce qu'il pourrait tirer d'une motte de beurre, d'un pot de miel, d'une caisse de whisky *, d'un panier d'œufs, d'un tonneau de pommes, etc. Quand Mack Sennett avait accepté ses gags, il installait dans son studio une épicerie que ses comiques saccageaient à qui mieux mieux.

3. *Gagman :* homme chargé d'imaginer des effets comiques.

Georges SADOUL
Conquête du cinéma
Éd. GÉDALGE -
Collection Grand Pavois

I. UN DOCUMENT SUR L'HISTOIRE DU CINÉMA

1. Situez la ville de Los Angeles sur la carte des États-Unis.
2. « *Une drôle d'équipe* » :
   a) qu'a-t-elle de surprenant ?
   b) que fait-elle de comique ?
3. « *Un monsieur grave* » : comprenez-vous son indignation ? Pourquoi ?
4. **Les premiers grands films comiques :**
   a) à propos des incendies, montrez le sens pratique de Mack Sennett ?
   b) quels furent les débuts de Charles Chaplin (Charlot) ?
   c) relevez un exemple de la fantaisie de Mack Sennett.
   d) qu'est-ce qu'un « *gag* » ?

II. A PARTIR DE CE RÉCIT

5. a) dessinez un portrait de Charlot.
   b) si vous avez vu, au cinéma ou à la télévision, un de ses films, racontez-le.
6. Décrivez un (ou plusieurs) « *gag* ».
7. Racontez un film (ou une histoire) comique que vous avez vu (ou lue) récemment.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES THÈMES

RAPPROCHEMENTS INTÉRESSANTS

5 (thème 1) et **59** (thème 7) et **6** (thème 1)
20 et **21** (thème 2)
34 et **35** (thème 3)
40, **41** et **43** (thème 4)
54 (thème 6) et **70** (thème 7).

Dans la même collection

Henri Salandre, Andrée Vandenbosch, René Cheyssac

Inspecteurs départementaux de l'Éducation Nationale

« LE GOUT DE LIRE »

* cours élémentaire première année
* cours élémentaire deuxième année
* cours moyen première année